26e Année N° 4 15 Février 1919

GENERAL LIBRARY
MAR 25 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Barthou	*La Politique reprend ses Droits*	673
Maxime Formont	*Guido da Verona*	687
Guido da Verona	*La Vie commence demain* (1re partie)	692
Ch. Seignobos	*L'Assemblée nationale allemande en 1848 et en 1919*	740
A.-L. Guérard	*Paris Port de Mer*	754
André Maurel	*A Cumes et à Pompei*	784
Jean de Granvilliers	*Le Prix de l'Homme* (3e partie)	807
Marc Henry	*Leipzig, Dresde et Prague*	841
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	868
Fernand Maurette	*L'Allemagne et le Monopole de la Potasse*	882

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LE PETIT PIERRE,
par **Anatole France.**

Les « Enfances » constituent, depuis le plus lointain moyen âge jusqu'à l'âge contemporain, toute une littérature dont le charme est particulier. On y rencontre naturellement une vivacité et une fraîcheur qui sont propres au sujet lui-même, et cet attrait est surtout sensible lorsque le récit est une autobiographie. Tout auteur de Mémoires pourrait dire selon le vers fameux : « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. » Quand le narrateur s'appelle Anatole France, on imagine quel surcroît d'agrément littéraire s'ajoute à l'intérêt. Il est inutile de le signaler aux lecteurs de cette Revue, puisque *le Petit Pierre* a paru ici-même. Quant à ceux qui ne le connaissent point encore, il suffira de leur signaler ce livre, où sont retracés par le maître lui-même la formation d'une intelligence et le développement d'une sensibilité à quoi nous devons tant d'exquis chefs-d'œuvre.

MANUEL DU CHEF,
par **Napoléon Bonaparte.**

M. Jules Bertaut a eu l'excellente idée de recueillir dans les œuvres de Napoléon Ier les pensées qui se rapportent à la conduite de la guerre, ou, d'une façon plus générale, à l'exercice du commandement. Personne ne contestera sans doute à ce chef entre les chefs une compétence particulière en ces questions. Ses maximes qui condensent les résultats de son expérience — et quelle expérience ! — offrent un intérêt permanent, mais au lendemain de la formidable guerre elles présentent une impressionnante actualité.

LE ROMAN AU BRÉSIL,
par **Benedicto Costa.**

La littérature brésilienne est en général ignorée du public français ; elle mérite cependant d'être connue chez nous, car elle a produit des talents vigoureux en subissant profondément l'influence de nos formes d'art. Romancier lui-même, M. Costa insiste sur cette action décisive de notre pays en traitant des origines du roman brésilien. En d'autres chapitres il caractérise les grandes périodes de ce roman, et esquisse le portrait des principaux écrivains qui l'ont illustré au XIXe siècle. Des extraits bien choisis nous donnent une idée de leur imagination ardente, voluptueuse et de leur inspiration où se combinent les tendances romantique et naturaliste. L'ouvrage se termine par les vues personnelles de l'auteur sur le roman « esthético-social ».

LA FACE DE LA TERRE,
par **Eduard Suess.**

Traduit sous la direction de Emmanuel de Margerie, t. III (4e partie), et tables générales.

Das Antlitz der Erde, l'œuvre formidable de l'illustre géologue viennois, est maintenant tout entière traduite, — traduite avec une scrupuleuse exactitude, et enrichie de tant de cartes, de notes, de coupes, que bien des savants, dans le monde entier, préféreront au texte allemand l'édition française. La 4e partie de ce dernier volume renferme un exposé d'ensemble du relief, une étude sur les profondeurs et la distribution des volcans, un examen comparé du relief terrestre et du relief lunaire, et des développements extrêmement suggestifs sur la vie, son apparition, et les relations de son évolution avec les transformations de la face de la terre. La note que M. P. Termier consacre à la mémoire du maître est le digne épilogue de cet ouvrage, et peut compter, par sa langue ferme, sa vivante poésie, par certaines paroles courageusement humaines, parmi les plus belles pages de notre littérature scientifique.

C'EST L'AMOUR,
par **Pierre Mortier.**

Sous la forme souple et chatoyante des vers libres, le petit livre de M. Pierre Mortier nous présente une sorte de confession sentimentale qui plaira par son charme très particulier fait de grâce, d'émotion et de fantaisie. On en goûtera aussi la psychologie qui sait être à la fois délicate et incisive ; il y a dans ces pages la part de la pensée aussi bien que celle du rêve.

LES NATIONS D'APRÈS LEURS JOURNAUX,
par **Gabriel Arbouin.**

Gabriel Arbouin, mort en 1915 des suites de ses blessures, avait publié en 1914 des études sur la psychologie de la presse que M. Paul Lombard, a réunies et préfacées. Il considère les principaux quotidiens de chaque pays comme les témoins sûrs et directs de l'opinion moyenne ; si la presse à certains égards dirige l'opinion, elle s'applique surtout à la deviner, à la satisfaire ; portant son attention vers les sujets d'articles correspondant aux passions du peuple qui la lit, elle reflète fidèlement certains traits de sa physionomie morale. Ces essais sur la presse italienne et la presse allemande, pleins de remarques pénétrantes et spirituellement notées, illustrent la thèse et font vivement regretter la disparition prématurée du jeune critique.

LA POLITIQUE REPREND SES DROITS

L'armistice du 11 novembre 1918, en fixant par un acte définitif la victoire de la France, a ouvert toute une série de problèmes dont la guerre avait imposé l'ajournement. Comment eût-on réglé, si les hostilités s'étaient prolongées assez loin dans le courant de l'année présente, la question de l'élection présidentielle qui vient, en janvier 1920, à une date fixe et inéluctable? L'embarras d'une solution aurait évidemment cédé devant la nécessité du fait, et il aurait fallu en trouver une, mais elle aurait eu tous les inconvénients et tous les dangers d'un expédient. Avec l'armistice, la situation redevient presque normale. La transmission des pouvoirs présidentiels pourra être précédée des élections multiples auxquelles est subordonnée la constitution du collège spécial qui doit l'effectuer. Il reste peu de temps, mais, bien employé, il suffira à tout faire. Déjà l'établissement des listes électorales est en train et les opérations qui le préparent se poursuivront jusqu'au 31 mai, date de leur clôture. A ce moment, pourtant, le corps électoral ne sera pas définitivement constitué : les mobilisés, les réfugiés et les évacués jouiront d'un délai supplémentaire pour formuler leurs réclamations. On peut ainsi dire qu'il restera six mois pour renouveler, totalement ou partiellement, toutes les assemblées électives. C'est, tout juste, le temps qu'il faut. Les délais minima des périodes électorales sont, avec les lois existantes : de quinze jours pour les conseils municipaux et généraux, plus huit jours de bal-

lottage; — de six semaines pour le Sénat; — de vingt jours pour la Chambre des députés, plus quinze jours de ballottage. Cela fait quatre mois de luttes sans répit ni trêve. Jamais le pays n'aura connu une agitation aussi ramassée et aussi continue. La paix ne sera pas un repos et la bataille n'aura cessé d'être meurtrière que pour prendre un autre aspect sous lequel, la vie, l'honneur et la gloire étant saufs, la France jouera sa destinée politique.

***

A ces luttes dispersées et confuses, où les considérations des personnes occuperont, même si on améliore le mode de scrutin, une part encore trop grande, n'aurait-on pas pu substituer une consultation générale du pays qui aurait balayé, d'un souffle puissant, toutes ces poussières d'élections partielles? Je sais dans tous les camps, et je le dis à l'honneur de tous les partis, des hommes politiques qui étaient résolus à provoquer cette large et définitive consultation. L'histoire plaidait pour leur thèse. Chaque fois qu'une révolution ou qu'une guerre a secoué le pays jusque dans ses fondements, une Constituante lui a servi à exprimer sa voix souveraine et lui a rendu ses assises. En 1789, en 1848, en 1871, la France a trouvé dans ce procédé de consultation, loyal, complet et régénérateur, le moyen, qui convenait aux circonstances, d'affirmer sa volonté et de régler, conformément à ses désirs et à ses besoins, son orientation. Elle apparaît aujourd'hui aux yeux de l'univers dans tout le rayonnement d'une victoire magnifique et aucune date de sa glorieuse histoire ne la vit plus grande. Mais comme elle a souffert et, sans compter, hélas! les douloureux sacrifices qui ne se réparent pas, quelles plaies elle doit panser après les mutilations effroyables que lui a infligées, au mépris de toutes les lois de la guerre, un adversaire sans humanité, sans pitié et sans honneur! Tous les problèmes se pressent devant elle. Il est bon de dire que l'Allemagne paiera, et il faut évidemment que l'Allemagne paie. Mais si la France martyre, qui a supporté le poids principal de la guerre pour la liberté du monde, a droit à une créance privilégiée, elle

n'est pas la seule créancière de l'Allemagne, et que vaut le débiteur? Quelle confiance peut-on accorder à ses promesses et quelle sûreté représentent ses gages? C'est en elle-même, et avec la garantie efficace des Alliés, que la France devra principalement trouver ses ressources ; c'est d'elle-même, reconstituée dans son intégralité et protégée sur ses frontières naturelles, qu'elle devra tirer ses moyens d'action et de régénération. La tâche sera immense et rude. Peut-on s'étonner que de tous les coins de l'horizon politique des esprits se soient rencontrés pour vouloir donner à la France, convoquée à élire une Assemblée Constituante, une voix qui fût assez large et assez puissante pour répondre aux nécessités d'une situation exceptionnelle? Ajournée parce que le temps fait défaut, il faudra revenir à cette solution.

La République a puisé dans la guerre, qu'elle a su faire, et dans la victoire, qu'elle a méritée, une force nouvelle. Aucun péril dynastique ne la menace. Le pays, dans son ensemble, ne veut que l'ordre, assuré et développé par le progrès légal. Il est républicain, non pas seulement par habitude, mais par besoin et par réflexion. S'il veut conserver la République, il s'en faut pourtant qu'il la tienne pour parfaite, et il considère qu'elle n'est pas imperfectible. Cinquante ans, ou presque, d'expérience lui ont révélé, à côté d'immenses services, d'intolérables abus, qui sont nés surtout de la confusion, sans cesse grandissante, des pouvoirs. Il n'est pas nécessaire de s'être pénétré des doctrines de Montesquieu pour sentir que l'enchevêtrement des rouages nuit au fonctionnement régulier de la machine. Même si l'on n'admet pas des dogmes constitutionnels, il y a des vérités de bons sens qui frappent tous les esprits. Quand tout le monde commande, personne n'obéit. Quand tout le monde administre, c'est l'anarchie, brutale ou relâchée selon les milieux ou les temps, qui règne en maîtresse. Le pays souffre dans ses intérêts vitaux, sacrifiés à des combinaisons passagères ou à des expédients, d'une absence de direction qui, à la longue, deviendrait meurtrière. Je ne crois pas qu'il ait sur la révision constitutionnelle des idées arrêtées et nettes. Mais c'est déjà beaucoup qu'il sente où le mal le blesse. La République a gagné cette gageure de durer au milieu de l'instabilité. Il n'y a pas là un paradoxe

si l'on veut réfléchir que souvent la forme sauve le fond. Nécessaire, indispensable, irremplaçable comme régime, la République n'a pas encore organisé les pouvoirs selon les rapports et les garanties qu'une vraie démocratie doit exiger. Elle a légiféré mieux qu'elle n'a gouverné et qu'elle n'a administré. C'est que les législateurs ont empiété sur les domaines voisins du leur et prétendu à un droit d'action là où ils ne devaient exercer qu'un droit de contrôle. Tous les pouvoirs ont été mêlés ou, pour parler plus nettement, un pouvoir a peu à peu, soit inconsciemment soit avec préméditation, absorbé et subordonné tous les autres. Personne n'est plus à sa place, et les institutions, faussées ou gênées, ne donnent pas leur rendement naturel : il semble qu'une paralysie générale entrave la liberté de leurs mouvements. On reproche aux gouvernements de ne pas gouverner et de ne prendre ni les initiatives ni les responsabilités qui leur incombent. Le reproche est fondé, mais il serait injuste de ne pas le faire retomber, pour une large part, sur ceux-là mêmes qui le formulent. L'insécurité de leur existence interdit aux ministres tout plan de longue haleine, et les exigences parlementaires leur rendent le travail presque impossible. Les commissions, où trop souvent l'ambition impatiente a écarté la compétence utile, se mêlent de tout, et, avides de tout connaître, elles aggravent leur curiosité indiscrète par des conseils qui prennent la forme de menaces et de sommations. Entre ses bureaux, sur lesquels il n'a pas le temps d'établir son autorité, et les investigations des deux Assemblées, qui la minent, le malheureux ministre ne songe qu'à tirer son portefeuille du jeu. Il vit, au jour le jour, dans des concessions et des expédients sous lesquels il finit par succomber ; car il ne lui aura servi de rien d'avoir sacrifié sa dignité aux besoins de son existence. Heureux si, en mourant, il a encore la chance de paraître sacrifier son existence précaire au souci tardif de sa dignité retrouvée !

Y a-t-il à ce mal un remède autre qu'une amélioration, trop souvent escomptée en vain, des mœurs publiques? Je crois que le changement du mode de scrutin aura, à la longue, une efficacité sérieuse en exigeant l'organisation des partis et la précision des programmes. Mais il y a, selon moi, plus à faire. Deux réformes s'imposent pour assurer aux ministres des

moyens d'action et des chances de durée. Je voudrais, d'une part, qu'on limitât, pour les questions politiques, la solidarité ministérielle aux ministères politiques, et que, d'autre part, la présidence du Conseil fût constituée à l'état d'organisme spécial et permanent, avec son hôtel, ses bureaux, ses services, ses archives, sa vie propre.

Sur le premier point l'expérience a déjà devancé la réforme. On a compris que la gestion technique d'un ministre des Travaux publics ne doit pas être nécessairement interrompue parce que la nomination d'un mauvais juge de paix a entraîné le retrait du ministre de la Justice, et qu'un ministre de l'Agriculture ne doit pas, aux termes d'une solidarité inéluctable, être relevé de ses fonctions parce que son collègue de l'Intérieur a signé la nomination, peut-être bonne d'ailleurs, d'un préfet, qu'un vote de blâme de la Chambre a condamnée. L'idée de distinguer entre les portefeuilles politiques et les portefeuilles administratifs a fait de tels progrès qu'on peut en espérer la réalisation rationnelle.

Je crois aussi qu'on en viendra à organiser la présidence du Conseil ; mais ici l'expérience a faussé l'idée plutôt qu'elle ne l'a pratiquée et préparée. La présidence du Conseil sans portefeuille, telle qu'elle a été exercée une fois pendant la guerre, ne ressemble en rien à la présidence du Conseil instituée comme un organisme administratif distinct. Celle-là est à celle-ci ce qu'une parodie est à une pièce. Un président du Conseil sans portefeuille n'a ni maison ni dossiers à lui. Il doit quémander l'hospitalité d'un collègue, dont il apparaît comme le locataire importun ou le voisin indiscret. Son cabinet n'a aucun moyen d'action, d'investigation, d'impulsion, de contrôle. Il a presque autant de peine à savoir ce qui se passe aujourd'hui qu'à se renseigner sur ce qui s'est passé hier. Il fait l'effet d'un commandant d'armées qui n'aurait ni cartes ni état-major. Tout autre serait un président du Conseil qui trouverait installée, dans un hôtel réservé à la présidence, une permanence des services. Ainsi outillé, renseigné et aidé, il pourrait exercer sur les autres ministères et sur la politique générale une autorité correspondant à sa fonction et à sa responsabilité. Je pourrais, si je ne craignais de paraître faire des personnalités, emprunter aux leçons de la guerre de fortes

raisons en faveur de ma thèse. J'aime mieux m'en remettre, pour la soutenir, à la complexité des problèmes que la paix a posés. Ils ne seront résolus que si une forte unité de direction, libérée des tracas d'une administration particulière, en assure, avec une vigilance méthodique et continue, la coordination nécessaire.

Si les deux réformes que je viens d'esquisser peuvent être réalisées sans mettre en mouvement le mécanisme de la révision constitutionnelle, il en est d'autres qui exigent incontestablement la révision de la Constitution. Exploitée par les partis de droite, qui s'en étaient fait une arme contre la République, la révision est un mot qui sonne mal aux oreilles républicaines. Il en est d'elle comme de la dissolution, dont une déplorable et injuste expérience a faussé le sens naturel et compromis le légitime usage. Il faut, pour la dissolution comme pour la révision, revenir à une compréhension plus exacte des choses. La révision de la Constitution n'est plus une menace : elle peut être un sage progrès.

En particulier, le rôle et l'initiative du président de la République sont visiblement trop restreints. Cette insuffisance d'action fut la principale cause de la démission de Casimir Périer. Il répugnait à son tempérament de faire figure de roi fainéant et de couvrir de son irresponsabilité des actes ou des projets auxquels il ne pouvait pas s'opposer. Je sais, pour le lui avoir entendu souvent répéter, qu'il ne motiva pas sa démission, ou plutôt qu'il se refusa à en donner l'explication dominante, dans la crainte de gêner ou d'humilier celui qui le remplaçait. Parmi ceux qui lui ont succédé, je ne crois pas pourtant qu'il s'en soit trouvé un seul auquel l'exercice de la fonction ait donné l'impression et la satisfaction d'un rôle égal à la situation.

La guerre a mis en évidence l'étroitesse d'une magistrature dépourvue de moyens d'action ; mais l'opinion, mécontente à de certaines heures, n'a pas toujours discerné entre l'homme et la fonction. Dégagée de tant d'événements complexes, qui se sont précipités avec une telle rapidité, la vérité a commencé à se faire jour.

On ne rend pas seulement justice au talent incomparable qui a égalé pendant quatre ans la parole de M. Raymond Poin-

caré, si souple, si claire et si pure, à toutes les circonstances, douloureuses ou sublimes, de la grande guerre. On soupçonne qu'il fut un sage conseiller, désintéressé, avisé et clairvoyant, dont la prudence, le sang-froid et la tenace confiance eurent sur le cours des événements la plus heureuse influence. Quand elle saura toute la vérité, la France saluera dans M. Raymond Poincaré l'un des plus grands serviteurs de la défense nationale. Mais elle ne la saura pas tout de suite. En attendant, elle est frappée du contraste qui existe entre les fonctions trop effacées du président de la République française et l'action, telle qu'aucun souverain n'en exerce de semblable, que la Constitution américaine confère au président des États-Unis. L'exemple de M. Wilson démontre que des pouvoirs propres au président peuvent, sans danger pour la liberté publique, coexister avec une démocratie puissamment organisée, qui est, dans l'espèce, la première démocratie du monde. Cette comparaison fera réfléchir. Les faits ont souvent plus de force que les raisons. Et j'imagine que personne ne protestera de bonne foi contre un prétendu sacrilège commis à l'égard de la majesté démocratique, s'il se rencontre des républicains pour proposer ou pour admettre que le président de la République, investi par la confiance nationale de la plus haute charge de l'État, ait quelques pouvoirs constitutionnels dépassant le droit, presque périmé d'ailleurs, d'adresser un message aux Assemblées.

M. Wilson aura ainsi ajouté un service à tous ceux qu'il nous a rendus. S'il avait eu l'occasion d'exposer dans un de ses discours le rôle que joue à Washington la Cour suprême, il en aurait encore accru la liste. Aux États-Unis le droit et la loi ont dans cette juridiction respectée et impartiale un recours qui protège les collectivités ou les individus contre les abus du pouvoir, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. C'est à la garantie des droits que se juge une démocratie. Là où un abus de pouvoir peut être commis sans recours, sans réparation et sans sanction, il importe peu que les murs soient recouverts de belles devises qui proclament la liberté, celle-ci n'est qu'un vain mot et la démocratie n'est encore qu'une apparence. La loi elle-même ne peut être souveraine que si elle ne viole pas les droits acquis. En Amérique le

citoyen le plus humble est assuré de trouver, sur un simple appel, la protection du droit. Est-il excessif de demander pour un citoyen français, dans une disposition constitutionnelle, une garantie aussi efficace? Je ne me crois pas révolutionnaire à l'excès en le pensant.

***

Malheureusement le temps presse et il faut aller, sous la poussée des événements, aux questions urgentes qui attendent et même exigent une solution immédiate. Si fortes que soient les raisons dont la convocation d'une Constituante puisse se réclamer, si utile que puisse apparaître la révision constitutionnelle, elles ne sont pas actuellement possibles. Il y a autre chose à faire. Il est nécessaire, tout d'abord, de rendre à la France les organismes électifs dont la guerre a empêché le renouvellement périodique et légal. Les conseils municipaux, la moitié des conseils d'arrondissement et des conseils généraux, les deux tiers du Sénat, la Chambre des députés vivent sur des mandats épuisés. D'ici à la fin de l'année leur renouvellement, partiel ou intégral, doit avoir lieu.

Dans quel ordre? C'est l'affaire du Gouvernement d'en décider. A l'heure où j'écris cet article, je ne sais rien de son opinion. Peut-être sera-t-elle connue au moment où il paraîtra. Je souhaite qu'il ait accepté l'ordre chronologique, qui est en même temps l'ordre logique. Les vacances du Sénat ont précédé la vacance de la Chambre. Je crois donc que les élections sénatoriales, dont les deux séries seraient ramassées en une seule journée, doivent précéder les élections législatives. Cette priorité exigera que l'on commence par le renouvellement des conseils municipaux, des conseils d'arrondissement et des conseils généraux. Rien de plus logique, de plus nécessaire et de plus heureux. La vie municipale commande toutes les élections. La guerre en a dispersé les éléments. Elle est incomplète, partielle et précaire : il faut la reconstituer. Légalement, elle doit servir de base aux élections sénatoriales : administrativement, elle doit servir d'appui aux élections législatives. Si l'on débute par celles-ci, il n'y aura pour beaucoup de députés qu'un mandat provisoire. Postérieurement

candidats au Sénat et élus, il faudra procéder à leur remplacement. Ce serait ajouter à une série chargée de toutes les élections nécessaires le supplément, inutile et dangereux, d'une centaine au moins d'élections à la Chambre. Je ne vois à cette complication, si facilement évitable, aucune raison sérieuse. Il est une date fatale que le renouvellement législatif ne peut pas dépasser. Qu'on n'accuse donc pas les partisans de l'ordre chronologique de vouloir retarder, sous un prétexte spécieux, la consultation redoutée du suffrage universel. Deux ou trois mois gagnés, cela, vraiment, en vaudrait-il la peine? Au-dessus de cet intérêt médiocre il y a des considérations assez fortes pour qu'elles aient déterminé dans tous les partis de puissantes adhésions. Je demande qu'on les discute en elles-mêmes, et non, insidieusement, à côté.

Je n'accuse pas, à mon tour, les partisans du renouvellement immédiat, et qui, selon eux, doit tout primer, de la Chambre des députés de vouloir éluder par cette précipitation la réforme électorale. En fait, pourtant, ils la rendraient, sinon impossible, du moins très difficile. Ce serait, à mon sens, une grande faute et un grand malheur. Quelle que soit la date assignée par les décisions du Gouvernement aux élections législatives, il ne faut pas que le scrutin d'arrondissement en règle les conditions. Son maintien serait également fâcheux pour la Chambre qu'il discréditerait, pour la République à laquelle il paraîtrait apporter un secours dont elle n'a pas besoin et pour la France dont il violerait la volonté presque unanime.

***

On essaie de persuader à la Chambre qu'elle doit rendre en 1919 ses comptes aux électeurs sous la forme dans laquelle elle a en 1914 sollicité et obtenu leurs suffrages. Et pourquoi donc? Je me refuserais à trouver une raison dans cette apparence de raisonnement même si le pays n'avait pas, avant la guerre, manifesté avec une force singulière son besoin et sa volonté d'un changement. Sans la guerre, la réforme serait faite par une assemblée qui en avait reçu le mandat formel. Comment la guerre annulerait-elle ce contrat? La bonne foi

la plus élémentaire doit admettre que l'ampleur des problèmes soulevés par la paix lui ajoute, au contraire, de nouvelles et décisives raisons. Inégal aux tâches prévues, le scrutin d'arrondissement est manifestement impropre à la solution des questions immenses que des événements imprévus ont accumulées et qui ne tendent à rien de moins qu'à la reconstitution de la France. Libre de sa décision, je suis sûr que la Chambre ira, à une grande majorité, au scrutin de liste. L'égoïsme électoral n'y règne pas autant qu'on veut le faire croire. Combien n'ai-je pas entendu d'*arrondissementiers* féroces, et qu'on croyait irréductibles, s'écrier avec une brutale franchise : « Tant pis si je suis battu, mais la guerre a changé en France l'aspect de bien des choses et il faut en dégager la première leçon en élargissant le scrutin. Si nous revenons devant le pays, après la tourmente, tels que nous en étions partis en pleine paix, il nous regardera avec surprise et il nous rejettera avec indignation. A une situation nouvelle nous devons un scrutin nouveau. Je voterai le scrutin de liste. »

On essaie aussi d'opposer à un changement la crainte des périls qu'il pourrait faire courir à la République ! On prononce, à voix basse, le grand mot d'aventure, et sur un ton d'inquiétude qui sied mal à une aussi grosse plaisanterie. La guerre a soumis le régime républicain à la plus redoutable épreuve. « Une question, a dit M. Paul Deschanel, troublait certains esprits : un Parlement était-il compatible avec l'état de guerre, la discussion ne serait-elle pas une cause de division et de faiblesse ? » A cette question le président de la Chambre a répondu, dans un éloquent langage, par l'énumération précise des mesures nécessaires que le Parlement a votées, soit avant 1914, soit de 1914 à 1918, et à laquelle il n'a manqué, pour être complète, que la loi de trois ans, dont, heureusement, le maréchal Joffre avait proclamé à l'Académie française la bienfaisante nécessité. C'est vraiment une dérision de laisser entendre que le scrutin de liste peut constituer une menace pour le régime républicain, et il ne faut pas prendre au sérieux un prétexte futile qui dissimule mal des préoccupations intéressées.

Au fond, la France, en 1919 plus encore qu'en 1914, est lasse d'un scrutin médiocre qui rétrécit l'horizon aux limites

d'une circonscription, où il arrive que deux mille électeurs peuvent faire un député ! Le système idéal serait celui qui permettrait au pays tout entier d'élire la Chambre tout entière. Ainsi le Parlement serait l'image de la majorité de la nation et, avec un mode parfait de proportionnelle, il serait même l'image exacte de toute la nation. Puisque ce système n'est pas réalisable, il faut s'en rapprocher, du moins, dans toute la mesure possible. J'espère que les progrès de l'idée régionaliste imposeront quelque jour, sans qu'on parle encore d'un péril pour la République ! le groupement de plusieurs départements. Nous n'en sommes pas encore là. Le département constitue, dans l'état actuel des lois administratives et des esprits, le maximum d'unité électorale que l'on puisse envisager et, par conséquent, le scrutin de liste départemental est la seule réforme que l'on puisse préconiser. Il a fonctionné de 1871 à 1875 et de 1885 à 1889. L'aventure boulangiste interrompit l'expérience. En la reprenant, la Chambre reviendra aux traditions républicaines dont Gambetta, Waldeck-Rousseau et Goblet furent les interprètes autorisés.

Sera-ce le scrutin de liste pur et simple ou le scrutin de liste avec représentation proportionnelle? Ni l'un ni l'autre si la commission du Suffrage universel fait prévaloir les vues dont elle a confié, depuis plus d'un an, le rapport à M. Dessoye. Animée du désir de trouver un terrain d'entente entre des adversaires dont les luttes ardentes passionnèrent les débats de la dernière législature et agitèrent le pays, la commission s'est arrêtée à une sage transaction qui concilie les deux systèmes.

L'originalité de la proposition Dessoye consiste à supprimer le second tour de scrutin. Il n'est pas de mesure plus désirable et plus raisonnable. Le scrutin de ballottage, qui suit le premier tour à une distance de quinze jours, provoque moins les réflexions qu'il n'excite les passions. Sans doute il peut offrir aux partis l'occasion de combinaisons loyales, mais il est trop souvent marqué par une recrudescence de violences, de marchandages et d'intrigues dont les principes et les programmes, abandonnés ou confondus, font malheureusement les frais. Resserrée dans un seul scrutin, où chaque parti saura qu'il joue toutes ses chances, la lutte électorale ne perdra évidem-

ment rien en intensité, mais, même si elle est plus ardente, elle sera plus loyale et elle contraindra les partis à faire aux idées, pour gagner le suffrage universel, la part que le second tour ménageait, pour le tromper, aux compromissions les plus hypocrites ou les plus audacieuses.

Ainsi le premier scrutin sera définitif. Comment en régler les résultats? Le projet de la commission, auquel beaucoup d'adversaires de la veille ont donné leur adhésion, combine le principe majoritaire et le principe proportionnaliste. Les listes ou les candidats qui obtiendront la majorité *absolue* des suffrages exprimés, c'est-à-dire la moitié plus une des voix, seront proclamés élus. C'est la loi de la majorité. Voici maintenant pour la représentation proportionnelle : à défaut de candidat ayant obtenu la majorité absolue, ou, si, quelques-uns seulement l'ayant obtenue, il reste des sièges à pourvoir, il sera attribué à chaque liste autant de sièges que la moyenne des suffrages obtenus par l'ensemble de ses candidats contiendra de fois le produit de la division du nombre des suffrages exprimés par le nombre des sièges à pourvoir. Les sièges restants, s'il y a lieu, seront attribués à la liste qui aura la plus forte moyenne.

Ne dites pas :

... Ces choses-là sont rudes,
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

Je conviens que la formule est, au premier abord, un peu abrupte, mais il n'est pas nécessaire de prendre sa tête entre ses mains pour en saisir le sens et pour en calculer la portée. M. Dessoye l'explique avec clarté dans son rapport, en prenant un exemple.

Soit un département qui a cinq sièges à pourvoir. Cinq candidats appartenant à la même liste ou à des listes différentes ont la majorité des suffrages exprimés : ils sont élus. Si deux seulement l'obtiennent, les trois autres sièges sont attribués suivant une règle proportionnelle.

Il importe que cette règle soit simple. Nous l'avons empruntée au système dit des moyennes. Au soir du dépouillement, le nombre des votants établi, la déduction faite des bulletins nuls, le nombre des suffrages exprimés est déterminé et, par suite, la majorité absolue;

la division du nombre des suffrages exprimés par le nombre des sièges à pourvoir donnera le quotient départemental. La moyenne de chaque liste sera calculée en divisant le nombre total des suffrages qu'ont obtenus l'ensemble des candidats de chaque liste par le nombre des sièges à pourvoir. Autant cette moyenne contiendra de fois le quotient départemental, autant de sièges on attribuera à la liste.

Rien, par conséquent, de plus simple et rien de plus juste. Ce n'est pas la justice absolue qu'un système idéal — idéal, mais non réalisable — de représentation proportionnelle comporte. C'est une transaction. Sans la tenir pour définitive, on doit la considérer comme équitable et comme acceptable. J'estime que, si une Constituante eût mieux valu, c'est beaucoup, en l'attendant, d'enterrer d'un seul coup, à son défaut, le scrutin d'arrondissement et le second tour de scrutin.

La proposition renferme, par ailleurs, des avantages qui ne sont pas négligeables. Elle assure la sincérité du vote, l'indépendance de l'électeur et l'égalité entre les candidats en limitant la distribution et en fixant les dimensions des bulletins de vote et des circulaires.

D'autre part, elle prend pour base du chiffre des députés à élire le nombre des habitants de nationalité française, en fixant à 75 000 habitants et à toute fraction complémentaire de plus de 37 500 le contingent nécessaire pour donner droit à un siège. Le nombre des députés, qui était de 554 en 1910 et de 591 en 1914, sera abaissé à 541. On pourrait vouloir une diminution plus importante, dont le travail parlementaire n'aurait pas à souffrir ! Mais ici encore il faut savoir se contenter de ce que l'on reçoit sans renoncer à ce que l'on désire : l'avenir reste ouvert aux bienfaits d'une opération plus radicale. Il y aura encore, d'un département à l'autre, des inégalités dans la proportion des voix obtenues par chaque député, mais le scrutin de liste atténuera sensiblement les inconvénients choquants du scrutin d'arrondissement, qui faisait élire le 26 avril 1914, ici un député par 19 670 voix et là un autre par 1 490 !

Je souhaite ardemment, comme Français et comme républicain, que ce projet de réforme électorale soit voté. Je ne le souhaite pas moins au nom de l'attachement que je porte

au régime parlementaire, seul capable de concilier l'ordre et la liberté. Pour que ce régime vive, il faut qu'il se corrige. Trop de ses abus tiennent à son recrutement, qui est vicié par son étroitesse où l'intrigue et la corruption ont un jeu trop facile, dont elles excellent à abuser. La France exige un autre cadre que le scrutin d'arrondissement pour la préparation des vastes réformes que la guerre et la paix lui ont successivement imposées et qui dépassent la médiocrité des circonscriptions où s'est élaborée jusqu'ici la cuisine électorale. La politique a repris ses droits, mais elle ne les exercera avec autorité que si elle comprend toute l'étendue de ses devoirs. La victoire a élargi l'horizon de la France. Elle veut, cette France nouvelle, des mandataires que leur origine, libérée de l'égoïsme et du marchandage, égale, dans la paix régénératrice, aux nobles et durs soucis de l'intérêt public.

LOUIS BARTHOU

GUIDO DA VERONA

L'écrivain dont nous allons présenter pour la première fois un ouvrage au public français a conquis déjà la célébrité dans sa patrie. Les livres de M. Guido da Verona sont aujourd'hui parmi les plus répandus et les plus fêtés des lecteurs italiens. Cette fortune aussi rapide qu'éclatante pourrait se justifier par plusieurs raisons.

D'abord le nouveau romancier possède un talent d'une puissance réelle, vigoureux jusqu'à l'exubérance. C'est l'impression qu'on reçoit dès qu'on prend contact avec son œuvre. La vie trouve en lui un interprète affranchi des conventions littéraires et qui tire directement de la réalité, par son observation personnelle, l'intérêt qu'elle contient. Ensuite, l'imagination de M. da Verona est tout italienne par une sorte de naturalisme fougueux, où se manifeste avec un bel emportement l'ivresse de vivre. Enfin certaines audaces ont relevé d'un peu de scandale quelques-uns de ses succès ; sans elles, d'ailleurs, il n'eût pas moins triomphé.

L'Amore che torna commença brillamment sa réputation. On y voit un amour de femme traversé de mille épreuves et qui finit par vaincre l'amant insensible et infidèle. L'auteur ne s'est point soucié de nouer une intrigue savante, bien que les épisodes intéressants abondent dans son récit. Il n'a pas prétendu davantage aux raffinements de la psychologie : M. Guido da Verona croit peu à la psychologie ; il le laisse entendre et l'on s'en douterait. Mais l'action se développe en

pleine passion, en pleine fièvre, et le livre respire la mélancolie voluptueuse qui est propre aux pays du soleil. Ce roman d'amour est aussi un roman de la haute vie. Le héros est un patricien, Germano Guelfo di Materdomini. Bien qu'il habite de préférence les *palaces* cosmopolites, il possède sur les bords fabuleux de la mer de Terracine une tour féodale, la *Torre Guelfa*. Elle est hypothéquée, mais c'est une élégance de plus : il faut, outre les chevaux et les maîtresses, quelques bonnes dettes pour achever le personnage d'un grand seigneur. Stendhal eût aimé ce type de gentilhomme, moderne autant qu'il se peut par la fantaisie, qui a gardé l'allure de la Renaissance et ne vit que pour les deux aventures du jeu et de l'amour. Curieuse figure d'aristocrate qui sort d'un palais du temps des Scaliger pour aller passer sa nuit au cercle.

A la différence de tant de romanciers qui ont peint les grands viveurs, M. Guido da Verona est né dans le monde auquel appartient son héros. On devine qu'il a plusieurs traits communs avec celui-ci, ne fût-ce que le dandysme et le goût véhément de toutes les joies physiques. L'auteur de *l'Amore che torna* apparut tout de suite comme le romancier de la volupté. On la sent palpiter jusque dans ses paysages : la fête des fleurs à Fondi, par exemple, est une magnifique débauche de couleurs qui fait songer au Paradou dans *l'Abbé Mouret*.

C'est à son second ouvrage, *Colei che non si deve amare*, que M. da Verona dut un succès de librairie tel qu'on en citerait peu d'analogues en Italie ou ailleurs. La témérité du sujet y fut-elle pour quelque chose? il se pourrait. Ce sujet est tout simplement l'inceste. Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur ne le conduit pas jusqu'à sa conclusion, et qu'une catastrophe opportune intervient à temps. Ce qui importe surtout ici, c'est la réalité puissante non seulement des deux principaux personnages, mais de tous ceux qui traversent le récit. Chacun d'eux, même la plus modeste « utilité », existe bien en soi et non pas uniquement par son rôle dans l'action générale. Tout ce que le romancier a touché vit véritablement; les tableaux d'ensemble, celui des courses, entre autres, sont des scènes grouillantes, tumultueuses, et non de simples hors-d'œuvre littéraires. Ce don d'animer les foules est d'ailleurs propre

au génie italien; on le trouverait déjà chez le sage Manzoni, aux chapitres de l'émeute et de la peste, dans les *Fiancés*. Il existe en M. da Verona à un degré éminent.

On emploie en Italie une expression à peu près intraduisible pour signifier la plénitude de la vie et la victorieuse poussée de la sève dans les plantes : *rigoglio*. Elle pourrait définir la riche vitalité d'une telle œuvre. Si M. Guido da Verona n'en avait pas écrit d'autres, il n'en aurait pas moins marqué sa place parmi les meilleurs romanciers de son pays.

Convenons après cela que le héros du livre, placé à l'antipode social du Guelfo de *l'Amore*, est un des Grieux de bas étage, pour qui le qualificatif de dévoyé, de *traviato*, serait un indulgent euphémisme, et que nulle âme sensible ne saurait s'intéresser à lui, non plus qu'à Loretta, son étrange sœur. Mais le lecteur, malgré ses révoltes les plus légitimes, est ébloui par l'espèce de magnificence sensuelle qui se dégage du livre. Il la subit à peu près comme on subit la fascination de ces beaux golfes italiens où vivent toujours les sirènes.

Nous parlerons, en terminant, de *la Vie commence demain*. Il est encore dans l'œuvre de M. da Verona un livre bien curieux par le caractère de réalité intense que présentent tous ses personnages : *la Donna che inventò l'Amore*. Il y a sans doute plus de poésie dans l'*Amore che torna*, plus d'éclat voluptueux dans *Colei che non si deve amare*. Mais le don animateur que nous avons constaté chez M. da Verona se manifeste ici d'une façon particulièrement saisissante. La belle Tona, *popolana* aux instincts de duchesse et qui veut si implacablement vivre sa vie, son amant le lieutenant de cavalerie Gilli, officier du temps de paix, son père Passadonato, l'usurier, canaille, mais sympathique à cause de sa tendresse sincère pour son enfant, sont des figures qu'on n'oublie plus, le dernier surtout, traité de façon si ample, avec une verve joyeuse qui est irrésistible. Le plus original est peut-être don Massimo Càddulo, gentilhomme pauvre, professeur d'élégances mondaines et providence des amoureux dans l'embarras, fantoche étonnant par un comique qui devient quelquefois douloureux et finit par être tragique, lorsque le pantin se change en un homme capable de passion et de crime. Il aurait plu à Balzac.

Le dernier roman de M. Guido da Verona, *Mimi Bluette*,

a dépassé le succès de *Colei che non si deve amare* : il achève de rendre son auteur populaire dans toute l'Italie. On éprouve quelque embarras à en parler maintenant : nous nous sentons si loin du Paris d'avant-guerre que décrit l'auteur, et du bar montmartrois où Mimi Bluette rencontre celui qu'elle aimera de toute son âme après tant de médiocres aventures. Constatons seulement qu'à travers ces scènes chargées de détails scabreux passe un large souffle de passion humaine et que Bluette, pour parler comme les personnages ibséniens, meurt en beauté puisqu'elle meurt d'un sincère amour. La dernière partie du livre, qui nous transporte brusquement dans les solitudes enflammées de l'Afrique, contient quelques-unes des pages les plus émouvantes que l'auteur ait écrites.

On le voit, d'après cette trop brève analyse, nous sommes en présence d'un véritable écrivain, et ce qui est encore plus rare, d'un véritable romancier. L'œuvre est sans doute un peu touffue : le goût français y trouverait à émonder. Elle s'impose telle qu'elle est. Ajoutons, pour la satisfaction du lecteur curieux, que l'auteur ressemble à cette œuvre si vivante : beau cavalier, grand joueur et grand voyageur; très gentilhomme, mais passionnément moderne; très parisien, ce qui nous flatte, mais très italien, ce qui nous enchante.

***

Le roman de M. Guido da Verona, que la *Revue de Paris* commence aujourd'hui, est l'un des plus importants de son œuvre. Le succès lui a fait accueil dans son pays d'origine, où il a été fort discuté.

Le sujet en est dangereusement hardi, mais (peut-être à l'encontre des intentions de l'auteur) la conclusion qui se dessine finalement aux yeux du lecteur, non seulement est conforme à la morale générale, mais coïncide presque avec celle d'un certain roman français à tendances nettement religieuses : *la Morte*, d'Octave Feuillet. Comme dans *la Morte*, il s'agit d'un positiviste qui se débarrasse par le meurtre d'une personne gênante. Encore le meurtrier peut-il invoquer dans le roman italien des circonstances atténuantes interdites au

meurtrier du roman français, puisqu'il tue un mourant, un mourant qui aspire au suicide et qui demande un moyen de suicide. Faut-il ajouter que le héros nietzschéen de Guido da Verona demeure finalement en proie, malgré le succès et l'impunité, au plus douloureux malaise de sa conscience traditionnelle, et que, jusqu'à sa propre mort, la vie, la vie du bonheur illégitime qu'il a essayé de dérober à la destinée, — COMMENCE DEMAIN.

C'est d'ailleurs moins par l'affabulation même que par les qualités d'exécution que ce livre étrange mérite l'attention et l'éloge. Il y règne une surabondance d'énergie, de pittoresque, d'action, une générosité d'invention, une luxuriance d'images et de verve qui révèlent un rare tempérament de romancier. Nos lecteurs en jugeront. Et encore les limites imposées à la publication dans un périodique ont-elles forcé le traducteur à retrancher certaines pages qui ne déparent point le texte original.

MAXIME FORMONT

LA VIE COMMENCE DEMAIN

Dans la grande galerie vitrée qui, au rez-de-chaussée de la villa, donnait sur le jardin fleuri, Maria Dora entra, plus fraîche et plus joyeuse que le printemps, portant sur un plateau d'argent les tasses du café matinal. Elle avait, pliée sur le bras, une nappe de couleur, et ses dents humides mordillaient la tige d'une rose vermeille comme sa bouche.

C'était une matinée de printemps, limpide et gaie, avec des parfums d'oléandres qui commençaient à fleurir. Des essaims d'hirondelles passaient, en trombe, dans l'azur, semblables à des tourbillons d'abeilles noires, assaillaient la gouttière chargée de nids et l'encerclaient de leurs vols épais. On eût dit d'une nuée de flèches qui eût obscurci l'air, dans la splendeur du matin.

Maria Dora traîna vers le milieu de la colonnade une petite table d'osier et, dépliant la nappe, commença en chantonnant à mettre le couvert. Son père, Stefano, en veston de futaine, debout au bord d'une plate-bande, discutait en gesticulant avec le régisseur Mattia.

Un double escalier de cinq marches descendait en pente douce, d'un côté et de l'autre de la véranda, vers le jardin. Sur les deux rampes et le long de la galerie vitrée, courait une rangée de géraniums grimpants qui, escaladant le mur, lançaient en l'air, comme une vague, leurs extraordinaires

floraisons, puis, en retombant, déroulaient sur le sol un large et magnifique manteau de brocart, aux plis étoilés d'innombrables fleurs. Les unes étaient légères et ténues comme des arabesques de filigrane, et le moindre souffle de vent les faisait mouvoir; les autres étaient si lourdes et si denses que leur poids excessif les faisait retomber comme des fleurs tissées dans une étoffe ou découpées au ciseau dans l'épaisseur d'un merveilleux velours.

Cette rangée de géraniums était l'orgueil et l'amour de papa Stefano, qui lui prodiguait tous ses soins.

De la terrasse devant la maison, une allée semée de graviers s'enfonçait, sans y disparaître, dans un petit bois de bambous, déroulait ses méandres par les pentes du jardin, puis, émergeant d'une touffe d'arbres et longeant une treille, descendait tout droit jusqu'à la grille, vers la route champêtre.

Rapidement, de ses mains sveltes, la jeune fille arrangea les tasses sur le guéridon : elle venait de sortir du lit et gardait sur elle une bonne odeur d'eau de lavande et de fine poudre de riz; ses cheveux souples, coiffés en coup de vent, resplendissaient comme de l'or sans alliage : elle portait une robe courte et, par-dessus, un beau tablier orné de dentelles.

Assis dans un coin de la loggia, son frère Marcuccio, l'idiot, jeune homme d'une vingtaine d'années, écrivait au crayon, hâtivement, avec une espèce de frénésie, courbé sur le cahier qu'il tenait sur ses genoux, avec l'air de se donner beaucoup de peine. A un pas de lui, sur une chaise de paille, étaient son violon usé et de gros pelotons de laine avec des aiguilles à tricoter. C'était en effet à écrire, à jouer du violon et à tricoter qu'il occupait la monotonie de ses longues journées.

— Eh ! Marcuccio, comme tu travailles! — fit Maria Dora en le regardant.

L'idiot haussa les épaules sans répondre.

Stefano descendit au bassin, remplit l'arrosoir et, retournant vers la bordure de géraniums, se mit à l'arroser en fredonnant et en grommelant :

— Tra, la ! la !... Ils dorment encore tous comme des loirs ce matin. Dans cette maison, on dort comme des loirs... la ! la !... Comme des loirs, tra, la ! la ! Et Giorgio, chaque jour

moins bien! Dieu veuille que je me trompe! mais je crois qu'il s'en va. Tra, la ! la !

Maria Dora sauta hors de la galerie :

— Qu'avez-vous, papa, à crier si fort?

— Ah ! tu es là, feu follet !

Puis il lui montra l'horloge :

— Tu sais quelle heure il est?

— Presque huit heures, papa.

— Juste, — répondit-il en contrefaisant sa petite voix, — presque huit heures. Huit heures moins cinq, et il n'y a rien de prêt encore?

Il déposa l'arrosoir sur la première marche et, en la menaçant d'une main, il monta vers la galerie.

— On se lève chaque jour plus tard, hé? On prend tous les vices quand on sort du couvent ! A présent, appelle Novella et regarde si maman est levée.

— Maman est dans la cuisine à surveiller le café; sans cela, cette imbécile de Berta le fait verser. Novella prenait son bain il y a un instant, mais il y en a un qui dormirait — oh! comme il dormirait! — si je ne l'avais pas éveillé moi-même !

Elle prit entre ses doigts les deux coins de son tablier et fit une révérence :

— Je veux dire Andrea, le professeur Andrea ! Monsieur Andrea, l'homme célèbre !...

— Ah ! et tu l'as réveillé?

— Oui, au moins je me le figure : j'ai passé cinq ou six fois dans le corridor devant sa chambre en chantant à tue-tête... Puis j'ai frappé, puis j'ai regardé à l'intérieur, — ajouta-t-elle avec une mine effarouchée.

— Oh ! bavarde et effrontée ! — s'écria le père, en cachant dans sa menace un sourire. — Bavarde et effrontée ! alors tu mets la tête dans la chambre des jeunes gens?

— Bah, les jeunes gens... — interrompit-elle avec une espèce de commisération, — il a quarante ans.

— Trente-six ou trente-sept, mademoiselle, pas davantage.

— Mais il est laid... N'est-ce pas vrai, papa, qu'il est laid? — insinua Maria Dora, avec l'air de ne pas en croire un mot.

Puis, le regardant en dessous avec coquetterie, le visage incliné :

— Est-il vrai, — dit-elle avec une voix insidieuse, — que maman et toi voudriez me le donner pour mari?

Le père, avec un sursaut, regarda autour de lui en s'exclamant :

— Silence ! Qu'est-ce que tu dis là?

Assis dans un coin de la galerie, son frère Marcuccio écrivait, écrivait.

— Qu'est-ce que tu dis là? Qu'Andrea t'entende ! Ce n'est pas vrai, mademoiselle, il n'y a pas un mot de vrai... qui peut penser qu'un homme comme Andrea, un homme sérieux, un savant de si grande réputation, veuille épouser une bavarde comme toi? Qu'on ne t'entende pas au moins dire des bêtises pareilles !

Maria Dora, tout doux, tout doux, caressait son tablier, le beau tablier de dentelles qui lui allait si bien :

— Oh ! moi, pour parler net, je le lui ai déjà dit : « Vous savez, monsieur Andrea, ils veulent tous que vous m'épousiez... Est-ce que je vous plais? »

— Voyez-vous ça ! — fit le père avec horreur. — Et lui?

— Lui, il a ri, avec ces vilains yeux de chat nocturne qui me font peur.

— Il a ri? C'est bien fait.

— Il a ri, mais il n'a dit ni oui ni non... Du reste, qui peut se vanter de connaître cet homme? Quand il me regarde, j'ai envie de me sauver, mais je ne peux pas. Même Mattia dit qu'il a des yeux magnétiques.

— Mattia est un imbécile.

— Puis, — répéta Maria Dora, sans y prêter attention, — ce grand savant est aussi un âne, à ce qu'il me semble. Il continue à soigner Giorgio et Giorgio ne fait qu'aller de mal en pis. Novella est restée debout toute la nuit... pauvre Novella !

— C'est pourtant vrai, petite, et te rappelles-tu quel homme c'était quand il a épousé ta sœur?

— Il a toujours toussé, papa ; ça, je me le rappelle.

— En voilà assez, — fit le père avec un soupir ; — si Dieu le veut ainsi...

Puis il se remit à regarder l'idiot.

— Et toi, Marcuccio, qu'est-ce que tu fais?

— Mon frère est très occupé, ne le dérange pas.

— Guêpe ! — lui cria le père, en faisant mine de la chasser.

— A présent, Marcuccio en a trouvé une nouvelle, — reprit Maria Dora. — Toutes les fois qu'il voit Novella, il se met à rire et lui chantonne : « Te souviens-tu? te souviens-tu, petite sœur, comme elles étaient belles et douces, les marguerites? » Qu'est-ce que ça peut vouloir dire? Dieu seul le sait !

Le père Stefano secoua la tête avec plus de tristesse et jeta un regard de compassion sur son fils idiot.

C'était un jeune homme dans la pleine vigueur de l'adolescence, riche d'une admirable intelligence, adonné à des études profondes, cultivant les lettres avec passion, musicien plus que remarquable, quand une maladie cérébrale soudaine et violente le mit aux portes du tombeau. Lorsqu'il en fut guéri, par une sorte de miracle, de son ancienne intelligence il ne lui resta qu'une lueur affaiblie parmi les ténèbres de l'idiotie.

A présent, il cheminait solitaire de chambre en chambre dans la maison paternelle, inquiet et affairé, comme s'il ne pouvait dérober une minute à des travaux urgents. Il était de haute stature, un peu dégingandé et sur ses épaules tombantes pesait un énorme crâne rond, couvert d'une espèce de toison roussâtre, épaisse par endroits, rare dans d'autres, qui laissait autour des pavillons des oreilles un cercle de calvitie brillante. La face était imberbe, atone, et d'une couleur terreuse avec des yeux ronds sans cils, un peu gonflés et une bouche large et charnue, qui la plupart du temps riait d'un rire sans joie, comme la note fausse d'un instrument désaccordé.

Dans sa démence, il avait gardé ce désir de gloire qui pousse aux grandes œuvres les intelligences saines et il se tenait pour un homme illustre, envahi qu'il était par une manie de célébrité.

Philosophe, penseur, poète, il écrivait sans repos, l'une après l'autre, de grandes pages remplies d'extravagances ; il avait, dans son état de démence, conservé la manie du chef-d'œuvre. Puis, quand son cerveau était fatigué de ce laborieux effort, il tirait d'une poche de son veston un peloton de laine, et commençait, avec une patience de nonne, à tresser son point de tricot. Il en faisait de longues bandes, interminables, inégales, comme si cette rude laine tissée lui servait

à raconter une histoire sur lui-même, une longue histoire angoissante et inutile, sans commencement et sans fin, pour les pauvres d'esprit comme lui.

Quelquefois, aux heures où il était plus lucide, quand une flamme de lyrisme traversait son pauvre esprit obscurci, et quand, dans sa vie végétative, se faisaient plus fortes les pulsations de ses artères, quand, inconsciemment, il voyait arriver autour de lui quelque chose d'insolite, et les autres en jouir ou en souffrir, alors une mémoire lointaine des musiques oubliées se réveillait dans son cœur étonné, dans sa cervelle vide, comme si la seule voix qui pût encore le mettre en communication avec les choses fuyantes et avec l'enigme des autres âmes était la voix de la musique, la vibration de la corde sonore, la note limpide qui jaillissait sous l'archet et qui se brisait brusquement en un stupide éclat de rire.

Et il commençait, courbé presque convulsivement sur son violon usé, à exécuter une chanson — la seule qu'il eût retenue parmi les musiques autrefois familières, unique mélodie survécue dans sa mort intérieure...

Voici ce que disait sa chanson désespérée :

Je suis l'enterrement d'un pauvre homme
Qui est mort de mélancolie.
Pour moi il n'est personne qui prie
Et tisse une couronne de ses mains.
Hélas !... la cloche du Temps
Ne dit que : Hier et demain.

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

Je suis un marcheur à bout de souffle
Qui revient du royaume des morts
Avec mon squelette sur mon échine.
De ses pieds il me bat les genoux
Il me serre le cou de ses mains.

Marche, marche ! La vie commence
Demain !

Je suis le Temps qui marche en vain.
Il y a le néant dans mon être,
Le fils d'un mort fut mon ancêtre,
Un mort sera mon fils lointain.

Marche, marche! La vie commence
Demain!

Voilà ce que disait la chanson sanglotante sur le violon de l'idiot.

— Et toi, Marcuccio, qu'est-ce que tu fais? — demanda le père après l'avoir regardé longuement,

Marcuccio, ennuyé, leva la tête de dessus son cahier avec un rire étonné.

— Ah ! Ah !... bonjour, papa, que me veux-tu?

Il parlait avec une voix opaque et lente, comme s'il faisait un effort mental pour trouver les phrases. En parlant il ne changeait jamais le ton, et cousait les syllabes ensemble sans inflexion de voix, avec un regard fixe.

— Que me veux-tu? On ne peut jamais être tranquille dans cette maison. On me dérange et je n'ai pas de temps à perdre. Le professeur Andrea Ferento m'a demandé mes manuscrits pour les faire publier en ville.

Le père lui mit affectueusement le main sur l'épaule :

— Sois gentil, Marcuccio, viens jouir un peu d'un rayon de soleil.

— Je n'ai pas le temps, te dis-je, j'ai un chapitre à terminer.

— Mets-toi au moins plus près des fenêtres; dans ton coin, il n'y a pas d'air. Le matin, il fait bon respirer. Et toi, — dit-il à Maria Dora, — aide-le, petite sotte; porte-lui les chaises près de la croisée.

Mais sa sœur n'eut pas plus tôt commencé à obéir et mis la main sur le violon, que l'idiot se leva d'un bond, furieux :

— N'y touche pas, méchante sœur. Je le ferai moi-même.

— Maria Dora, laisse-le tranquille, — dit le père attristé.

Et voici qu'on entendit au rez-de-chaussée le pas encore rapide de maman Francesca, qui apparut dans la galerie et s'abritant les yeux du soleil, dit :

— Bonjour.

— Bonjour ! — Maria Dora courut l'embrasser et lui sauta au cou : — Bonjour.

— Friponne, — commanda le père, — va me chercher ma pipe à présent.

Elle s'en courut avec un beau rire en sautillant.

Alors Stefano s'approcha de sa femme avec un front soucieux et, devenant grave, lui demanda tout bas :

— Dis-moi un peu, Francesca, c'est une demande bizarre que je te fais, mais réponds-moi franchement. Tu n'as rien remarqué depuis quelque temps?

— A quel sujet? au sujet de Giorgio?

— Non, de Novella.

Maman Francesca s'effraya de cette demande et penchant son visage, pâle comme l'ivoire sous la couronne de ses cheveux blancs et lisses, murmura avec un filet de voix :

— Que veux-tu dire?

— Tu n'as rien remarqué dans les derniers temps, en elle, dans ses façons, dans son humeur? un changement? Quelque chose d'obscur, de caché. Rien?

— Ah ! tu veux dire... Mais certes, elle est préoccupée de son mari...

— Non, pas du tout... C'est-à-dire si : elle est préoccupée... de lui aussi, mais pas seulement de lui...

— Et alors? — demanda avec timidité la maman.

— Réfléchis bien, Francesca, et spécialement quand vient Andrea... dans les jours où il habite ici.

— Stefano ! Pour l'amour de Dieu !

— Ne t'effraie pas ! Je fais une demande ; je peux me tromper. Nous autres vieux, nous observons beaucoup et je voulais savoir si tu n'as absolument rien remarqué toi aussi.

— Mais si, quelque chose...

— Chut ! c'est Dora.

— Voici ta pipe, — cria-t-elle en entrant, — ta précieuse pipe. Elle est toute noire. C'est une infection. Brr... à présent je vais me laver les mains.

Et de nouveau elle se sauva en papillonnant, vive comme le jet d'eau d'une fontaine.

A ce moment apparut dans la galerie sa sœur, si dissemblable, enveloppée de la clarté du matin qui l'ornait comme

un manteau radieux. S'arrêtant sur le seuil, elle serra ses deux mains sur sa poitrine en s'écriant :

— Quelle nuit, mon Dieu ! quelle nuit !

Sa beauté était troublée et troublante, si bien qu'en la regardant, ou même en passant près d'elle, il arrivait qu'involontairement on pensât à sa nudité. Elle n'était pas seulement belle mais chargée de désir comme une fleur de son pollen, toute baignée dans l'ambiance d'une atmosphère sensuelle, parcourue par sa propre beauté comme par un frisson de volupté qui lentement lui envahissait toutes les veines.

Sa chevelure luxuriante, d'une couleur entre roux et châtain, mettait à la fois une ombre et un nimbe autour de son front, s'enroulant ensuite sans artifice en une torsade volumineuse qui parfois l'obligeait, comme si elle en était fatiguée, à pencher la nuque en arrière avec un mouvement très suave, dans lequel se découvrait, comme une claire nudité, sa gorge blanche. Ses cheveux étaient pleins d'une ombre lumineuse, d'un feu obscur, semblables aux feuilles des sarments après la vendange, quand sous la rosée matinale ils brillent, l'automne, au soleil.

Elle dit encore :

— Quelle nuit ! Giorgio a été malade ; jusqu'à quatre heures il n'a pas fermé l'œil ; ensuite il a déliré dans son sommeil... Ne sachant plus que faire, j'ai appelé Andrea... Ma pauvre maman, quelle nuit !

Elle était vêtue avec élégance, d'étoffes très fines qui, peut-être, dans cette simplicité campagnarde, paraissaient trop recherchées.

— Ma fille, — dit la mère, — tu te fatigues trop. Tu finiras par te rendre malade, toi aussi. Prenons donc une infirmière.

— Non, Giorgio n'en veut pas ; il ne veut personne d'autre que moi, puis il se désespère quand il me voit fatiguée. Il dit que je dois vivre, parce que je suis jeune encore, tandis que lui, il n'a plus qu'à mourir... Oh ! les choses qu'il dit la nuit, quand nous sommes seuls !...

Elle fit une pause et avec un geste presque religieux, croisa ses mains ouvertes sur le haut de sa poitrine, près de sa gorge que soulevait un souffle oppressé :

— A présent, — ajouta-t-elle, — il va descendre. Mais ne lui dites rien, je vous prie, car il ne veut pas qu'on sache quand il va mal.

Puis elle marcha vers le vitrage et se pencha pour regarder dans le matin clair, vers les choses libres qui vivaient resplendissantes dans la béatitude du soleil ; elle tendit les bras d'un geste fervent en s'écriant :

— Quel beau soleil ! quel beau printemps ! Tu ne vas pas à la chasse, papa?

– J'attends Maurizio, ce matin il est en retard.

Alors elle se tourna vers Marcuccio :

— Et toi, Marcuccio, tu travailles?

— Certainement, j'écris. Je ne suis pas un oisif comme toi. Je travaille et j'écris toute la journée comme le professeur Andrea Ferento.

— Bravo, Marcuccio, — dit avec mansuétude Novella, — alors, je ne te dérangerai pas.

L'idiot reprit la page commencée, mais ensuite, subitement, il tourna la tête vers sa sœur avec un rire hébété :

— Petite sœur, s'écria-t-il...

— Que veux-tu?

— Te rappelles-tu?

— Quoi?

Alors il mit dans sa voix une inflexion insinuante :

— Petite sœur, te rappelles-tu? Comme elles étaient belles, belles et douces les marguerites.

Avec un léger tremblement, Novella jeta un rapide regard sur son père et sa mère silencieux, pendant que l'idiot riait, riait.

— Je ne sais ce que tu veux dire avec tes marguerites, — répondit-elle un peu durement, en se retournant vers le vitrage ; puis tout à coup, elle s'écria :

— Voilà Maurizio !

— Les marguerites... les marguerites... — chantonnait l'idiot.

Pendant ce temps, Maurizio avait refermé la grille et montait par une allée, en veste de chasse, avec son fusil et sa cartouchière, tenant deux braques en laisse. C'était un homme de moins de trente ans, de haute taille, nerveux, rude,

avec une figure brûlée par le soleil, joyeux dans sa force. Quand il arriva au haut de l'escalier, il ôta son chapeau de feutre.

— Bonjour à tous ! Si vous avez une tasse de café, je la prendrai avec plaisir.

— Pour vous, il y en a toujours, — lui répondit maman Francesca. — Mais laissez les chiens dehors, parce que Marcuccio ne peut pas les voir.

— Prenez garde, Maurizio, — ajouta-t-elle en le voyant poser son fusil dans un angle de la galerie.

— Soyez tranquille, j'ai toutes les cartouches sur moi, — répondit-il en frappant de la main sur sa large ceinture. — Et Giorgio? Comment va-t-il?

— Toujours la même chose, ou plus mal, — répondit Stefano.

— Quelle tristesse ! — dit le jeune homme en secouant la tête. — Quelle tristesse !

Puis il se redonna courage et reprit le ton jovial :

— Je cours depuis cinq heures sans avoir tiré un coup de fusil. J'ai bien levé un lièvre, mais les chiens l'ont perdu.

— Tant mieux, cela veut dire qu'il sortira pour moi.

Maria Dora entra en coup de vent :

— Oh ! le Peau-Rouge !

Elle l'appelait ainsi à cause de son teint basané et de cet air de brigand que lui donnaient ses guêtres, sa cartouchière et sa veste de futaine.

— Votre serviteur, mademoiselle, — murmura le jeune homme, un peu confus.

— La Berta dit que le café est bouillant, mais on ne voit encore ni Andrea, ni Giorgio, — dit-elle en faisant une moue de son petit museau à ce gros garçon solide et rude comme un montagnard, qui s'était levé pour la saluer.

— Il ne fallait pas m'attendre, — dit Giorgio en entrant dans la galerie d'un pas un peu chancelant, les épaules enveloppées d'un châle de laine. — Commandez donc le café, ma jolie belle-sœur, je suis en retard et je vous en fais mes excuses.

— Quelles excuses? Vous n'y pensez pas, — s'écria Stefano gaîment. — Je vois que l'humeur est bonne, la mine pas mauvaise, et c'est l'essentiel.

L'excellent homme faisait un pieux mensonge, pour donner au triste malade un peu de gaîté. Giorgio répondit par un geste vague et s'assit dans un fauteuil d'osier garni de coussins que Novella venait de lui avancer. A présent, sans en avoir l'air, chacun regardait curieusement le malade ; celui-ci s'aperçut de cet examen furtif et un sentiment de gêne, presque de pudeur, altéra ses traits. Son visage était émacié, mais plein de clarté comme si une fièvre continuelle l'animait d'une vie plus intense. Une rare barbe blonde encadrait son menton ; il avait les yeux doux et un peu égarés ; une belle chevelure, où l'humide sillon de la brosse avait laissé une trace brillante. Son col était trop large pour son cou grêle, où ses tendons se dessinaient comme des cordes, et, dans son effort continu pour réprimer la toux, ses veines flasques se gonflaient avec une couleur d'apoplexie.

— Veux-tu un autre châle? — dit affectueusement Francesca.

— Merci, je suis assez couvert ; je n'ai pas froid du tout, merci.

Il était gêné qu'on s'occupât de lui, qu'on prît tant de soins de sa santé, de telle sorte qu'il cherchait de mille façons à détourner la conversation.

— Voici le dernier, — s'écria-t-il en voyant venir Andrea Ferento. — Espérons que la Berta n'aura pas laissé renverser le café... Cette Berta est si sotte !

Et il riait, mais d'un rire si artificiel que c'était peine de l'entendre. Andrea lui frappa sur l'épaule :

— Comment te sens-tu?

— Bien ; à peu près bien.

— C'est le printemps, — dit-il pour l'encourager, — la jeunesse revient.

— Poète, — s'écria légèrement Maria Dora, avec un soupir ironique.

— Si vous me le permettez, mademoiselle, — lui dit-il en riant.

Andrea était tel à voir, que son premier aspect éveillait chez ceux qui le regardaient, une soudaine curiosité, une crainte involontaire. Il était de haute stature, un peu raide et bien pris dans ses membres doués d'une mâle justesse ; le menton

taillé en force, la bouche âpre, la moustache courte, les lignes du visage nettement dessinées, les yeux clairs et fermes, brillant d'une flamme insoutenable, un large front rayonnant d'intelligence et de souveraineté. Ce front impérieux, celui des rebelles et des dominateurs, paraissait faire naître et pousser en arrière l'onde mâle de sa chevelure déjà veinée sur le sommet et sur les tempes de quelques cheveux blancs. Une élégance sobre, une singulière noblesse relevait chacun de ses gestes ; et, comme si la nature en le créant avait voulu le marquer d'une empreinte qui le prédestinât au commandement, de sa personne tout entière, rayonnait une magnificence. Dans le masque de son visage, dans tous ses membres si pleinement virils, dominait le signe d'une volonté inflexible comme l'acier. Droite, tombante entre les sourcils, il avait, creusée sur le front, une ride profonde.

Aussitôt qu'il le vit, Marcuccio se leva et alla à sa rencontre :

— Je vous attendais, professeur, — dit-il d'un ton de profonde gravité, — me voici arrivé à la fin du neuvième chapitre. J'ai découvert la théorie de l'équilibre entre les hommes et les plantes, entre la pierre et l'homme. Tu veux que je te lise ?

— Pas maintenant, Marcuccio, — répondit-il avec bienveillance, — tu me liras cela plus tard.

Pendant ce temps, la Berta était entrée, portant sur un plateau le café bouillant qui répandait en nuages de vapeur son délicieux arome. A peine Marcuccio eut-il aperçu la rubiconde servante qu'il se mit à l'agacer gauchement et à la provoquer par de niais éclats de rire. En ce réveil du printemps, la chair florissante de cette fille de vingt ans, comme une drogue sauvage, l'enflammait de désirs. Le jour, il l'assaillait dans tous les coins de la maison ; la nuit, il passait de longues heures devant la porte de sa chambre, regardant par la serrure et frappant pour qu'elle lui ouvrît. Il faisait en son honneur des vers incohérents et écrivait de longues pages d'amour.

— Maria Dora, — dit Giorgio, pendant que la jeune fille s'en allait de l'un à l'autre en versant le café, — je vous ai entendue chanter toute la matinée. Vous avez vraiment une très belle voix.

— Pour sûr ! et je serai cantatrice. Parce que moi, — dit-elle avec intention, en regardant Andrea, — je ne suis pas née pour le mariage, pas du tout. Voici votre café, monsieur Andrea. Et je chanterai à l'Opéra en promenant derrière moi une traîne longue de deux mètres.

En parlant ainsi, elle se pavanait.

— Fais attention que tu verses le café, — interrompit sa mère.

— ... J'aurai une perruque couleur d'étoupe, les lèvres peintes, la figure fardée, un décolletage jusqu'ici... Et vous, monsieur Andrea, vous m'enverrez une belle corbeille de fleurs pour ma soirée d'honneur... Oui, mais en attendant vous ronflez si fort qu'on vous entend du corridor.

— Je voudrais savoir où tu as appris à parler de cette manière inconvenante ! — s'écria papa Stefano.

— Au couvent, chez les sœurs. On parlait comme cela du matin au soir, et ensuite on faisait sa prière. En faisait-on des prières chez les sœurs !

— Impertinente !

— Voulez-vous un peu de crème, monsieur Andrea? Elle est toute fraîche.

— Volontiers, — répondit-il. Et pendant ce temps il lui regardait les mains. — Quelles petites mains soignées vous avez à présent! Il y a donc une manucure au village?

Elle cacha bien vite sa main libre derrière son dos.

— Vous vous moquez toujours de moi, monsieur Andrea.

Ils causèrent encore un peu, puis chacun s'en alla à ses affaires, maman Francesca à sa lingerie pour s'occuper du linge, Maurizio avec Stefano, battre les collines à la recherche des lièvres, Giorgio réchauffer ses épaules frileuses au beau soleil qui égayait le jardin. Novella descendit avec lui, en le soutenant dans l'escalier et, quand il fut assis sur la terrasse, elle se retourna pour demander :

— Vous ne descendez pas, Andrea?

— Je reste là haut pour finir ma cigarette, en causant avec Maria Dora, — répondit-il, debout sur la dernière marche, les yeux fixés sur le beau visage qui s'éloignait.

L'idiot s'était de nouveau pelotonné dans son coin et relisait gravement les pages interrompues.

— A causer avec moi? — fit Maria Dora. — Comment mes bavardages peuvent-ils vous intéresser?

— Beaucoup, peut-être... Mais si vous avez autre chose à faire, je puis aussi rester seul.

— Je n'aurais rien d'autre à faire qu'à m'habiller, — dit-elle avec coquetterie, — je suis encore tout en désordre.

— Peut-être; en fait de femmes et de toilettes, je n'y entends pas grand'chose..., mais il me semble, Maria Dora, qu'ainsi vêtue vous êtes délicieusement jolie.

— A présent, — dit Marcuccio en s'avançant entre eux deux, — à présent, professeur, renvoie Maria Dora, que je te lise quelque chose.

— Vraiment, Marcuccio, — répondit-il avec indulgence, — ces lectures s'écoutent mieux le soir; le jour, il y a trop de distraction et trop de bruit. Attends jusqu'à ce soir. Tu viendras dans ma chambre et nous lirons. Travaille en attendant... Je vous disais donc, Maria Dora, qu'ainsi vêtue vous êtes délicieusement jolie... Et puis vous vous soignez maintenant avec une attention extrême ; chaque fois que je reviens de la ville et que je vous revois, vous me réservez une surprise.

— Mais vous savez, monsieur Andrea, que je ne peux comprendre si vous parlez sérieusement ou pour plaisanter ! — s'écria la jeune fille, un peu confuse. — De toute façon, je sais que vous vous amusez souvent à me taquiner, et vous avez tort.

— Pourquoi?

— Parce qu'au fond, ça pourrait me déplaire...

— Mais je parle sérieusement, — fit-il avec repentir.

Tout de suite elle se rasséréna :

— Alors, continuez, faites-moi un peu la cour.

— Voici, je disais que vous êtes maintenant une grande jeune fille, tout à fait jeune fille, et très gracieuse, et très... désirable.

— Non... — se défendit-elle avec coquetterie.

— Mais si, très désirable, je vois aussi, par exemple, que vous avez changé de coiffure, n'est-il pas vrai?

— Oui, elle vous plaît?

— Elle me plaît beaucoup ; elle vous va très bien ; elle vous vieillit; maintenant vous ne semblez plus la petite pension-

naire que vous étiez au sortir du couvent, vous souvenez-vous? Je suis venu une fois avec Giorgio et avec Novella pour vous voir au parloir. Que deviennent les sœurs?

— Je vais les voir de temps en temps et je chante encore dans les chœurs.

— Oui, vous avez toujours eu cette voix si fraîche... Encore ce matin, en m'habillant, je vous ai entendue chanter.

— Et même auparavant, en dormant... — lui dit, taquine, Maria Dora.

— Oui, en ronflant, comme vous dites. Mais ça ne compte pas. De toute façon je vous ai entendue et vous étiez, je crois, dans le jardin.

— Et dans le jardin, et dans la salle, et dans la cuisine, dans le grenier, dans le corridor... partout.

— Mais je dis dans le jardin, parce que c'est plus poétique, ne vous semble-t-il pas?... Donc, votre voix montait limpide et printanière, comme si les rayons de soleil la portaient en eux... C'est sentimental, cela. Ça vous plaît ?

— Comme ci, comme ça.

— Alors, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé que vous étiez une demoiselle, une belle demoiselle et je me suis décidé à vous faire un peu la cour... Voilà, je vous fais la cour à présent comme vous le désirez.

— Pour rire? — demanda-t-elle perplexe.

— Mais oui ! la cour se fait toujours pour rire.

— Alors vous êtes un mal élevé ! — s'écria-t-elle avec dépit.

— Vraiment?

— Et je ne sais pas pourquoi vous vous amusez à me faire du mal.

— Quel mal est-ce que je vous fais?

— Mais... naturellement. Si moi, par exemple, je prenais vos paroles au sérieux ! Vous m'avez dit que je suis une demoiselle, bien habillée, très soignée, avec les ongles brillants... voyez, — et elle les lui montre — que ma coiffure vous plaît, — elle la touche, — que je chante bien et que ma voix était comme un printemps, pendant que vous vous réveilliez à peine... et tout cela peut troubler une jeune fille, peut lui faire un certain mal, peut lui donner presque une envie de pleurer... voilà.

— Oh ! non, alors je vous demande pardon et je vous promets de ne plus jamais, plus jamais vous faire la cour... Ça va bien?

— Qui sait si ça va bien? Qui sait? Ça ne va pas bien du tout.

— Et pourquoi?

— Le pourquoi, je ne vous le dis pas, mais vous êtes un homme cruel : ça se voit dans vos yeux.

— Diable ! dites-moi une chose, quel âge avez-vous maintenant, Maria Dora?

— Dix-neuf ans et demi, monsieur Andrea, — répondit-elle avec un soupir.

— Oh ! vous le dites comme si c'était beaucoup.

— Pour moi, c'est beaucoup. — Puis elle fit une pause, une longue pause. — Du reste, je sais bien que je ne puis vous intéresser en rien... moi.

Que de choses dans ce « *moi* » si bref, si profond !

— Pourquoi, Maria Dora ? — dit-il un peu confus.

— Oh ! vous m'en demandez trop, mon cher... et des choses qui sont difficiles à dire, ou qu'on ne doit pas dire. Vous croyez peut-être qu'à dix-neuf ans et demi on ne voit rien?... Au contraire, on voit tout. Et on sait même se taire... Bien sûr, on sait se taire.

Il la regarda avec un sentiment craintif d'étonnement pour ce changement subit, survenu en elle, dans cette frivole enfant, pleine de gaieté et de coquetterie. Maintenant, elle parlait mélancoliquement, comme si un masque joyeux fût tombé de son visage et le regard intense de ses yeux, le pli amer de sa bouche, la faisaient singulièrement ressembler à sa triste sœur.

— Je ne vous comprends plus, Maria Dora... ce que vous me dites me semble étrange.

— Étrange? Peut-être. Mais, voyez-vous, il ne faut pas me prendre pour jouet, parce que je sais aussi piquer, quand je le veux... Seulement, je ne veux pas vous piquer, vous... et le pourquoi, — elle fit de nouveau une pause pendant laquelle elle redevint riante, — le pourquoi, je le sais, je ne vous le dirai jamais. Et pour ne pas vous le dire, je m'en vais. Au revoir.

Elle se leva et s'enfuit en courant comme un papillon léger, riant et laissant dans l'air son rire limpide.

II

Il était dans sa chambre : il veillait, accoudé au balcon, quand déjà, dans la maison endormie, on n'entendait plus aucun bruit. Il avait éteint la lampe pour s'abandonner à la torpeur de ses propres méditations. Mais la chambre était pleine d'une lumière presque fantastique, à cause de la clarté qu'y apportaient les infinies étoiles. Son lit resplendissait, la grande armoire vitrée resplendissait, chargée de fioles, de vases, d'ampoules médicinales.

Pour l'étourdir, montaient, de l'enivrant jardin, des bouffées de parfums et d'aromes, comme si le printemps endormi eût été un autel fumant d'encens; mais, en fermant à peine les yeux, il voyait un immense drap noir descendre sur ce monde étoilé et des fantômes effrayants tournoyer dans les ténèbres.

Il pensait encore une fois à l'amour et au crime — les éternelles fables des hommes : le crime et l'amour.

Puis il lui parut entendre derrière la porte ce bruit très léger qu'il connaissait bien, cette respiration d'Elle qu'il entendait quand elle était imperceptible, ce parfum d'Elle qui l'énervait, même quand elle était lointaine, et il se retourna.

Il la vit, en effet, qui entr'ouvrait la porte avec précaution, juste assez pour pouvoir y passer; il la vit trembler, parce que les gonds avaient grincé légèrement, toute ramassée sur elle-même comme si elle voulait étouffer son propre souffle... et elle fut dans la chambre. Elle tourna la clef avec prudence, pour empêcher la serrure de crier, puis elle se glissa près de lui, légère, avec un frisson, dans le cadre azuré de la fenêtre.

Il ne bougea pas, ne l'embrassa pas. Il la regardait ; il la regardait avec une espèce de stupéfaction, tant la crainte et l'amour la faisaient belle; mais, comme ils étaient tous deux vêtus de noir, il leur sembla qu'il y avait quelque chose de funèbre dans cette veille qu'ils faisaient devant les étoiles.

— Qu'as-tu? — dit-elle.

Son souffle, qui avait la saveur même de sa chair, lui parut un baiser. Sous ce baiser il se raidit et ferma les yeux, comme

pour goûter le plaisir d'une sensation plus longue. Elle lui posa nerveusement la main sur l'épaule.

— Qu'as-tu? Pourquoi me fuis-tu?

Alors, à l'improviste, il l'encercla de ses bras, la serra contre lui avec une espèce d'amour convulsif, enfonçant sa bouche dans la tiédeur de son cou,

— Pourquoi me fuis-tu? — demanda-t-elle encore, mais contre sa bouche. — Pendant le jour, c'est à peine si tu me regardes ; quand tu pars, tu cherches toujours à ne pas causer avec moi.

Il ne répondit pas, mais, soutenant sur son bras le poids de sa nuque renversée, il caressait ses yeux aux longs cils dorés, longuement et doucement, comme on fait parfois à un enfant pour l'endormir.

— Tu ne m'aimes plus, — dit-elle, pendant qu'au contraire elle sentait la passion de son amant lui envahir chaque veine, comme une seule caresse.

— Si, si, — dit-il, avec éclat, — mais je suis un homme faible, et entre nous il y a trop d'ombres...

Alors elle se serra dans les bras de l'amant et s'y réfugia comme dans un nid.

— Et à présent, il dort? — demanda Andréa.

— Oui, il dort.

— Tu en es sûre?

— Oui.

— T'a-t-il parlé de... de nous?

— Pas encore, mais à chaque moment, il semble sur le point de le faire...

Au loin, trois étoiles filantes sillonnèrent l'espace et tombèrent, ensemble. Partout, la nuit s'allumait de clartés féeriques, de constellations éblouissantes et brûlait, dans son cercle sans bornes, comme une apothéose d'innombrables bûchers. Lui, la tenant dans ses bras, voyait sur son front les racines des cheveux scintiller étrangement, comme s'ils eussent été poudrés d'une poussière d'or.

— Novella, — s'écria-t-il, — que ferons-nous?

Il dit ces paroles d'une voix éteinte et désolée, et les dit, lui si fort, comme un enfant.

— Peu importe, — répondit-elle en secouant la tête. —

Peu importe, pourvu que tu m'aimes ! Ce que tu voudras, même me tuer.

Elle parlait comme dans une ivresse, pleine de lui, sous le pouvoir de son ferme regard et, renversant sa gorge oppressée, elle s'écria :

— Puisque sous peu nous serons découverts, puisque notre enfant ne peut, ne doit pas naître... puisque nous ne pouvons avoir notre bonheur... tue-moi si tu veux... mais avec tes mains... avec tes seules mains que j'aime... Tu ne me feras pas de mal.

A présent, sa passion la transfigurait, sa beauté devenait surhumaine et en s'offrant au martyre elle paraissait faire une chose toute simple.

Il se raidit, un éclair sinistre brilla dans ses yeux de fer ; toute sa volonté sembla bondir à l'improviste au sommet de son âme inflexible.

— C'était mon ami, et il ne l'est plus, — dit-il avec une sombre lenteur ; — c'était mon frère et il ne l'est plus. J'ai cru à d'autres choses fausses dans la vie et je les renie. Il n'y en a qu'une seule, vraie, nécessaire, inévitable : toi.

Il fit une pause pénible et regarda dans la nuit qui brillait, qui brillait vertigineusement sur toutes les cimes comme un incendie de phosphore... Puis il dit, tout bas, avec les lèvres, mais fortement, avec le cœur :

— Si, c'est possible !

— Que dis-tu?

— Rien, ne cherche pas à savoir. Je ne peux te dire que ceci : je ne te perdrai point ! Si j'ai pu, pour cet amour, descendre à la fraude dans laquelle nous vivons tous deux, si j'ai pu anéantir ma conscience au point de *le* trahir dans sa propre maison, à la veille peut-être de sa mort, je ne peux te dire que ceci : Novella, je ne te perdrai pas.

Elle eut un sourire d'extase qui riait jusque sur ses cils et qui égarait ses yeux d'un immense bonheur.

— Est-ce ainsi que tu m'aimes?

— Ainsi, et plus fortement... N'oublie jamais ces deux paroles : plus fortement.

Des nappes de rayons, comme d'un soleil nocturne, envahis-

saient l'espace, enveloppant d'une gloire leur coupable et merveilleux amour.

Sur le toit de la maison, peut-être, ou peut-être dans les branches du vieux chêne, le rossignol se mit à chanter. Le gravier des allées étincelait au clair de lune comme étincelaient ses dents limpides, entre ses lèvres entr'ouvertes, dans le rire de chaque baiser. Elle fut à lui avec tant de désespoir, tant de délire, qu'il lui sembla véritablement se sentir donner la mort, entre veine et veine, par tout le sang, jusqu'au cerveau, sans en éprouver, — comme elle l'avait dit, — aucun mal.

Dans le même moment, et seulement à quelques pas de là, séparé à peine par quelques cloisons, un homme saisi déjà par la mort, la vraie mort, la mort putride qui enveloppe d'un suaire ses côtes dénudées, tressaillait en un sommeil anxieux, respirant avec effort la puanteur de son propre souffle, le front baigné de gouttes glacées, l'âme déchirée d'un tourment sans repos, carcasse d'homme ayant déjà commencé à mourir.

Une fois de plus, il était nécessaire, ce voisinage, qui n'est pas fortuit, mais universel, de la volupté et du désespoir, de la naissance et de la mort; indissoluble nœud qui s'entrelace dans l'ironie continuelle de la vie. Une maison d'hommes dormait, insensible, dans la nuit blanche, et de deux fenêtres voisines s'échappaient ensemble, pour se perdre dans l'espace étoilé, un souffle d'amants enivrés, et un faible râle d'homme endormi, déjà presque un râle d'agonie. Au-dessus de ces souffles voisins et dissemblables, qui sont pourtant le langage de tant de silences nocturnes, sur le toit de la maison peut-être, ou peut-être dans le feuillage du vieux chêne, un rossignol comme par moquerie, s'était mis à siffler...

. . . . . .

Elle se pendit à son cou, se relevant en sursaut, et murmura d'une voix altérée :

— Écoute.

Ils tendirent l'oreille, pris tous deux d'une mortelle angoisse, vers la cloison, vers la porte, vers la chambre lointaine,

— Non, tu te trompes, — dit-il, — ce n'est rien.

— Chut ! tais-toi.

Et elle écoutait, penchée en avant dans la splendeur du rayon lunaire qui la revêtait d'innocence; elle tenait un bras autour du cou de l'amant, l'autre appuyé sur le bord du lit, les doigts dans la couverture, comme les serres d'un fauve en péril, effrayé mais prêt.

Mais ils n'entendirent pas autre chose que le rossignol persifleur, lançant des trilles mélodieux dans la nuit odorante, sur un orchestre léger qui l'accompagnait en sourdine, avec des frissons de feuilles dans les souffles du vent.

Tranquillisée, elle comprima d'une main les battements de son cœur, et s'attarda.

— S'il m'appelait de nouveau, comme la nuit passée, — murmura-t-elle...

— Oui, c'est vrai, laisse-moi.

— Encore un moment... Regarde : que d'étoiles !

Enivré, il posait la bouche sur son front pur.

— Dis-moi, — fit-elle, — dis-moi une chose horrible que je ne t'ai jamais demandée... Andrea, toi qui es médecin... —Pour poser une telle demande, elle se cacha le visage contre lui, afin qu'il ne la vît pas. — Toi qui es médecin, dis-moi : est-ce grave? Sa maladie est-elle très, très grave?

Il répondit brusquement, avec un sursaut qui le secoua des pieds à la tête :

— Je ne sais pas ! je ne sais pas !

Et elle, avec un fil de voix à peine perceptible :

— Peut-il guérir?

— Ah ! tais-toi...

Mais il la serra si fortement contre lui, que malgré tout, elle se sentit aimée. Alors elle commença à parler tout bas, d'une voix prudente et presque insidieuse, en mettant de longues pauses entre chaque mot :

— Vois-tu, cher, la nuit passée, quand je t'ai appelé et que nous étions penchés d'un côté et de l'autre de son lit, dans la clarté de cette lumière funèbre, tout à coup, sans le vouloir, j'ai pensé : si..., si demain...

— S'il n'y était plus ! — dit-il d'une voix sombre.

Elle ne vit pas ses yeux resplendir d'un éclat presque homicide.

— Moi aussi, — dit-il lentement, avec un regard atone, — moi aussi j'ai pensé cela. C'était comme un cauchemar et

j'avais la vision précise du cadavre, comme si, de ses membres immobiles, soufflait déjà ce froid qui émane des morts.

Frissonnante, elle s'agita dans le lit et se serra contre la tiédeur de son amant, mais lui, sans un tremblement et comme éprouvant une joie malfaisante à se torturer, reprit :

— C'était vraiment un cauchemar et, me penchant sur son cœur si faible, moi, le médecin, moi, l'ami, je sentais seulement de l'autre côté du lit le parfum de toi qui m'enivre, cette odeur de tes cheveux un peu défaits qui portaient encore la marque de l'oreiller... et l'horreur de me sentir si coupable devant cette espèce d'agonie accroissait démesurément le désir, le désir physique, entends-tu... que j'avais de toi.

Alors ce fut elle, éperdument, qui supplia :

— Tais-toi !...

Mais il s'enivrait de sa propre infamie, il s'exaltait de sa propre torture :

— Tu le sais, j'ai consacré jusqu'ici toutes mes forces d'homme à la défense de la vie. Tu le sais, je suis un médecin, un sauveur, j'ai fait renaître des centaines d'hommes et je mettais dans cette œuvre tant d'amour que, pour sauver la vie la plus chétive, j'aurais avec sérénité donné la mienne, entends-tu ? et cette mort, cette vorace mort que j'ai combattue sans trêve, avec mon cerveau et avec mes bras, dans les salles des hôpitaux et parmi les creusets de mes laboratoires, cette mort qui a été mon ennemie partout, que j'ai haïe jusqu'à l'héroïsme... je la vois pour la première fois comme une alliée, presque comme une bienfaitrice, et, pendant que mes mains expertes luttent encore contre elle, machinalement, sur ce corps qui nous sépare, mon cœur, mon esprit, tout mon être caché, qui te veut, l'appelle, l'appelle et lui dit avec un obscur désir de trahison : « Oui ! que tu sois la plus forte, et que je ne puisse plus jamais te vaincre ! jamais plus. »

Elle lui mit une main sur la bouche, une main froide qui avait le parfum de la faute ; et la volupté, verseuse d'oubli, les rapprocha dans une étreinte qui déjà était lourde de complicité.

III

— Une imprudence? Eh ! bien oui, il m'a plu de commettre une imprudence — dit Giorgio à Novella et à Ferento. — Si vous saviez avec quel délice un malade, comme un enfant, cherche à faire les choses défendues ! Malheureux que je suis ! Ne pouvoir faire un pas, ne pouvoir respirer sans être écouté !... Bon Dieu! Cela devient une persécution.

— Tu es d'humeur fantasque aujourd'hui, — lui dit Andrea, — et la colère te fait mal.

— Peut-être suis-je injuste, — convint-il avec un sourire amer. — Mais il faut avoir un peu de patience... encore un peu ! Vois, je me soutiens à peine, mon côté me fait souffrir à cause des piqûres que tu me fais. Il est douloureux ton sérum. Combien en faut-il encore?

— A peu près une dizaine, — répondit rapidement Andrea.

— Oh ! si vous pouviez me laisser un peu en paix ! Vous ne savez pas ce que vaut la paix ! Non, je t'en prie, enlève ces châles, — dit-il à Novella qui le recouvrait. — Assez de soins inutiles, d'inutiles médecines. Croyez-moi, je ne suis pas un lâche ; la mort, si elle doit venir, je ne la crains pas ; mais ce qui m'agace, c'est d'être déjà traité comme un moribond.

— Allons ! tu es fantasque, je te le répète ! — s'écria Andrea d'une voix enjouée. — Je l'ai déjà dit à Novella et aux autres : vous l'ennuyez avec vos empressements excessifs ; ne vous occupez pas tant de lui.

— C'est cela, et maintenant, voulez-vous me faire un plaisir? Ne vous sacrifiez pas pour moi. Par ce beau soleil, j'imagine que vous avez certainement envie de faire une promenade. Stefano et Maria Dora sont descendus à la ferme. Si vous alliez les rejoindre? Toi, Novella, tu as besoin d'air ; tu pâlis de jour en jour. Quant à moi, je suis très bien seul et si, par hasard, j'avais envie de causer, il y a là Marcuccio qui travaille et j'irai l'interrompre. Avec Marcuccio je m'entends toujours, parce que c'est le seul dans toute la maison qui se moque de ma santé.

— Je t'obéis, — dit Andrea, — je ne descends pas à la ferme, je vais au village.

— Très bien ! Et toi Novella?

— Je reste, — répondit-elle en levant la tête d'un livre qu'elle feuilletait. — Si je t'ennuie, je monterai dans ma chambre, mais je n'ai pas envie de marcher aujourd'hui.

— Tu te feras du mal, Novella. Voilà trois jours que tu ne mets pas le pied dehors, — dit le malade en changeant singulièrement sa voix et son regard pour lui parler.

— Permets-moi cependant de rester, — demanda-t-elle, ferme, avec un sourire.

— Comme tu voudras.

Ils entendirent le pas d'Andrea s'éloigner dans le jardin et ils restèrent seuls dans la salle du rez-de-chaussée, lui assis près de la fenêtre, elle, près du piano, avec, entre eux, une longue raie de soleil où dansait un tourbillon de poussières.

— Qu'est-ce que tu lis? — lui demanda-t-il.

— Rien ; je regarde un de tes livres. C'est le *Rire rouge* d'Andreïeff, l'as-tu lu?

— Pas encore.

Ils fixèrent tous deux les yeux sur cette raie de soleil poussiéreuse, où s'agitait un microcosme orageux, une espèce de convulsion continue qui ne faisait aucun bruit, comme les tempêtes de l'âme. Ils avaient presque peur de se regarder en face, le silence les enveloppait comme un vacarme étourdissant.

— Veux-tu me jouer quelque chose, si tu n'es pas fatiguée? — demanda-t-il.

— Volontiers.

Elle se leva, s'assit machinalement sur le tabouret avec une attitude d'automate, évitant presque de faire du bruit, perplexe, comme si elle craignait de commettre quelque maladresse. Elle ouvrit le piano et légèrement, de ses doigts rapides, elle se mit à jouer une fugue de Bach.

Un beau rubis, rouge comme une goutte de sang, tachait son doigt pâle.

Alors, sans qu'elle pût le voir derrière la raie de soleil, Giorgio abandonna sa tête sur le dossier du fauteuil et resta immobile à la contempler. La caisse d'ébène, frappée sur un

de ses côtés par ce rayon de poussière lumineuse, lançait comme un bouquet d'étincelles, la paroi opposée reflétait par instants l'ombre de la musicienne. Ses épaules tressaillaient accompagnant le rythme rapide de ses doigts. Son buste se courbait un peu en avant, avec une oscillation légère et, mis en évidence par cette pose sur le siège un peu haut, apparaissait d'une plastique admirable. La courbe du sein, calme et forte, se dessinait en raccourci sous les bras mouvants. A travers ce rayon, sa chevelure prenait sur les bords la clarté même du soleil, tandis qu'au milieu elle était foncée et épaisse, avec des reflets couleur d'acajou, comme un velours aux teintes chaudes. Et sur le visage du malade, que ne surveillait plus une vigilance intime, se creusait une atroce misère, comme une fureur taciturne, une destruction visible. Ses yeux étaient hagards, sa bouche pendante, le soleil pénétrait à travers ses cheveux rares où il mettait un reflet presque humide.

Oui, il l'aimait, et c'était en mourant qu'il l'aimait... ce qui était plus désespérant que tout, plus irrémédiable que tout!

Deux fois, derrière la porte, une petite voix de fillette dit :

— On peut?

Elle s'interrompit. Il répondit :

— Entre.

C'était Natalissa, la fillette du jardinier, avec une gerbe de roses dans les bras. Elle tenait les longues tiges ramassées dans son tablier pour ne pas se piquer les doigts et son frais visage émergeait de ces fleurs avec un sourire de petite femme.

— Papa m'envoie avec les fleurs à mettre dans les vases, et dit que, si c'est lui qui doit les arranger, il viendra plus tard, parce qu'en ce moment il est occupé dans le potager et qu'il ne peut monter.

Elle parlait avec un gazouillement de passereau, tenant sur les bras cette grosse gerbe de roses qui, à cause de la longueur des tiges, paraissait plus haute qu'elle.

— Non, petite, — répondit-elle, enchantée que quelqu'un fût venu interrompre leur tête-à-tête. — Donne-les moi, je les arrangerai moi-même.

— Les voici, madame. Regardez les belles roses.

Et en élevant les bras le plus haut qu'elle pouvait, elle tendit à Novella la gerbe odorante.

— Le père m'a dit que ces roses jaunes sont les premières des marcottes, et de les faire voir à monsieur Stefano. Il n'est pas là, monsieur Stefano?

— Non il est sorti, mais il reviendra bientôt.

— Alors, dites-le-lui, je vous prie.

— Sûrement, petite ; tu as dit ces jaunes-là, pas vrai?

— Oui, les jaunes, madame, qui s'appellent « Maréchal Niel ».

— Vois un peu comme elle s'y entend, la petite Natalissa !

— Eh oui..., — fit-elle avec un geste de modestie orgueilleuse.

Elle se tenait toute la journée auprès de son père, ce qui la mettait au courant du jardinage.

Novella prit quelques dragées dans une bonbonnière de porcelaine et les offrit à l'enfant.

— Merci, madame, ne vous dérangez pas...

Et elle tortillait avec embarras ses mains dans son tablier ; puis elle mit les dragées dans sa poche.

— Et vous allez mieux, monsieur Giorgio?

— Oui, petite, je ne suis pas trop mal.

— Bravo, monsieur Giorgio ; si vous venez au jardin, appelez-moi, je vous montrerai tous les jeunes plants. Au revoir et mille fois merci.

Elle s'en alla, sérieuse, avec des façons de petite ménagère.

— Comme elle est gracieuse et gentille cette petite, — dit Novella, qui s'affairait à dénouer la grande gerbe de roses.

Il laissa passer un long instant de silence, regarda sa femme et dit :

— Quelquefois je pense que toi aussi, Novella, peut-être tu as désiré en avoir une...

Elle respira les roses odorantes, les caressant, les séparant l'une de l'autre avec une attention excessive, pour les arranger dans les vases.

— D'avoir une fille? — fit-elle, — oui, vaguement quelquefois, comme peut-être l'ont désiré toutes les femmes.

— Et au contraire, moi, je t'ai privée de cette joie légitime, que n'importe quel autre homme pouvait te donner, et notre ménage est resté sans enfant.

Elle tressaillit intérieurement et, craignant qu'une flamme

envahît son visage, pour le cacher, elle enfonça la bouche dans une rose énorme, chargée de pollen jaune.

— Je ne t'en ai jamais exprimé aucun regret, — dit-elle.

— C'est vrai, mais parfois le silence est bien pire. Je suis tombé malade peu de temps après t'avoir épousée et il a mieux valu que tu n'aies pas un enfant de moi... De moi, Novella, ne te sont venues que des tristesses, et je pense quelquefois que vraiment tu dois me détester.

— Mais, Giorgio, — s'écria-t-elle nerveusement, — je déteste seulement ces discours que tu me tiens. Je n'ai aucun besoin d'avoir des enfants et tu me tourmentes pour rien.

— Ne sais-tu pas que les malades sont cruels? Ils souffrent, et ils aiment à faire souffrir. Mais moi, tu vois, c'est la conscience qui parfois me donne des remords; je pense que j'ai lié sans le vouloir une jeunesse belle et forte comme la tienne à la décrépitude d'un infirme, et je pense à ce qui doit nécessairement s'agiter dans ton cœur... à tous les désirs que tu y réprimes pour que je ne les voie pas.

Il parlait sur un ton ambigu, tout de douceur en apparence, où se mêlait en même temps une nuance de raillerie.

— Je ne te cache rien, Giorgio, — répondit-elle avec gêne, — je suis plus simple que tu ne le crois.

— Simple, dis-tu? Je le supposais autrefois. Mais plus maintenant. Maintenant, en t'étudiant mieux, avec cette divination des malades qui ont tant de temps pour réfléchir, j'ai découvert en toi un enchevêtrement de choses inextricables, obscures... Non seulement tu n'es pas simple du tout, mais tu me parais un nœud serré et fort.

Elle rit en caressant avec grâce les roses jaunes déposées dans un vase.

— Pourquoi? Pourquoi toutes ces lubies?... Laissons cela, Giorgio. Sens ces roses des marcottes... Quelle odeur! Elles étourdissent. Sens !...

Elle s'approcha de lui en lui donnant les roses à sentir, mais Giorgio, brusquement, lui saisit la main :

— Tu voudrais m'empêcher de parler, n'est-ce pas?

— Moi?... pourquoi? — fit-elle, troublée.

— Tu voudrais qu'entre nous, jusqu'au dernier moment, subsistât l'équivoque de cette comédie muette? Oui?

— Mais, Giorgio...

— Pourtant moi, puisque je suis cruel! Allons, ne pâlis pas ainsi! puisque je me suis tu si longtemps... trop longtemps! Je voudrais causer une fois avec toi! Mais vois, ce vase n'est pas sûr dans ta main... Pourquoi trembles-tu? Pose-le, assieds-toi, et dis-moi...

— Mais ce n'est pas vrai!...

— Que tu trembles? Si, je le vois. Assieds-toi ici près de moi, écoute-moi.

— Que veux-tu? Que veux-tu, Giorgio? Ne te tourmente pas ainsi; après, tu iras mal!... — balbutiait-elle éperdument, en regardant autour d'elle, comme pour chercher dans les choses environnantes une voie de salut.

— Non, — répondit-il, — causer avec toi me fait du bien, un bien infini, Novella, si tu peux être sincère avec moi. Et tu devrais l'être, parce que personne... tu entends? personne ne pourra jamais t'aimer d'un amour comme le mien... l'amour sans bornes d'un homme qui s'en va...

— Ne parle pas ainsi! Il ne faut pas parler ainsi.

— Mais que crains-tu? Que je t'accuse peut-être? ou que je te menace? ou que je sois assez fou pour te demander autre chose qu'un peu de bonne, de vraie sincérité? Écoute-moi, Novella, si tu as un jour, dans ta vie lointaine, et Dieu puisse te l'épargner! une de ces douleurs si grandes qu'on ne sait pas comment une âme peut la contenir; alors seulement tu comprendras pourquoi, aujourd'hui, voulait te parler ce Giorgio qui ne sera plus qu'un disparu, un point noir dans ta mémoire, une ombre... laisse-moi parler, laisse-moi parler... je n'ai pas de rancune contre toi, pas la plus légère, Novella, parce que je te comprends; bien plus, j'essaie moi-même de te défendre.

— Mais de quoi?...

Il secoua la tête et continua :

— L'amour ne mérite son nom que quand il arrive à être une infinie bonté, le reste est uniquement une passion enragée qui ne peut ni pardonner, ni faire du bien. Plus tard, tu te souviendras de ce que je te dis maintenant, et plus tard, puisque l'âme de l'homme a besoin d'engendrer des fantômes... plus tard, quand je n'y serai plus, il pourrait se faire que même

dans la tienne, naquît cette peur invincible qui s'appelle le remords. Aujourd'hui je te parle, parce que je veux que tu ne le connaisses jamais. Au contraire j'ai un autre rêve : celui de t'aider à être heureuse, si je le puis encore, et de te dire que tu n'as rien à craindre, ni maintenant, ni... après, et te laisser la certitude que tu ne m'as fait aucun mal, que tu as même été au monde mon seul bonheur.

Éperdue, elle le regardait sans bien comprendre ses paroles, mais accablée par le ton angoissant de cette voix, comme étonnée de voir ce visage se transfigurer et resplendir d'une hauteur de sentiments plus qu'humains.

— Quand, — reprit-il, — quand ton cœur te dira avec une morsure : Tu l'as fait souffrir ! Tu répondras avec sincérité : Non ! j'ai été au contraire sa pensée la plus douce, le baume de ses misères, le sourire qu'il a vu jusqu'au dernier moment dans la couleur de la vie ! Quand ton cœur te dira : Mais il connaissait ton amour, ton autre, ton seul amour... Tu répondras avec sérénité : Qu'importe? Il ne m'aimait pas pour que je l'aime, puisqu'il savait qu'il n'est au pouvoir de personne de s'empêcher d'aimer... Et si ton cœur te disait, enfin : Mais il a peut-être été jaloux... atrocement jaloux !... Alors tu ne lui répondras rien, parce que jalouse peut être seulement la chair... celle-là qui se détruit, qui s'anéantit et pour elle, il ne vaut pas la peine qu'on pleure.

Il fit une pause et la regarda fixement, avec un éclair sombre dans les yeux.

— Sauras-tu ne rien répéter des paroles que je vais te dire?

Et il sembla que le masque humain, la fièvre humaine de sa douleur lui retombait tout d'un coup sur le visage.

Comme elle se taisait, il se dit à lui-même : « Peut-être que non, mais peu importe. »

Alors, dans son âme de sœur, elle ressentit un déchirement : se laissant glisser de sa chaise elle tomba à genoux, cachant dans ses mains sa face peureuse, parce qu'elle éprouvait pour cet homme tant de douleur et tant de pitié, qu'il lui semblait, ainsi agenouillée, s'être mieux réfugiée sous l'aile de sa grande âme.

Mais en même temps, parce qu'elle était invinciblement femme, ou peut-être à cause de cette pensée charnelle qu'il

avait mêlée à sa miséricorde, le souvenir de la nuit écoulée remontait, brûlant, dans ses veines; si bien qu'à l'horreur de sa faute se mêlait l'image même du péché et que de l'immense terreur de ce moment naissait pour elle une volupté plus grande.

Alors, ainsi armée de sa propre joie, ainsi pleine de cet absent qui la tenait en son pouvoir, elle sentit, par un réflexe de ses nerfs cruels, monter dans son cœur, au lieu de la pitié, une sourde rancœur contre celui qui se faisait trop doux pour la terrasser : elle sentit surgir en elle, dans chaque veine, dans chaque fibre, une espèce d'aversion incoercible, presque une haine contre un ennemi désarmé qui, ne pouvant autre chose, cherchait à l'accabler de sa bonté. Et alors, désormais sans merci, d'un rapide mouvement plein d'orgueil, elle se releva toute droite, et le fixa cruellement. Dans ce geste, elle apparut si loin de lui que le malade la sentit perdue.

— Que veux-tu me dire? Que veux-tu savoir de moi? — fit-elle en retenant avec peine l'emportement de sa voix, — qu'est-ce que tu me reproches donc?

— Rien, — répéta-t-il en fermant les yeux pour cacher la souffrance qui y montait, — rien, comme je te l'ai dit.

Mais elle sembla ne pas l'écouter, ne pas l'avoir écouté jusqu'alors, et sentit au contraire l'impérieux besoin de se disculper.

— Depuis que tu es malade, quelle est ma vie? Ai-je donc pensé à moi? Ai-je donc négligé le plus petit de mes devoirs? Ai-je passé un jour, un seul, hors de la maison?

Il voulait l'interrompre, mais elle parlait avec agitation, rapidement :

— Ne me suis-je donc pas négligée comme une vieille femme? As-tu vu une seule fois ma bouche rire depuis que tu souffres? Dis-le, si je mens.

— Ce n'est pas cela, — fit-il avec désolation.

— T'ai-je montré par hasard une rancune même injuste, un regret, même léger, qu'une autre femme peut-être n'aurait pas su te dissimuler dans une vie si douloureuse?

— Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela !

— Et quoi, alors? — s'écria-t-elle avec véhémence, — et mes larmes, les connais-tu? Sais-tu ce que j'ai refoulé dans

mon cœur pour que tu fusses moins triste?... Si tu souffres, est-ce que je ne souffre, pas moi aussi?... Si tu pardonnes, sois juste, est-ce que je ne pardonne pas, moi aussi?

— Mais pourquoi te défends-tu? — cria-t-il avec tout l'effort de sa voix sourde. — Pourquoi te défends-tu?

— Je ne me défends pas, — répondit-elle durement, — je me révolte. Je m'insurge toute contre l'accusation que tu me lances continuellement, même quand tu te tais, même quand tu ne fais que me regarder, accusation que tu masques mal derrière la feinte d'une bonté que tu ne sens pas. Puisque tu as voulu rompre ce silence qui nous protégeait tous deux, alors je préfère une accusation directe et précise... Dis-moi, de quoi m'accuses-tu? Je suis ici pour te répondre, et je ne mentirai pas.

— Oh ! cela est impossible ! — dit-il, en mettant dans la lenteur de sa voix une amère raillerie.

Elle se sentit frappée comme d'un coup de cravache en plein visage, et eut envie de lui crier en face toute sa faute, la splendide vérité, pour lui montrer qu'effectivement elle ne mentait pas.

Mais son sentiment féminin de prudence et de patience fut encore le plus fort.

— Essaie, — dit-elle, — tu verras.

S'étant reculée de quelques pas, elle entra dans la raie de soleil, qui s'enroula autour de sa robe et parut ceindre ses genoux d'une armure resplendissante.

Il la regarda fixement un instant, avec haine et stupeur, puis il s'écria :

— Comme tu lui ressembles !

— A qui ? — demanda-t-elle plus rigide, se sentant courir de la nuque aux talons un frisson de terreur et de fierté.

— Oh ! à qui? il est inutile que je le nomme, — répondit-il avec sarcasme. — Cependant, s'il te plaît, je le dirai : à mon frère Andrea, à mon médecin.

— Et puis? — fit-elle sans baisser les yeux.

— Rien... je disais cela parce que tes yeux me regardent comme les siens, et que ta bouche me parle comme la sienne. Autrefois, tes mouvements étaient lents, calmes, empreints

d'une espèce de paresse... A présent je surprends parfois en eux un peu de sa rapide décision.

Il se tut un instant, puis il ajouta :

— Tu as raison de l'aimer : c'est un homme qui mérite d'être aimé.

Mais elle se taisait, enveloppée de son silence comme d'un lourd manteau. Et Giorgio reprit :

— C'est l'homme le plus viril et l'âme la plus vaste que j'ai rencontrée sur la terre. Fais attention que je ne simule pas : il me hait peut-être à cette heure !... moi, non.

— Il ne te hait pas, — dit-elle avec fermeté. — Andrea ne te hait pas.

— Le sais-tu?

— Oui, certainement. Mais je veux aussi te dire une chose, une chose que tu oublies, Giorgio... Quand une femme réussit avec affection, avec sérénité, je voudrais dire avec passion, à remplir son devoir dans la vie, personne ne devrait avoir le droit de fouiller, comme tu le fais, à l'intérieur de son âme, pour lui ravir un secret qu'elle cherche à y ensevelir au plus profond et non pas, certes, pour s'épargner elle-même... L'âme, je le crois, est un domaine qu'on peut refuser inexorablement aux violences d'autrui.

— Oui, l'âme, et même le corps, Novella.

— Oh ! le corps non, — dit-elle avec audace, sachant bien que l'homme, de quelque façon qu'il croie aimer, quel que soit le nom très pur qu'il veuille donner à son amour, n'est jamais autre chose au fond qu'un mâle jaloux et acharné, lequel pardonnera tous les abandons, sauf celui, bestial ou divin, qui mêle deux corps amoureux.

Elle eut l'intuition que le malade, au milieu de tant de paroles, voulait surtout savoir une chose : jusqu'à quel point elle n'était plus sienne.

— Le corps, non, — dit-elle une autre fois, en s'armant de cette inflexibilité qui faisait resplendir sa beauté comme un froid métal.

— Pourquoi cherches-tu à me tromper?... C'est une pitié inutile.

— Non, Giorgio ; ma chair s'est oubliée et éteinte dans une longue solitude... Si quelque chose de lui me trouble, ce n'est

pas ainsi qu'il me trouble. Si l'on peut appeler amour ce sentiment craintif que j'ai de lui, ce n'est pas l'amour d'une femme mais au contraire une admiration sans désir, et pourtant si féminine, que peut-être un homme ne pourrait jamais la comprendre...

Elle mentait avec une facilité surprenante, convaincue de faire une œuvre pie, et se le disant à elle-même pour se donner du cœur, mais au fond pour se défendre de sa faute, pour défendre elle et lui, qui s'aimaient, de la puissance du maître. Elle mentait, sentant s'agiter dans son sein une vie obscure qui sous les yeux du malade, ne pourrait naître et qu'on ne pourrait, dans cette maison vigilante, faire secrètement disparaître.

— Cependant, Giorgio, — dit-elle en insinuant les paroles avec une traîtresse douceur, — si tu suspectes qu'il y a entre nous autre chose qu'une intimité nécessaire, puisqu'elle est née précisément de te soigner ensemble, éloigne-le donc de cette maison, appelle un autre médecin... Veux-tu?

Elle tremblait au dedans d'elle de la peur qu'il acceptât cette offre, et en tremblait si fort qu'elle ne rougit point de sa duplicité.

— Mais tu oublies, — dit pensivement le malade, — que nous avons été frères pendant une vie tout entière, je lui dois tout ce que j'ai été. Rien ne parviendra à détruire ma reconnaissance, je voudrais seulement pouvoir croire que tu ne me mens pas...

Elle entrevit l'espérance de réussir à lui donner encore l'illusion.

— Comment pourrai-je te convaincre, Giorgio, si ta défiance est si profonde? C'est vrai : je sens le pouvoir de sa force ; je suis un peu esclave de cet empire qu'il exerce sur tous, mais ma vie, Giorgio, est tout autre que ce que tu penses, et est aussi éloignée de la sienne qu'elle pourrait l'être de la vie imaginaire d'un homme dont j'aurais lu l'histoire dans un livre. Ma vie véritable est de marcher en silence près de ton lit, de te porter un châle pour que tu n'aies pas froid, et de me sentir gaie comme jamais si un jour tu te lèves plus reposé, et me regardes en souriant avec un peu de reconnaissance.

Il l'interrompit, tendant une main pour rencontrer la sienne.

— Oh ! si tu savais combien j'en ai ! Et quel remords aussi ! Sans toi, je me serais déjà délivré de cette inutile vie qui est la mienne. Si je reste, c'est seulement pour te voir un jour de plus ; et je sais bien d'ailleurs que ton sacrifice ne sera pas long.

— Giorgio ! Giorgio ! par pitié !

— J'en suis certain, et pourtant tu vois comme je le dis tranquillement... Ce qu'on appelle la mort est une chose vivante et énorme qui en s'approchant fait du bruit. Elle fait au dedans des veines un bruit sourd, confus, qui ressemble un peu au grondement d'une cavalcade lointaine. On ressent un froid imperceptible qui glace tous les sens... et alors l'âme fait comme le soleil à son coucher : elle lance, avec une espèce de délire, ses rayons les plus lumineux vers ce qu'elle possédait ici-bas.

Il parlait d'une voix presque mécanique, où certains mots, certaines syllabes se détachaient étrangement, comme des éclats de rire secs et malfaisants dans un récit monotone. Elle aussi, lui prêtait une attention purement machinale et c'était seulement l'écho de ces phrases qui frappait ses oreilles douloureusement.

— Tu m'écoutes? — demanda-t-il alors.

Appuyant sa main sur sa poitrine elle poussa un long soupir.

— Je ne t'écoute pas ! Non ! Je ne t'écoute pas...

Brusquement, il sauta debout et s'approcha d'elle. Il tenait la tête baissée, et paraissait se débattre entre un grand doute et une grande espérance.

— Je ne t'ai jamais demandé une chose, — dit-il.

Elle tressaillit, et ses yeux rapides décochèrent d'entre ses cils un regard soupçonneux.

— Laquelle?

D'abord, il hésita, comme s'il avait honte de la demande qu'il allait lui faire, puis il dit :

— Prends garde ! ce n'est pas une demande oiseuse que je te fais, je voudrais savoir si, en dehors de tout ce qu'on appelle une religion ou une foi dans l'inconnaissable du monde, tu te sens avec certitude appartenir à quelque chose qui ne finit pas, à un Dieu en somme... ou si au contraire tu te sens seule.

Il fit une pause pour la deviner, mais elle, peut-être sans avoir pesé ses paroles, répondit d'une voix opaque :

— Oui, je crois en Dieu.

Et, en parlant ainsi, elle pensait à ce qu'il allait lui demander ensuite.

— Prends garde, — l'avertit-il, — ne réponds pas des lèvres...

— Non, non.

Il lui tenait la main dans la sienne, comme pour communiquer avec le pouls de ses veines, avec les battements de son cœur.

— Ou Andrea t'aurait-il gagnée à son froid athéisme? — murmura-t-il en se courbant.

Mais elle secoua la tête et le bras avec colère.

— Assez ! — commanda-t-elle, — assez.

— Alors, si tu crois, — dit-il avec une flamme dans les yeux et sur le visage, — si tu crois, tu ne pourras me mentir... prends garde.

— Que veux-tu?

— Savoir ! savoir ! — s'écria le malade avec une force convulsive. — Moi qui suis au bout de la route, qui ne t'ai jamais fait aucun mal, qui t'ai aimée comme personne ne t'aimera après moi, je te demande : as-tu été à lui?... En vérité, en vérité, as-tu été à lui?...

Elle secoua la tête avec rage comme pour se préparer à l'effort de répondre : Non ! puis devint d'une pâleur presque livide, et scandant les syllabes, dit d'une voix sifflante :

— Je n'ai pas été à lui ; je ne le serai jamais.

Mais sentant faire irruption de son âme en révolte, plus fort que son cœur même, le besoin de crier la vérité, elle se tendit toute intérieurement dans une colère terrible, et pour se contraindre au mensonge, elle dit encore plusieurs fois :

— Jamais ! Jamais !

Épuisé, il se laissa retomber dans le fauteuil, en pressant les deux mains sur la poitrine et la regarda éperdument, avec un sentiment d'inanité, de honte, exténué comme un enfant qui aurait voulu se lancer contre une porte de bronze. Et dans ses membres malades, il sentit comme une peur physique de cette forte créature, qui avait droit à vivre, à rire, à jouir, à mentir, à faire tout ce que font les vivants, tandis que lui n'était plus qu'un mort encore chancelant, un noyé sur lequel la vie des autres passait comme un torrent débordé.

Pourquoi voulait-il la disputer à un autre amour, si cet amour naissait en elle, nécessaire et spontané comme sa respiration parfumée? Pourquoi voulait-il allonger son ombre morose sur leur soleil invisible?

A ces réflexions un rire amer de sarcasme fit écho au dedans de l'âme, sans monter jusqu'aux lèvres, pendant que ses yeux blêmes fixaient avec une espèce d'enchantement la belle créature féminine, enveloppée de ce manteau de soleil qui la glorifiait, qui paraissait émaner d'elle, être la couleur de sa beauté, le rayon de sa chair.

Il crut entendre une rumeur lointaine, comme celle de grelots sur la route, ou celle d'une sonnerie furieuse dans les chambres hautes de la maison. Cette rumeur bourdonnait dans ses oreilles, résonnait dans son cerveau vide, battait dans chacune de ses veines comme une douleur lancinante.

Quelle tache faisait ce soleil ! Quel éblouissement insoutenable ! Quel incendie jaune sur toutes les choses environnantes ! Aveuglé, il baissa les paupières et rêva...

Quand il revint de cette torpeur comme d'un songe qui aurait duré interminablement il la chercha... Où était-elle? Il ne la vit pas tout d'abord ; cette irruption du soleil d'après-midi faisait de la chambre un prisme de flammes, tirait de toutes choses un éclat insoutenable, comparable à un vacarme assourdissant.

Puis il la vit : elle se tenait assise devant le piano, la tête baissée, le menton penché sur la poitrine, une main sur le clavier, l'autre retombée le long du corps, avec le poing fermé, couverte d'ombre jusqu'aux genoux et le buste enveloppé de soleil comme d'une flamme qui, brûlant autour de sa tête, ainsi qu'au sommet d'une torche, paraissait faire jaillir de ses cheveux embrasés un vol de poussières d'or.

— Novella ! — murmura le malade.

Elle tressaillit, se redressa ; au geste brusque de sa main, trois touches donnèrent trois notes brèves.

— Ah !... tu ne dormais pas?

Au lieu de répondre, Giorgio l'appela en tendant les mains vers elle d'un geste suppliant. Elle se leva confuse, craignant

jusqu'au bruit qu'elle faisait en remuant et, le cœur gonflé d'émotion, s'approcha du malade.

— Que veux-tu, cher? Tu souffres? Ces émotions te brisent, — dit-elle en allant vers lui, d'une voix de sœur fidèle.

— Non, non, écoute-moi...

Il lui prit les mains avec douceur, les serra. Ils brûlaient l'un et l'autre aux paumes, aux poignets, d'une fièvre différente. Ils se regardaient comme s'ils eussent été tous deux coupables, avec crainte, avec hésitation...

Alors elle vit sur les cils du malade, sur ses cils blonds si bons, sous lesquels ne s'était jamais arrêtée une ombre inique, elle vit luire deux larmes grandes et limpides qui tombèrent ensemble, après avoir brillé à peine ; elle-même sentit un sanglot monter à sa gorge, irrésistible.

Sans parler, sans mentir, elle se pencha sur lui, sur sa bouche... et ils pleurèrent.

IV

Quand ils furent au fond du jardin, elle se serra contre lui, de tout son corps.

— Prends garde, — lui dit-il effrayé, — pas ici.

L'ombre du soir, déjà épaisse, les cachait ; mais ils étaient plus craintifs que jamais, plus que jamais éperdus d'amour et de terreur tandis que le destin s'accomplissait de minute en minute, avec une irrémédiable rapidité. Il tendit l'oreille, puis l'attira derrière un massif qui faisait comme une niche où personne ne pouvait les découvrir.

Quelle bonne odeur de menthe sauvage montait de la terre dans le soir scintillant ! La terre saturée exhalait son souffle odorant comme si dans l'ombre propice elle goûtait la caresse d'un amant et que ce parfum fût l'effluve de sa volupté cachée.

Derrière eux, à travers les branches, on voyait la maison blanchir, avec toutes ses fenêtres closes, à l'exception d'une seule qui brillait, mais d'une lumière vacillante, comme si c'eût été celle d'une lampe funèbre ou comme si l'âme de son hôte endormi se fût consumée lentement dans la grande nuit. Ils n'osaient regarder là-haut, vers cette unique fenêtre éclairée, parce que derrière les vitres transparentes, ils voyaient

la grande chambre taciturne, lourde de maladie, dense d'ombres flottantes, la chambre d'où ils venaient de sortir, se glissant d'un pas circonspect, pour ne pas interrompre un sommeil trop léger.

Assaillis d'un frisson, et s'attardant pourtant dans ce baiser qui leur versait l'oubli, ils revirent la face du malade, enfoncée dans l'oreiller, qui ouvrait les yeux sans tourner la tête et qui, pourtant, les fixait.

Bien que sous sa peau transparente ses traits apparussent déjà comme sculptés par la mort, il les regardait d'un regard sombre et fixe, pour mettre une épouvante inéluctable dans leur inévitable amour.

Elle s'était blottie dans ses bras. Il lui dit, comme pour exprimer cette peur indéfinie :

— N'entends-tu pas?

— Quoi?

— Un bruit.

Ils écoutèrent. Tout le jardin dormait. Seul, au milieu des feuilles ou parmi les branches, quelque craquement rapide ou quelque frisson fugace interrompait le silence odorant, mettait dans l'ombre où s'épandait la clarté lunaire un réveil plein d'ambiguïté. Sur la terre, dans l'épais fouillis des herbes, s'agitaient des vies furtives. Là-haut, parmi les nids qui s'étaient tus, sous les voûtes sonores des arbres en berceau, les essaims nocturnes menaient leur ronde, sans trêve, avec un bourdonnement infatigable. A quelques pas, dans le bassin, le jet d'eau à peine ouvert, pullulait tout bas en un ruissellement tranquille, sans un clapotis, s'interrompant parfois, comme pour reprendre haleine. Par intervalles, on entendait un claquement brusque : quelque grenouille peut-être, ou quelque crapaud qui plongeait de la rive, et frappait l'eau de son ventre plat. Des petits sentiers, entre les buissons, s'exhalait une odeur intense de floraisons cachées ; puis à l'improviste, quand le vent s'inclinait, c'était partout, dans l'espace, en larges et délicieuses rafales, une fragrance de foins mûrs qui s'échevelaient, au passage des risées lentes, et, comme si les prairies n'étaient que d'immenses harpes, une rumeur saturée de parfums montait vers les miroirs tremblants des étoiles printanières. De près, de loin, sur les moissons

aux flots océaniques, les épis sonores tintaient comme des clochettes d'argent ; de près, de loin, à travers la nuit sans bornes, un parfum de sève brûlait dans d'invisibles encensoirs.

En silence, presque avec colère, il passa sur son front une main froide, et lui pliant la tête se pencha sur elle, comme si la tentation le prenait de lui dire une parole terrible, de lui confier un secret effrayant et qu'il voulût d'abord lire dans ses yeux de femme si son courage était assez grand pour en supporter la violence.

— Écoute-moi, — dit-il d'une voix sourde, qui semblait le grondement d'un effort intérieur, — écoute-moi, Novella, et réfléchis bien avant de répondre.

Puis il fit une pause et parlant plus lentement encore, il demanda :

— Jusqu'à quel point peux-tu aimer un homme?

— Pas un homme ! — dit-elle éperdue, — toi seul ! toi seul !

— Oui ! mais, vois-tu, l'amour n'est quelquefois qu'une hallucination. Elle tombe si on la réveille d'un choc brusque.

— Non, — dit-elle, — il n'y a pas de réveil, il n'y a pas de limite.

— Mais il peut y avoir, — répondit-il en caressant du bout des doigts la racine de ses cheveux si doux, — il peut y avoir une autre chose que tu ne sais pas...

Et sourdement, sans un tremblement de ses yeux droits, il ajouta :

— Le désespoir !

Elle se tenait un peu penchée en arrière et chancela : mais le bras de l'amant la tenait par la taille et elle ne fut qu'un poids un peu plus lourd pour sa force. L'âme en détresse, comme si elle ne pouvait saisir le sens de ses paroles et que pourtant elles la fissent frissonner :

— Le désespoir? — balbutia-t-elle, — que dis-tu?

Et de ses mains errantes elle remontait le long de ses bras, s'accrochant convulsivement à ses épaules, comme pour chercher en lui, contre lui-même, un secours :

— Que veux-tu dire? Pourquoi me parles-tu ainsi? Je ne sais pas, je ne sais rien... Mais je t'aime.

Elle parlait avec simplicité, avec une sincérité qui surpassait tout raisonnement. Elle semblait vouloir lui répondre :

Pourquoi m'interroger? Pourquoi me déchirer? Pourquoi évoquer devant mon âme des fantômes que je ne connais point? Je t'aime. Tout n'est-il pas dans ce mot? Pourquoi veux-tu en savoir davantage? Le désespoir?... Mais il n'y en a qu'un seul : ne pas être à toi. Voici ma réponse : Être à toi jusqu'où tu voudras, comme et jusqu'à quand il te plaira !... Devenir un objet minuscule, inerte dans la puissance de ta force... Rien de plus, rien de plus. C'est cela, n'est-ce pas, l'amour?

Voilà ce qu'elle semblait lui dire avec ces simples paroles, et il le comprit : il vit et mesura un instant la profondeur sans limites de l'âme féminine, qui échappe à la compréhension de l'homme et où toute volonté se perd comme dans un labyrinthe sans issue. Et il pensa qu'il était démesurément vain de tourmenter par tant de recherches son cœur docile.

Plus qu'à elle, c'est à lui-même qu'il murmura, près de sa bouche, deux mots rapides :

— Pas encore ! Pas encore ! Tu as droit à ma merci, pauvre créature, parce que tu es moins forte et parce que tu m'aimes. Je souffrirai moi seul, pour tous les deux... Moi seul.

Alors il vit qu'autour de ses yeux voilés, ses cils mettaient deux demi-cercles d'or ; il vit que sa peau sur les joues, sur le cou, blondissait d'un duvet dont elle était parsemée et qui, lui aussi, scintillait comme l'or.

Il vit dans sa gorge renversée s'accumuler une ombre qui la couvrait toute, comme un manteau sous lequel elle serait nue, il sentit que sa poitrine gonflée remplissait tout l'espace qui était entre eux, tressaillant à chaque soupir.

Une fenêtre brillait, une unique fenêtre sombre, dans la maison obscure.

Le vent leur apportait, des prairies sonores, le bruissement des foins mûrs ; de près, de loin, à travers la nuit sans bornes, les lourds épis tintaient comme des clochettes d'argent.

V

— Natalissa ! Natalissa ! monte vite.

C'était la voix de Maria Dora qui appelait du haut de l'esca-

lier, en se penchant hors de la balustrade, au-dessus des géraniums émaillés de blanc et de rouge comme une prairie au mois de mai, quand le trèfle est en fleurs.

— Cours, Natalissa ! Cours !

La fillette était au fond du jardin et avait des brindilles plein son tablier, car son père était occupé à émonder des plates-bandes trop touffues.

— Laisse tout cela et cours, Natalissa !

Soigneusement, la fillette vida son tablier sur le bord du pré, de façon que son fardeau ne se perdît pas, et se mit à courir. Elle avait sur la tête un chapeau de paille qui la couvrait comme une ombrelle, ce qui ne l'empêchait pas d'être brunie par le soleil comme une baie sauvage.

— Que voulez-vous, mademoiselle Maria? — dit-elle avec ses façons polies de petite femme déjà grandelette, qui sait ce qu'elle a à faire.

— Il faut que tu coures tout de suite au village chercher le docteur Paolieri et que, n'importe où il se trouve, il vienne immédiatement, même s'il est occupé, car monsieur Giorgio n'est pas bien, petite, pas bien du tout.

— Oh ! pauvre monsieur ! — s'écria la fillette sans y réfléchir. — Mais si je ne le trouve pas?

— Cherche-le, cherche-le partout; dis-le au pharmacien, dis-le à tous ceux que tu rencontreras, et envoie chercher après lui jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé.

Elle ne s'attarda pas à causer davantage et rentra précipitamment, en criant encore une fois :

— Cours, Natalissa !

Mais celle-ci, dans sa petite tête raisonnable, n'y comprenait rien.

« Comment? Ils ont un docteur à la maison, quel besoin ont-ils de Paolieri, celui qui soigne les pauvres? »

Pendant ce temps, sur le palier de l'escalier, Maria Dora vit quelque chose qui la laissa tout étonnée : c'était Novella dans le corridor qui, toute droite dans la pénombre, à quelque pas de la chambre de Giorgio, paraissait en croix contre le mur, avec les épaules tombantes, les bras un peu écartés du corps, les mains ouvertes, comme attachées à la paroi, et le visage tout blanc d'une pâleur qui altérait ses traits. Et,

au même moment, elle avait entrevu Andrea disparaître, entrer par une porte, en ressortir, revenir, comme quelqu'un qui n'aurait pu se cacher à temps. Il avait passé près d'elle pendant qu'elle montait, sans la regarder, sans la voir peut-être, avec un regard étrangement tourmenté, les cheveux en désordre. Et dans ces deux figures, il y avait je ne sais quoi de méchant, d'égaré, une espèce de tragique ressemblance.

Elle vit tout cela et s'arrêta devant sa sœur, sans oser lui parler : celle-ci ne fit pas un mouvement et resta les yeux fixes, les mains ouvertes, comme crucifiée contre le mur.

« C'est étrange, pensa Maria Dora, chaque fois qu'Andrea revient de la ville, Giorgio est plus mal. »

Toute la maison était affolée ; dans la chambre du malade, des gens s'agitaient ; la Berta en sortait de temps en temps, sur la pointe des pieds, traînant ses pantoufles de feutre, et faisant tout ce qu'on lui commandait. Elle passa avec une bouteille et une marmite d'eau bouillante, puis papa Stefano sortit et appela d'une voix étouffée :

— Andrea...

Maria Dora prit une main de sa sœur et lui demanda doucement :

— Qu'as-tu?

Novella serra sa main, très fort, sans répondre ; ses yeux brillaient, allumés de fièvre ou de douleur. Alors, levant la tête vers le palier supérieur, Maria Dora vit en haut de la rampe son frère Marcuccio, assis sur la marche de pierre, immobile comme un chien couché, qui regardait en l'air, les yeux fixes, écoutant. Il avait son violon sur les genoux, l'archet au poing, et semblait écouter longuement, attentivement, un bruit qu'il était seul à entendre.

Voyant la maison bouleversée et conduit peut-être par l'instinct, il était venu, lui aussi, sur cet escalier, près de la chambre du malade où il n'entrait jamais.

— Andrea ! Andrea ! — répétait la voix du père.

— Quoi donc? — dit celui-ci en apparaissant dans le corridor.

Il y avait en lui une espèce de convulsion intérieure et pourtant visible, que la tension de ses nerfs dominait avec peine.

— Je ne peux plus rien y faire, — dit-il d'une voix rude.

Il avait entre les sourcils une ride profonde.

— Mais il râle... — balbutia Stefano.

Andrea secoua la tête et les épaules, avec un tressaillement dans tout son corps.

— Laissez-le tranquille : ou la crise passera, ou cette fois ce sera fini.

Il répéta encore, d'une voix plus sourde :

— Ce sera fini.

Et il se mit à marcher de long en large, rapidement, devant la porte du malade : ses pas résonnaient, le palier en tremblait et la rampe secouée avait une espèce de bourdonnement.

Puis il s'arrêta brusquement :

— Vient-il, ce médecin?

— Oui, — dit timidement Maria Dora.

— Qu'est-ce qu'il vient faire?

— Mais vous m'avez dit vous-même de l'appeler, n'est-il pas vrai?

— Ah ! oui, je l'ai dit. — Il fit une pause : — Eh bien ! qu'il vienne !

Et, résolument, il traversa le seuil tout proche, le seuil obscur qui marquait comme une limite...

Alors, dans cette pénombre, tout seul, Andrea s'approcha du lit où gisait le malade, méconnaissable. Il se pencha légèrement pour l'ausculter et resta immobile. Dans ce bref trajet, du seuil de la chambre jusqu'au lit, et dans l'énorme effort de volonté qu'il avait dû accomplir, le cauchemar de son esprit s'était dissipé par enchantement : une grande paix lui entrait dans le cœur. Cette paix n'était au fond qu'une espèce de lucide insensibilité.

Il le regardait, il pouvait le regarder sans en trembler. Ce n'était plus que l'ombre lamentable d'un homme dans lequel persistait, tenace, un faible souffle de vie.

Et le médecin pensa : « C'est une crise : elle est déjà presque domptée. Elle passe. »

Il aurait aussi voulu le toucher, lui tâter le pouls, le cœur, mais ses mains s'y refusèrent. Alors il tendit l'oreille ; la respiration du malade se faisait plus égale, malgré son râle sourd, malgré l'écume qu'il avait aux lèvres.

Et le médecin pensa : « Dans quelques instants on pourrait

faire une autre injection de caféine, le cœur a déjà repris un peu. »

Et il voyait d'un œil expérimenté se rallumer la vie dans ce cœur épuisé. Il le voyait, sans qu'aucun signe extérieur fût perceptible, par une espèce de sensation physique, qui provenait d'avoir beaucoup observé les indices de la mort et la chaleur imperceptible de la vie.

Le malade ne bougeait pas ; il était comme enfoncé dans le matelas ; la couverture était soulevée sur les pieds joints, sur les genoux saillants ; un bras pendait hors du lit, la main tordue, comme si, dans l'angoisse, elle avait cherché à serrer quelque chose ; seulement la gorge mise à nu, faisait un effort continuel, les paupières battaient.

Il lui semblait être auprès d'un autre malade, d'un de ceux, si nombreux, qu'il avait enlevés à la mort, ou veillés dans leur agonie. Il lui semblait presque être un artiste devant son œuvre, et avoir à l'achever avec cette tranquillité d'esprit qui se séparait de son cœur d'homme. Il lui semblait n'être rien autre chose qu'une machine attentive et patiente. Si une vie était en péril, c'était à lui de la sauver ; telle était sa mission dans le monde; cela lui paraissait tout simple, comme au timonier de mettre sur la barre sa forte main, comme au sauveteur de se jeter au milieu des flammes.

Machinalement, il mêla dans un verre quelques gouttes de potion avec une gorgée d'eau et la fit couler entre les lèvres du malade en passant une main derrière la nuque pour lui soutenir la tête. Sans le vouloir, il avait vaincu la répulsion qu'il éprouvait à le toucher, et comme le liquide que le malade n'avait pu absorber lui coulait sur le menton, il l'essuya avec un mouchoir. Doucement, il lui reposa la tête au creux de l'oreiller, lui remit la main sous la couverture, le couvrit jusqu'au menton et resta à l'observer.

Alors l'homme — non plus le médecin — songea au temps lointain de leur jeunesse, quand cet être aujourd'hui près de sa fin était un viril aventurier de la bonne route et qu'ils s'étaient donné la main en hommes, pour affronter la vie ensemble...

A l'improviste, sa rêverie fut interrompue par un bruit de gens qui arrivaient. Il se retourna.

Papa Stefano et maman Francesca faisaient entrer le médecin Paolieri, qui était venu en courant, et qui était hors d'haleine.

Andrea le dévisagea rapidement d'un regard ennemi : l'autre, en le voyant, se fit humble et timide comme s'il avait peur de le regarder en face. Il avait l'air, plus que d'un médecin, d'un brave marchand de bestiaux, avec ses gros souliers poudreux, son pantalon serré qui faisait une poche aux genoux, et une espèce de paletot d'un jaune passé qu'il portait toujours déboutonné, même aux mois de la canicule. Il avait la figure brûlée, une main de journalier, une chevelure grise dépeignée dont les touffes s'ébouriffaient sur son front chargé de rides, les yeux vifs, le nez fort, une paire de moustaches taillées en brosse et dures comme des soies.

— Professeur, — articula-t-il avec une manière de révérence.

Pour lui, le malade était en ce moment une chose tout à fait secondaire ; ce qui l'étourdissait c'était de se trouver en face du grand clinicien, du médecin apprécié dans le monde entier comme un homme de lutte et de science, un rénovateur prodigieux de la médecine.

— Professeur, — bégaya-t-il une autre fois, — vous m'avez fait appeler?...

Il suait à grosses gouttes, sans oser s'essuyer le front.

— Vous êtes le médecin du village? — demanda Andrea Ferento, sans se reculer du lit du malade, comme s'il y eût été de garde.

— Oui, monsieur le professeur... je suis le médecin de l'assistance communale, — dit Paolieri, avec une nouvelle révérence plus empruntée.

On y voyait peu dans la chambre : Andrea fit signe à papa Stefano d'ouvrir un volet et ce fut Maria Dora qui, se glissant derrière son père, alla l'ouvrir. Andrea avait recouvré la pleine maîtrise de lui-même et, se tenant droit, parlait avec des gestes sobres, regardant tantôt le malade, tantôt le médecin, lui donnant des renseignements exacts sur ce qui s'était passé.

Il y avait à présent plus de lumière, mais le lit restait dans la pénombre, avec cet homme qui y était étendu, et qui paraissait dormir d'un sommeil inquiet.

— Il y a eu un moment difficile, — expliquait Andrea, — et, craignant qu'il n'allât plus mal, j'ai désiré que vous fussiez là, vous aussi. A deux on voit toujours mieux et on prend ses dispositions avec plus de sang-froid.

— Oh ! Professeur, c'est trop de courtoisie ! Je ne pouvais être qu'inutile... certainement, certainement...

Jusque là, pendant qu'Andrea exposait avec lucidité la crise subie par le malade et les remèdes auxquels il avait eu recours, l'excellent Paolieri n'avait jeté sur le malade que quelques regards distraits, absorbé qu'il était par les paroles du narrateur, comme s'il avait voulu lui montrer qu'il n'en perdait pas une seule, et continuellement, il faisait de la tête un signe d'approbation, même quand cela paraissait inutile. De temps en temps, il intercalait, comme une litanie :

— Je vois, je vois, je vois.

Peut-être ne voyait-il rien, tant sa confusion était grande.

— Par bonheur, — continuait Ferento, — au bout d'un certain temps, à l'aide d'une piqûre, j'ai pu ranimer le cœur, et divers indices m'ont montré que la crise allait être encore une fois domptée, sans graves conséquences. A présent il s'agit, plutôt que d'autre chose, d'une grande prostration nerveuse, qui tend à disparaître. La respiration est difficile ; mais beaucoup moins qu'auparavant ; le pouls est faible, mais il reprend. On pourrait, si vous le jugez bon, faire une nouvelle piqûre de caféine. La dose que je lui ai administrée jusqu'ici est faible, une seconde peut faire bon effet.

— Mais sans doute, — dit Paolieri. Puis il ajouta : — Oh ! excusez-moi. — Et il enleva son paletot.

Jusque-là il ne s'était même pas aperçu qu'il le portait, à cause de l'habitude qu'il en avait. Enlever sans nécessité cette espèce de casaque ou de souquenille était le plus grand signe de respect qu'il pût donner à un homme.

— Si vous voulez, — dit Ferento, par manière de conclusion, — si vous voulez, examinez-le.

C'était une invitation, mais faite du ton avec lequel on propose à quelqu'un de faire quelque chose de complètement inutile.

Paolieri s'approcha du lit : il prit machinalement le pouls du malade, lui mit la main sur le front, lui releva la lèvre pour

lui regarder les gencives, et il le fit par deux fois. Puis il lui découvrit la poitrine et ausculta le cœur. Il lui mit une main sur le flanc pour examiner le foie et pressa sur l'intestin.

En faisant ce qu'il faisait depuis des années tant de fois par jour, en accomplissant les pratiques d'un métier assidu, il oubliait jusqu'à sa gêne et jusqu'à la présence même du grand médecin : il faisait tout cela en conscience, assumant dans sa face rude un je ne sais quoi de grave, presque d'intelligent.

Puis, il recouvrit délicatement le malade; encore une fois il lui regarda les gencives, les membranes internes des yeux, longuement; et de tout cet examen, il ne fit que dire :

— Parfaitement !... Parfaitement !...

— Vous croyez? — dit Andrea, très attentif.

— Parfaitement ! comme vous disiez, professeur, il ne s'agit que d'une grande prostration; la piqûre fera du bien.

— Oui, faisons-la.

Ce fut alors que le malade ouvrit les yeux et les regarda avec étonnement. Deux fois, trois fois, il les ouvrit, sans pouvoir les garder ouverts. Et il les regardait l'un après l'autre, étonné, cherchant.

Il remua les lèvres, fut pour dire un nom... quel nom?

Sûrement le seul qu'il aimât, ce nom inextinguible qui ne mourait pas dans la mort : Novella.

Justement elle venait d'arriver sur le seuil et attendait, toute blanche.

(A suivre.)

GUIDO DA VERONA

(TRADUIT DE L'ITALIEN PAR M. FRANÇOIS LE HÉNAFF)

L'ASSEMBLÉE NATIONALE ALLEMANDE

EN 1848 ET EN 1919

Le peuple allemand, qui n'est pas révolutionnaire, est sujet à recevoir ses révolutions de l'étranger. En 1830 et en 1848, la France avait donné le signal des insurrections; en 1918, le Président des États-Unis, en manifestant sa réprobation envers le personnel impérial, a renversé de leurs trônes l'empereur et tous les princes allemands. Et voici l'Allemagne obligée de se chercher un nouveau régime.

Le prince de Bülow, reprenant une formule de son maître Bismarck, a écrit : « Les Allemands sont des ânes en politique. » Disons plus charitablement qu'ils apportent dans la politique une indifférence, une inexpérience, une ignorance exceptionnelles. Leur indifférence vient d'un respect superstitieux de la compétence; chacun s'enferme dans sa spécialité, son *Fach*, et refuse de regarder par delà. La réponse habituelle, en Allemagne, est : « Je ne sais pas, ce n'est pas mon *Fach*. » Leur inexpérience vient d'une crainte superstitieuse de l'autorité; ils n'osent pas critiquer publiquement ses actes, encore moins lui réclamer une part dans l'exercice du pouvoir. L'indifférence et l'inexpérience se traduisent par l'ignorance théorique et pratique. Voilà pourquoi, ayant décidé, pour complaire au Président Wilson, de se mettre en révolution, les Allemands ne savent comment s'y prendre pour faire leur révolution. Comme leur tradition nationale ne leur donne aucun enseignement révolutionnaire, ils vont chercher au dehors une recette. L'étranger leur en présente deux : l'une,

la vieille recette française, est l'Assemblée nationale, déléguée du peuple souverain, investie de pleins pouvoirs pour établir une constitution ; l'autre, la nouvelle recette russe, est le Conseil des soldats et des ouvriers maintenu en état de transformation perpétuelle par le renouvellement continuel des délégations. Entre les deux les Allemands ont hésité, ou plutôt ils se sont partagés. Les partisans de la révolution socialiste prolétarienne, soutenus par les marins et les soldats débandés, ont voulu opérer au moyen de *soviets* à la manière russe. Le personnel des députés et des fonctionnaires qui a pris possession du gouvernement, appuyé sur les troupes restées organisées, s'est prononcé pour l'Assemblée nationale ; la grande majorité de la nation la réclame, espérant obtenir ainsi plus vite l'ordre et la paix, et il paraît certain que, pour la seconde fois, va se réunir une assemblée constituante du peuple allemand. Un penchant incorrigible nous pousse à chercher dans le passé des indications sur l'avenir. Voyons donc ce qu'a été cette Assemblée nationale de 1848 et si son histoire peut nous faire prévoir ce que sera celle de 1919.

I

Le régime politique contre lequel les Allemands, enhardis par l'exemple de la révolution parisienne de février, se soulevaient en mars 1848, blessait à la fois leur amour-propre national et leurs aspirations à la liberté. L'Allemagne restait depuis 1815 divisée en États d'espèces et de dimensions variées — on en comptait alors trente-six —, la plupart très petits, unis seulement par le lien perpétuel, mais assez lâche d'une Confédération qui laissait le gouvernement de chaque État pratiquement souverain. L'unique organe commun, la Diète de Francfort, était beaucoup moins une assemblée délibérante qu'une conférence permanente de diplomates, condamnée, par une procédure interminable d'instructions et de négociations, à une impuissance qui faisait de la Confédération germanique la risée de l'Europe. Le régime intérieur variait suivant la constitution de chaque État. La grande

majorité des Allemands vivaient sous un absolutisme patriarcal et bureaucratique ; le prince, ses ministres, sa police maintenaient tous les sujets sous une tutelle étroite. Les souverains des deux grands États, l'Autriche et la Prusse, ne voulaient entendre parler ni de constitution, ni d'assemblée représentative. C'étaient seulement quelques princes voisins de la France qui avaient octroyé à leurs sujets une constitution imitée de la Charte française de 1814 et une Chambre élue investie d'attributions modestes. Encore cet embryon de vie parlementaire, limité à l'Allemagne du Sud, était-il depuis la réaction de 1832 étouffé sous la surveillance de la Diète dominée par les grands États absolutistes. La presse était paralysée par la censure. La vie politique se réduisait aux manifestations des petits groupes d'intellectuels, professeurs, étudiants, avocats, médecins, épars à travers l'Allemagne, qui saisissaient les occasions, rares d'ailleurs, d'exprimer leurs aspirations vers l'unité allemande et le régime constitutionnel.

La révolution, importée en Allemagne de l'étranger, ne fut que l'imitation d'un modèle français, Commencée, sous l'impulsion directe des journées de février 1848 à Paris, par des attroupements, des pétitions, des manifestations, elle s'acheva presque en même temps (18 mars), dans les deux capitales, Vienne et Berlin, comme à Paris, par des barricades et une insurrection en armes d'ouvriers et d'étudiants, renforcés à Berlin par les révolutionnaires polonais ; à Vienne, l'orateur des insurgés fut un avocat juif. Les gouvernements, paralysés par la frayeur mystique de « la Révolution » conçue comme une force surhumaine, perdirent la tête. A Vienne, la cour, sans même essayer de résister, obligea Metternich à s'enfuir. A Berlin, le roi Frédéric-Guillaume IV, un déséquilibré romantique, débordant de discours et impuissant à agir, commença, sous la pression des officiers prussiens, par envoyer l'armée contre les barricades; puis, après une nuit de combat, au moment où l'insurrection semblait écrasée, se ravisant brusquement, il fit retirer les troupes. Après quoi il parcourut la ville à cheval, orné des nouvelles couleurs révolutionnaires, et, par une proclamation : « A mes chers Berlinois », annonça qu'il se mettait lui-même à la tête du mouvement.

Les révolutionnaires allemands ne poussèrent pas leur vic-

toire jusqu'au bout; ils ne chassèrent pas les princes; ils ne proclamèrent pas la République comme en France; ils respectèrent partout la monarchie et la dynastie. Ils se bornèrent à improviser des gardes civiques qui prirent possession des rues, à arborer le nouveau drapeau de l'unité allemande, noir-rouge-or, insigne de l'association nationaliste des étudiants allemands, et à exiger le renvoi des ministres et des envoyés à la Diète confédérale qui furent remplacés par des hommes de réputation libérale. Puis ils se mirent en mesure d'introduire en Allemagne les institutions démocratiques dont la France, la Suisse et les États-Unis leur fournissaient les modèles.

La plus populaire était l'Assemblée nationale, à la fois symbole indiscutable et instrument nécessaire de l'émancipation démocratique. L'empire autrichien et le royaume de Prusse eurent chacun son assemblée constituante issue du suffrage universel. Mais, avant même qu'elles fussent convoquées, le désir ardent de l'unité avait trouvé satisfaction dans une assemblée générale de tous les Allemands. On n'attendit pas la décision des gouvernements; l'initiative fut prise par des particuliers; elle partit de l'Allemagne du Sud où la pratique des discussions dans les Chambres et la presse avait répandu le goût et l'habitude de la politique. Dès le 5 mars, un groupe d'intellectuels réunis dans une petite ville d'université, à Heidelberg, décidait de réclamer un Parlement de l'Allemagne et chargeait une commission de sept membres de rédiger un projet et de convoquer une assemblée préparatoire d'hommes de confiance.

Cette assemblée, surnommée « l'avant-parlement » (*Vorparlament*), fut composée de tous les hommes qui avaient siégé dans une assemblée d'un État allemand; elle se réunit le 31 mars à Francfort, dans la ville même où se tenait la Diète de la Confédération. Elle comptait plus de 500 membres, la plupart Allemands du Sud, 141 Prussiens, et seulement 2 Autrichiens. Elle refusa de se prononcer sur deux projets de constitution en sens opposés, l'un républicain, l'autre monarchique, présentés par la commission des sept, et prit la résolution de « remettre la décision sur la future constitution de l'Allemagne uniquement à l'Assemblée nationale, à

élire par le peuple ». Elle borna son rôle à régler les principes de l'élection, le droit de suffrage à tout citoyen majeur, le mode d'élection décidé par chaque État, de préférence le vote direct, à raison de un représentant par 50 000 âmes, et à fixer Francfort pour lieu de réunion. Elle se sépara après avoir élu une commission de cinquante membres, chargée de négocier avec la Diète, organe officiel de la Confédération pour la convocation de l'Assemblée.

Les gouvernements, encore fascinés par la crainte de la Révolution, subissaient docilement les suggestions de ces corps improvisés. Avant même que le Parlement préparatoire se fût réuni, le 29 mars, la Diète décidait d'ordonner « l'élection de représentants nationaux »; la proportion de 1 par 70 000 âmes qu'elle avait établie d'abord, elle l'abandonnait le 7 avril pour se conformer au chiffre de 50 000 adopté par le Parlement préparatoire, et le 26 elle convoquait l'Assemblée nationale pour le 18 mai. Le même jour elle recevait le projet de Constitution rédigé par la commission des 50, et le renvoyait à son comité de revision, qui proposa de demander des instructions aux gouvernements. Ce fut alors la mode en Allemagne, comme en France au même moment, de faire des projets de constitution ; il y en eut un du gouvernement de Bavière, un autre du prince Albert, mari de la reine Victoria.

L'Assemblée nationale constituante fut élue au suffrage universel par tous les pays allemands qui faisaient partie de la Confédération. Tout le territoire du royaume de Prusse y envoya des députés, excepté les parties polonaises de la Posnanie; l'empire autrichien n'y était représenté que pour les pays héréditaires de la famille de Habsbourg (y compris Trieste) et la Bohême. Le total des représentants devait s'élever à 606 ; les Tchèques de Bohême ayant refusé de prendre part à l'élection, il se réduisit en fait à 586. La plupart furent des intellectuels, députés ou journalistes de l'opposition libérale et nationale, un grand nombre — et les plus connus — des professeurs. L'Assemblée tint ses séances à Francfort, dans l'église Saint- Paul ; elle élut président un professeur, Henri de Gagern; il ouvrit les débats par un discours enthousiaste, en proclamant le principe révolutionnaire : « Nous devons créer une constitution pour l'Allemagne,

pour l'ensemble. La mission et les pleins pouvoirs pour cette création résident dans la *souveraineté du peuple.* » L'Assemblée, s'attribuant un mandat constituant au nom du peuple souverain, se reconnaissait deux tâches à accomplir : créer un gouvernement fédéral provisoire pour remplacer la Diète d'ancien régime, établir une constitution fédérale pour régler le régime commun à toute l'Allemagne.

Elle commença par délibérer sur le pouvoir central. Elle rejeta à de grosses majorités les systèmes républicains, le président, ou la « commission exécutive » à la mode de la Constituante française de 1848. La proposition de donner le pouvoir au roi de Prusse fut accueillie par une hilarité générale. La commission chargée d'examiner les projets en reçut 16 ; pour la discussion en séance générale il en vint 33 ; 189 orateurs se firent inscrire. L'Assemblée repoussa le projet de la commission de créer un Directoire de 3 membres désignés par les gouvernements, et résolut de désigner elle-même un chef unique, qualifié « administrateur d'empire », investi du pouvoir de nommer un ministère responsable ; mais elle prit la précaution, sur le conseil de son président, de choisir un personnage « haut placé ». Le plus populaire des princes allemands, l'archiduc autrichien Jean, fut élu le 20 juin par 436 voix sur 521 votants. Il forma un ministère d'empire qui gouverna d'accord avec la majorité suivant la pratique du régime parlementaire. L'Assemblée, dans son ardeur pour l'unité, vota un crédit pour la création d'une flotte fédérale et décida de doubler l'armée fédérale. Mais quand le ministre de la Guerre ordonna à l'armée de prêter serment à l'administrateur d'empire, les petits États seuls obéirent.

Les députés se réunirent suivant leurs tendances politiques générales, en partis qui peu à peu se subdivisèrent en groupes. Il s'en constitua une dizaine qui formèrent, comme dans les assemblées françaises, une gradation continue de nuances, depuis l'extrême droite conservatrice jusqu'à l'extrême gauche républicaine. On les désignait par le nom du local, (hôtel, cercle, café), où ils se réunissaient. La droite forma deux groupes, Allemands du Nord, protestants, au *Café Mileur* ; Allemands du Sud, catholiques, à la *Maison de*

pierre ; le centre droit, recruté surtout dans l'Allemagne du Nord, se divisa en *Casino* et *Landsberg*; le centre gauche, composé surtout d'Allemands du Nord, se partagea entre *l'Hôtel de Wurtemberg* et l'*Hôtel d'Augsbourg*. Les républicains modérés se constituèrent en deux groupes : le *Westendhall* et *l'Hôtel de Nuremberg* ; la gauche républicaine se réunissait à l'*Hôtel d'Allemagne*, l'extrême-gauche au *Donnersberg*. La majorité ne pouvait être obtenue, comme en France, que par la coalition de plusieurs groupes, et sur chaque question elle était constituée par une coalition différente ; ce qui empêchait la formation d'une majorité durable. Cette assemblée passionnée pour le bien public et inexpérimentée, pourvue d'un règlement insuffisant pour maintenir l'ordre, vécut dans un tumulte accru par les manifestations des spectateurs admis dans les tribunes. Les passions violemment excitées par les débats sur les conflits nationaux avec les Polonais et les Danois, coïncidant avec des manifestations républicaines, firent explosion en septembre, sous forme d'une tentative d'émeute pour dissoudre l'Assemblée, qui coûta la vie à deux membres de l'extrême droite. Les républicains, la plupart Allemands du Sud, imbus de doctrines françaises démocratiques, fragmentés en petits groupes, n'atteignirent qu'à un total de 200 environ, dont la moitié très tièdes. La grande masse resta toujours monarchique, dirigée le plus souvent par le parti le plus nombreux, le centre droit du *Casino*, surnommé le « parti des professeurs ». Elle inclinait vers ce qu'on appelait alors le libéralisme, combinaison de doctrines d'origine anglaise à tendance aristocratique et de ressentiments personnels contre l'arbitraire et les tracasseries des régimes policiers.

L'enthousiasme du début était refroidi quand l'Assemblée se mit à l'œuvre pour délibérer sur le projet de constitution (en 7 titres) présenté par la commission. Elle se mit d'accord sans grande difficulté sur la partie théorique, « les droits fondamentaux » (*Grundrechte*) des futurs citoyens allemands ; on adopta, sur le modèle de la Constitution belge, toutes les libertés imaginées par les intellectuels de ce temps, libertés de conscience, de religion, de presse, de réunion, d'association, d'enseignement, de pétition, de résidence, de déplace-

ment, d'émigration, de travail ; — égalité devant la loi, l'impôt, le service militaire ; — jury et procédure publique, état civil laïque.

Mais pour que la Constitution pût fonctionner, il fallait réaliser trois conditions pratiques, déterminer la nature du gouvernement, le territoire soumis à ce gouvernement, le monarque investi du pouvoir. L'expérience montra que ces trois problèmes étaient liés de telle façon, que la solution de chacun entraînait la solution des autres ; et, sur chacun des trois on ne put s'entendre. La majorité désirait, suivant le principe formulé dès 1815, transformer la « confédération d'États » (*Staatenbund*)unies par un lien faible d'alliance, en un « État fédéral » (*Bundesstaat*) pourvu d'un gouvernement commun assez fort pour imposer une direction unique. Le projet proposait donc de réserver au pouvoir fédéral le droit exclusif de représenter l'Allemagne à l'étranger, le droit de guerre et de paix, le commandement de l'armée et de la marine, la souveraineté en matière de monnaies, de mesures, de douanes. Le chef fédéral porterait le titre d'empereur des Allemands et devrait être un prince régnant allemand.

Ce régime fédéral ne pouvait s'appliquer qu'à des Allemands ; et quelques-uns des États de la Confédération, parm lesquels les deux plus puissants, l'empire d'Autriche et le royaume de Prusse, se composaient en partie de territoires dont la population n'était pas allemande. Aussi le projet exigeait-il pour le cas où « un pays allemand a le même souverain qu'un pays non allemand », que le pays allemand eût une constitution et un gouvernement séparés. Cette disposition pouvait être tolérée par le roi de Prusse qui n'avait dans son royaume qu'une petite minorité de sujets polonais ; elle n'était pas acceptable pour le gouvernement autrichien, occupé alors à établir un régime commun à tout l'empire, formé en grande majorité de peuples étrangers. Il fallait donc ou renoncer à créer un État fédéral ou exclure les Allemands d'Autriche. L'unité de gouvernement était incompatible avec l'unité de territoire, il fallait choisir et ce choix imposait un sacrifice douloureux pour le sentiment national. L'État fédéral était le rêve de cette génération ; comment se résigner à l'abandonner? mais pouvait-on concevoir une Allemagne sans

les Tyroliens et les populations si franchement allemandes des Alpes?

Sur cette question du territoire, la coalition entre les deux centres se rompit et l'Assemblée se divisa en deux partis. Les partisans de la *Grande Allemagne*, la plupart Autrichiens et Allemands du Sud, résolus avant tout à sauver l'unité territoriale, se résignaient à relâcher le lien fédéral. Les partisans de la *Petite Allemagne*, Prussiens et Allemands du Nord, sacrifiaient l'unité du territoire pour réaliser l'unité de gouvernement. La minorité républicaine vota avec le parti de la Petite Allemagne, pour le projet de la commission, en première lecture, le 27 octobre; c'était l'abandon des provinces autrichiennes.

Pendant que la délibération continuait à Francfort en des séances tumultueuses, les gouvernements, remis de leur frayeur, faisaient l'expérience de leur force et de la faiblesse des assemblées issues de la Révolution. L'armée autrichienne reprenait de force la ville de Vienne, le 1er novembre, et fusillait le délégué de l'Assemblée de Francfort auprès des insurgés; l'Assemblée constituante d'Autriche, transférée dans un village de Moravie, y végétait impuissante jusqu'au moment où il plut au gouvernement de la dissoudre. Le roi de Prusse faisait occuper par son armée la salle de l'Assemblée constituante prussienne, puis la déclarait dissoute et octroyait à son royaume une constitution.

Le gouvernement autrichien vainqueur essaya de maintenir l'Autriche dans l'unité allemande en négociant avec l'Assemblée de Francfort, de façon à retarder le vote de la Constitution allemande jusqu'à ce que l'empire autrichien fût organisé; la commission où dominait le parti de la Grande Allemagne recommanda « d'entrer en négociations avec le gouvernement autrichien à une époque et dans une forme appropriées pour régler les relations avec les pays d'Autriche qui n'avaient pas appartenu à l'ancienne Confédération ». Mais, après de violents débats, l'Assemblée, par une majorité de 37 voix, autorisa le ministre des Affaires étrangères à entrer en relations diplomatiques avec l'Autriche (13 janvier 1849). Ce vote décisif faisait de l'Autriche un pays étranger exclu de

l'unité allemande, et amenait un nouveau classement des partis. Un parti « de l'empire héréditaire », composé surtout de Prussiens, se constituait le 17 février, avec 221 membres, en opposition au parti de la Grande Allemagne et à la gauche républicaine.

L'adoption de la solution fédérale avec l'exclusion des pays autrichiens entraînait la solution de la troisième question : qui serait chef de l'empire? L'empereur d'Autriche étant écarté, il ne restait que le roi de Prusse. Mais l'opposition des républicains qui réclamaient un président responsable, et les répugnances fort explicables envers la personne de Frédéric-Guillaume IV firent traîner, pendant deux mois, la décision définitive ; elle ne fut prise qu'à la délibération en seconde lecture de la Constitution et à de faibles majorités. Ce fut la prétention du gouvernement autrichien de faire entrer dans la Confédération l'empire tout entier en lui donnant 38 voix contre 32 à tous les autres États, qui indigna quelques-uns des partisans de la Grande Allemagne au point de les décider à voter avec le parti prussien. Ainsi fut adoptée (le 27 mars) l'hérédité de la couronne impériale par 267 voix contre 263; le lendemain Frédéric-Guillaume fut élu empereur par 290 voix; il y eut 248 abstentions. La Constitution fut déclarée adoptée le 28 mars, et une délégation de 32 membres alla à Berlin demander au roi de Prusse d'accepter le gouvernement de l'empire.

L'exécution de ces décisions dépendait de la volonté des princes. Frédéric-Guillaume IV désirait la couronne impériale, mais il ne consentait pas à la recevoir d'une assemblée de sujets, il voulait qu'elle lui fût offerte par les princes, « ses pairs ». Il commença par différer sa réponse et finit par refuser le 28 avril. La Constitution ne fut acceptée que par les petits États et fut repoussée par les grands.

L'Assemblée nationale, impuissante à lutter contre les souverains, se décomposa peu à peu par la défection de ses membres, d'abord les Autrichiens rappelés par leur gouvernement, puis une partie des monarchistes. Les républicains, ayant pris la majorité, firent voter par 190 voix contre 188, la convocation des électeurs et un appel au peuple allemand et aux assemblées législatives, les invitant à reconnaître et à

appliquer la Constitution malgré les gouvernements ; puis par 126 voix contre 116, décida la nomination d'un lieutenant d'empire, chargé des fonctions de chef de l'État fédéral. Les monarchistes se retirèrent ; des insurrections républicaines éclatèrent en plusieurs villes de Prusse, en Saxe et dans le grand-duché de Bade.

L'Assemblée, réduite aux républicains, abaissa à 100 membres le *quorum* nécessaire pour délibérer et vota un appel au peuple allemand l'invitant à s'armer pour défendre la constitution et la liberté du peuple ; après quoi, elle se transféra à Stuttgart sous la protection du gouvernement de Wurtemberg. Ce « Parlement-croupion », réduit à 105 membres, créa une régence d'empire formée de 5 députés, et décréta la levée d'une armée populaire. Le gouvernement wurtembergeois inquiet interdit à l'Assemblée de siéger et fit occuper la salle des séances par des soldats.

II

Il nous paraît facile aujourd'hui de comprendre l'échec de l'Assemblée nationale allemande de 1848 et l'avortement de ce rêve d'unité de l'Allemagne qui, après avoir éveillé dans le cœur des patriotes allemands de vastes espoirs, leur laissa une amère déception. L'Assemblée de Francfort se trouvait en face d'un problème insoluble et elle ne disposait d'aucun moyen pratique pour le résoudre. L'unité politique de l'Allemagne ne pouvait s'établir que par un gouvernement fédéral allemand auquel l'Autriche refusait de se soumettre, et sans l'Autriche il n'y avait plus d'unité allemande. L'Assemblée votait des décisions, mais elle n'avait aucun procédé pour les faire exécuter. La Révolution de 1848 en Allemagne n'avait été qu'une demi-révolution ; elle avait assuré aux peuples la liberté des manifestations révolutionnaires, en laissant intacte la force matérielle des princes.

L'Assemblée, bien que son titre de Constituante lui donnât l'illusion de la souveraineté, ne possédait qu'un pouvoir provisoire et précaire, dépendant de la tolérance des gouvernements ; elle n'exerçait d'action que pendant le temps et dans

les limites où les gouvernements voulaient la laisser agir. Sous son apparence de Parlement élu par la nation, elle ne fut qu'un congrès de savants réunis pour présenter des vœux sur le régime politique de l'Allemagne. Son unique décision pratique fut la création d'un gouvernement fédéral provisoire ; aucune de ses résolutions définitives ne fut exécutée, la Constitution qu'elle vota ne fut jamais appliquée.

L'Assemblée n'aurait pu exercer qu'une autorité morale ; encore eût-il fallu, pour l'acquérir et la conserver, imposer le respect par un accord unanime sur des solutions pratiques capables de satisfaire l'opinion de l'Allemagne. L'accord ne put s'établir que sur la théorie abstraite des droits des citoyens dans une société idéale; il fut rompu par les rivalités entre les pays et les personnes dès qu'on chercha à délimiter le territoire de cette société, à définir son gouvernement et à désigner son chef. L'Assemblée ne découvrit pas la conciliation entre les exigences inconciliables de l'ancienne Confédération et du nouvel idéal d'unité allemande ; elle ne put réaliser ni l'État fédéral à la fois réservé aux Allemands et ouvert à des confédérés étrangers, ni le territoire fédéral à la fois exclusivement allemand et peuplé d'étrangers, ni la monarchie fédérale gouvernée à la fois par deux monarques.

Les princes allemands assistaient en spectateurs malveillants à ce travail stérile, et gardaient en main leur arme irrésistible, une armée intacte, disciplinée, restée étrangère à la Révolution, commandée par des officiers nobles pleins de mépris pour des avocats et des professeurs bourgeois. Aussitôt qu'il leur plut d'en faire usage, l'Assemblée se dispersa et la souveraineté du peuple s'évanouit. De l'œuvre de Francfort il ne resta que le souvenir d'une grande désillusion.

Demain, comme en 1848, va se réunir une Assemblée nationale pour donner une constitution à l'Allemagne. Combien la situation est différente ! Comme en 1848, l'Allemagne s'est mise en révolution sous la poussée de l'étranger, et son évolution politique, arrêtée par l'éducation « réaliste » qu'elle a reçue de Bismarck, la laisse, comme en 1848, dépourvue d'expérience et impuissante à prendre une initiative. Mais malgré ces ressemblances extérieures, qu'il serait dangereux de chercher

dans ce passé déjà vieux de soixante-dix ans quelque indication sur l'avenir ! Des différences si profondes séparent ce temps du nôtre, qu'elles interdisent tout raisonnement fondé sur l'analogie.

1° La Révolution de 1848 avait laissé les princes en possession de leur pouvoir et de leur force matérielle, car les armées restaient intactes. Aujourd'hui la Révolution, si incomplète qu'elle nous paraisse, a balayé toutes les dynasties de l'Allemagne, et si l'armée subsiste, — beaucoup plus nombreuse même qu'alors, puisqu'on y a incorporé toute la nation — c'est une armée épuisée par des pertes inouïes, excédée par une guerre interminable, démoralisée par la défaite, avide de repos, une armée qui a perdu le respect de ses officiers et n'aspire plus qu'à se dissoudre. Il ne reste plus aucune autorité rivale, aucune force matérielle pour disputer à l'Assemblée l'exercice du pouvoir; elle sera souveraine effectivement, si elle le veut.

2° L'unité allemande n'était encore en 1848 qu'un rêve à réaliser, le rêve d'une élite intellectuelle qui n'intéressait guère la masse de la nation. Elle est aujourd'hui une réalité menacée à laquelle l'Allemagne entière est passionnément attachée. L'Assemblée élue pour sauver l'unité — et aussi pour obtenir la paix, faire lever le blocus et réorganiser le travail — trouvera dans l'opinion publique le soutien qui a manqué à sa devancière de 1848.

3° Le parti républicain, le seul qui trouve dans son principe même la force d'exiger la souveraineté effective d'une Constituante et de l'imposer aux résistances des fonctionnaires, n'était, en 1848, qu'une minorité impuissante et inexpérimentée, sans contact avec une nation formée surtout de paysans et de petits bourgeois. Un demi-siècle de campagnes électorales et de discussions dans les assemblées politiques a fait naître des partis fortement organisés, habitués au maniement des masses populaires et aux luttes de paroles et d'intrigues, pendant que l'accroissement rapide de la grande industrie, en couvrant l'Allemagne de grandes villes et d'exploitations minières, créait une nouvelle population urbaine et industrielle. Le parti socialiste, reprenant la tradition des républicains de 1848, a enrôlé les masses ouvrières dans l'oppo-

sition démocratique et, bien que sa foi républicaine nous paraisse assez tiède, il a fait office de parti républicain. Sa forte organisation l'a rendu assez puissant pour prendre le pouvoir échappé des mains des princes, et c'est lui, qui, maître du gouvernement et servi par les fonctionnaires de la monarchie, va préparer les élections à l'Assemblée et diriger son installation.

4° Voici peut-être enfin la différence la plus importante. L'Allemagne de 1848 vivait en paix, à l'abri de toute pression de l'étranger. L'Assemblée de 1919 se réunira dans un pays vaincu, envahi, soumis à l'occupation ennemie, et sa principale tâche sera d'obtenir la paix du vainqueur. C'est sans doute un principe international reconnu par tous les États modernes qu'un peuple ne doit pas intervenir dans la politique intérieure d'un autre peuple. Mais quand une révolution intérieure coïncide avec l'invasion étrangère et que deux personnels se disputent le pouvoir, le vainqueur, qu'il le veuille ou non, en choisissant le parti auquel il s'adresse pour négocier la paix, décide du gouvernement du vaincu et choisit son régime politique. Ainsi, en 1814, les Alliés, en concluant l'armistice avec le comte d'Artois et en aidant Talleyrand à organiser la comédie d'une consultation des Chambres, ont octroyé à la France la monarchie des Bourbons. Ainsi le roi de Prusse, en refusant en 1870 de traiter avec Bazaine et en concluant, en 1871, l'armistice avec le gouvernement de la Défense nationale, a décidé entre l'Empire et la République. Ainsi l'Allemagne, en traitant à Brest-Litowsk, au lieu d'attendre une Constituante russe, a remis aux bolchewiks le gouvernement de la Russie. De même les Alliés, en refusant de reconnaître les conseils de soldats, ont préparé le voie à la Constituante. La paix accordée par l'Entente règlera le sort de la République allemande. Une fois de plus, le progrès politique de l'Allemagne aura été l'œuvre de l'étranger.

CH. SEIGNOBOS

PARIS PORT DE MER

I

La Ville de Paris porte sur son écusson une galère aux voiles gonflées, l'illustre galère qui, de siècle en siècle, « flotte mais ne sombre pas ». Les Nautes et les Marchands de l'Eau sont la plus ancienne des corporations parisiennes ; et, à la veille même de la guerre, le port batelier de Paris, tout pauvrement outillé qu'il fût, n'en était pas moins, par le tonnage, le plus important de la France entière. La Seine nourricière et favorable au négoce est la raison d'être de Paris, et Paris, à son tour, a transformé la Seine à son usage. La ville et le fleuve vivent de la même vie et doivent progresser ensemble.

Or, la Seine n'est plus digne des destinées de Paris. Régularisée, approfondie sans doute, elle est d'un demi-siècle en retard sur le développement de la capitale. La révolution industrielle du XIXe siècle — la plus profonde de l'histoire — exigeait une adaptation nouvelle des grandes villes. Napoléon III et Haussmann l'avaient compris. Ils n'ont pu terminer leur œuvre. Le Métropolitain et Paris Port de Mer, sous des formes parfaitement praticables, ont été conçus à cette époque[1]. Le Métropolitain se réalise enfin; Paris Port de Mer attend toujours.

Dans cette ère de trafic mondial, l'importance des grands marchés maritimes n'est plus à établir. Le commerce attire

1. L'expression même Paris Port de Mer et certains projets datent du XVIIIe siècle.

le commerce. Plus un port est actif, plus les services sont fréquents et réguliers et plus le fret s'abaisse. C'est pourquoi de grands ports en nombre restreint sont beaucoup plus efficaces qu'une multitude de petits. C'est pourquoi chaque port s'efforce de devenir ville industrielle — tels Marseille et Nantes — et chaque centre industriel aspire à devenir un port — tels Manchester ou Bruxelles.

Un port qui sert de débouché à une matière première indispensable et volumineuse, comme Cardiff pour le charbon, Sfax pour les phosphates, Galveston ou Mobile pour les cotons, n'a guère d'autre soin à prendre : sa vie est assurée. Il n'en va pas de même en France, où la production est variée plutôt qu'abondante, où l'industrie recherche la perfection plutôt que la masse, Les ports de France n'ont pas la vie facile, et ils ne peuvent négliger aucun moyen de succès. Il faut qu'ils soient des centres économiques complets. Des chemins de fer, des usines, des capitaux : sans cela la plus belle rade du monde ne servira pas à grand'chose.

L'idée devait donc jaillir tout naturellement de profiter de cette valeur économique incomparable que représente l'agglomération parisienne. Là vous trouvez réunis tous les éléments d'un grand port — sauf le port lui-même. Vous avez les moyens de transport, l'industrie, la main-d'œuvre, l'argent — 4 millions d'hommes qui consomment et produisent, un prestige qui s'étend jusqu'aux points les plus reculés du monde.

Je sais bien que la prédominance de Paris est en partie artificielle, qu'elle est due à plusieurs siècles de centralisation excessive. Mais enfin, la primauté de Paris a aussi des causes naturelles. Ce ne sont ni les rois ni les Jacobins qui ont fait converger la Seine, la Marne et l'Oise vers ce point favorisé ; ce n'est pas Napoléon qui a décrété qu'entre la Seine à Paris et la Loire à Orléans, il n'y aurait point d'obstacle. Pendant des siècles, un réseau routier s'est constitué; depuis plus de quatre-vingts ans, un réseau ferré. Ils rayonnent de Paris. On peut les corriger en les complétant : nul ne songe à les détruire. Il s'agit, non pas d'ajouter à la centralisation existante, mais simplement de lui faire rendre les avantages économiques qu'elle comporte. Vous en avez souffert : sachez

aussi en profiter. Il serait impossible de reconstituer ailleurs en France l'équivalent de ce qui existe à Paris. L'alternative, c'est de donner à Paris le seul instrument qui lui manque, un canal maritime et un port.

Pourquoi? Paris n'a-t-il déjà pas ses ports, Rouen et le Havre? Les trois villes n'en forment-elles pas une seule, dont la Seine est la rue? Cette belle métaphore de Napoléon ne correspond pas à la réalité. Il est certain que les trois villes sont liées : mais elles ne sont pas unies assez étroitement pour former un tout. Il n'est pas pratique pour une ville d'avoir ses avant-ports à 220 ou même à 140 kilomètres. C'est Paris, et non le Havre ou Rouen, le vrai point de destination de la plupart des marchandises qui se dirigent vers l'estuaire de la Seine : qu'elles abordent donc directement à Paris, si possible.

Si possible : c'est justement cette possibilité que d'aucuns persistent à nier. Hantés par l'énormité croissante des navires modernes — de ce *Leviathan*, par exemple, qui, d'un seul coup, amène en France quatre régiments complets — ils ne veulent plus voir que ces monstres. L'avenir appartient aux seuls ports où des bateaux calant douze mètres peuvent pénétrer à toute heure. De ces ports, il nous en faut sans doute — le Havre et Marseille avant tout, et, comme ports d'escale, Cherbourg, Brest, le Verdon. Il est évident qu'un *Leviathan* ne s'engagera pas de sitôt dans les méandres de la Seine pour venir s'amarrer aux docks de Saint-Ouen. Mais il s'en faut que les navires géants soient la règle. On oublie trop le rôle des modestes cargo-boats de 2 à 6 000 tonnes. Remarquez qu'il ne s'agit point pour Paris de prendre la place du Havre : il s'agit d'amener à Paris les navires qui jusqu'ici s'arrêtent à Rouen. Or, malgré la profondeur médiocre et les nombreux méandres de la Seine maritime, la prospérité de Rouen était très grande, dès avant la guerre. Ce port avait dépassé le Havre, sinon pour le tonnage des navires entrés et sortis, du moins pour le poids total des marchandises. Je ne parle que pour mémoire de son fantastique essor depuis quatre ans [1]. Cette prospérité de Rouen est l'argument

1. Voir l'article de M. Auguste Dupouy, *Rouen : Son port et la guerre*, dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1918.

le plus frappant en faveur de Paris Port de Mer. S'il n'était pas avantageux pour les grands navires de remonter profondément à l'intérieur des terres, pourquoi donc dépasseraient-ils le Havre? Et si cette pénétration est un avantage économique, pourquoi s'arrêter à moitié chemin, quand le point d'arrivée doit être, non pas Rouen, mais Paris?

Mais, dira-t-on, toute la différence est que Rouen est un port maritime naturel; Paris ne pourrait le devenir qu'à grands frais. Cette distinction radicale que l'on veut établir entre la Seine en amont et la Seine en aval des ponts de Rouen est singulièrement arbitraire. D'une part, ce n'est pas la nature qui permet aux navires de sept mètres de tirant d'eau d'aller jusqu'à Rouen : c'est l'industrie humaine. Il y a un demi-siècle, la Seine à Rouen n'avait que 3 m. 50, — pas beaucoup plus que sa profondeur actuelle jusqu'à Paris. La rivière tout entière a été refaite par l'homme : c'est une œuvre de volonté. Paris, d'autre part, est déjà port de mer. Il reçoit des caboteurs de 500 tonnes. De Rouen à Paris, il existe une rivière déjà canalisée, qui peut être améliorée encore par des méthodes connues et sans aléa. L'eau n'y manque jamais, même aux pires maigres d'été. Avec la profondeur qu'on lui donnerait, elle ne gèlerait pas. Les glaces flottantes, les brouillards, les crues, causeraient des retards, des interruptions même : mais ces inconvénients seraient insignifiants comparés à ceux dont souffrent quelques-uns des plus grands ports du monde.

L'idée de Paris Port de Mer résulte donc de ces deux ordres de considérations : d'une part, l'importance économique de l'agglomération parisienne; d'autre part, la perfectibilité reconnue de la Seine. Œuvre tentante, œuvre possible : tel est le point de départ. Nous allons maintenant étudier les conditions techniques du projet; les causes, plus ou moins avouées, de l'opposition qu'il rencontre; enfin, les chances de succès que, malgré tout, il possède encore.

II

Ce qui a toujours tenu en éveil l'idée de Paris Port de Mer, c'est que Paris, par la Seine, n'a jamais tout à fait cessé

d'être en rapport direct avec la mer. Je n'ai pas vu la bonne vieille *Frégate* amarrée au pont Royal, ni le premier *Frigorifique*, qui date de 1878, et comme Hégésippe Simon, mérita deux fois d'être nommé le Précurseur. Mais j'ai vu, de mes yeux d'enfant et de jeune homme, une bonne douzaine de caboteurs s'amarrer au port Saint-Nicolas : le *Parisien*, le *Bercy*, le *Louvre*, qui allaient à Brest, Nantes, Bordeaux et aux ports du nord de l'Espagne ; le *Mabel*, l'*Olive*, l'*Emily*, le *Pandora*, de la ligne Bennet, sur Londres ; le *Kenilworth* de Glasgow; le *Saint-Denis* et le *Saint-George*, de Manchester. Enfin, depuis une vingtaine d'années, la Compagnie Maritime de la Seine a remplacé la ligne Bennett avec de trois à six navires.

Il semble donc d'une évidence absolue que la voie naturelle de Paris à la mer, c'est la Seine. Et pourtant, il s'est trouvé, et il se trouve peut-être encore des faiseurs de projets qui veulent refaire la nature et donner à escalader aux navires les collines de Normandie. M. Sébillot créait un port de toutes pièces à l'embouchure de la Risle. Par un chemin de fer gigantesque, il guindait les bateaux sur les coteaux de la rive gauche. De là, un canal à niveau les menait jusqu'à Meudon. L'idée du chemin de fer pour navires est intéressante en soi. Il se peut qu'elle eût offert une solution économique de Panama ; pendant la guerre on a proposé de la reprendre pour lancer en mer de Marmara bon nombre de sous-marins ou de contre-torpilleurs. Dans le cas de Paris, c'est une fantaisie bien inutile.

Le canal de M. Leys, lui, allait de Pantin à Boulogne-sur-Mer. Il est vrai que c'était plutôt une artère de grande batellerie que de navigation maritime, et qu'il aurait surtout joué le rôle qu'on attend du canal du Nord.

Enfin, le canal maritime de Paris à Dieppe est de ces morts qu'il faut qu'on tue. Certaines personnes ne voient que la carte : 160 kilomètres de Paris à la mer à vol d'oiseau ! Sans doute : mais il est en matières de transport des distances virtuelles. A moins de coûter des prix fabuleux, un tel canal n'aura pas la section mouillée que possède déjà la Seine, et par conséquent ne permettra pas la même vitesse. De plus, chaque écluse équivaut à bien des kilomètres de rivière. Avoir une

vallée en pente très douce, une rivière abondante, et aller installer sur des coteaux une voie d'eau artificielle, c'est vraiment une conception singulière. Le seul auteur d'un projet par Dieppe qui fût parfaitement logique — dans l'absurde — c'est M. Lebreton, au déclin du second Empire. On voyait grand alors, et pour la bagatelle de six cents millions, qu'il eût fallu probablement multiplier par dix, on nous offrait un canal à niveau, en ligne droite et à grande section. C'était un de ces rêves grandioses qui, malheureusement, jettent le discrédit sur les idées saines dont ils usurpent le nom [1].

La route choisie, une seconde question se pose : le canal doit-il être à niveau ou à écluses?

Pendant de longues années, les marins ont manifesté contre les écluses une opposition qui n'était pas tout à fait injustifiée. Il est vrai que depuis longtemps, les navires avaient à passer par des sas éclusés dans certains ports ; et l'entrée dans une cale sèche présentait un problème analogue. Or, les gros navires dirigent mal à vitesse réduite, et dans un chenal étroit. Il leur est singulièrement difficile de s'arrêter avec précision. Un éclusage était donc, et restera toujours, une opération délicate, lente, et non sans danger.

Le premier canal maritime, celui de Suez, fut réalisé sans écluse : il n'y avait du reste pas d'autre solution. Le dogme « sans écluse » s'était si bien implanté dans l'esprit de Ferdinand de Lesseps que ce fut la raison déterminante de son choix de Panama. Si l'on avait voulu faire un canal éclusé, Nicaragua présentait de grands avantages ; et l'on a fini du reste, en créant un lac dans la vallée du Chagres, par reproduire en petit à Panama les conditions qui existent naturellement à Nicaragua. Or, la Seine n'est, immédiatement en aval de Paris, qu'à 23 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une tranchée de 20 à 30 mètres de profondeur n'est point formidable en soi, et l'on comprend que l'idée en ait tenté de bons esprits.

Ce fut d'abord M. Manier, fort éloquent, paraît-il, mais aussi assez peu soigneux en matière de chiffres ; ce fut aussi

1. Ces critiques ne s'appliquent qu'aux projets de canal *maritime* de Paris à Dieppe ; le canal de petite batellerie que l'on propose en ce moment pourra sans doute rendre des services locaux.

M. Bouquet de la Grye, le savant hydrographe, dont le nom restera attaché à l'œuvre de Paris Port de Mer. Le premier projet de M. Bouquet de la Grye comprenait un canal à niveau jusqu'à Poissy, qui aurait été l'avant-port de Paris. A partir de là, les difficultés devenaient trop grandes, et l'auteur adoptait une solution hardie et compliquée. Un escalier d'écluses amenait les navires à la cote 40, c'est-à-dire à 17 mètres au-dessus du niveau de la Seine. Le canal traversait le fleuve sur un pont, et venait ainsi aboutir aux portes de la capitale. S'il était vrai que les grands navires ne pouvaient s'accommoder des écluses, c'était Poissy, et non Paris Port de Mer que l'on envisageait, et la seconde partie du canal, si coûteuse, était inutile. Si les navires ne craignaient pas cette escale de 40 mètres, pourquoi ne pas se contenter de leur faire monter 23 mètres en suivant le cours ordinaire du fleuve? L'ingénieur abandonna bientôt ce projet hybride.

Puis vint M. Labadie, dont le projet, sous le beau titre Paris Port de Guerre, avait de la tenue. Il empruntait le cours de la Seine, mais il coupait une boucle en aval de Rouen et toutes les boucles en amont, ce qui, avec le plan d'eau qu'il avait adopté, était en effet la solution la plus économique. Il aboutissait à une série de bassins étagés, dont le plus bas, réservé à la grande navigation, aurait légèrement ressenti l'influence des plus hautes marées. Un tel projet ne pouvait offrir de bien grande certitude au point de vue financier. L'aléa était énorme. M. Labadie évaluait la dépense à un milliard.

Ce furent les mêmes idées que reprit M. Sénac, député, en 1909. Mais il semble — je n'ai pas vu les détails du projet — qu'il ait pensé à couper les boucles par des tunnels plutôt que par des tranchées ouvertes. Cette proposition du reste ne retint pas l'attention publique.

Encore une fois, les projets de cet ordre sont tentants. Avec la section adoptée par M. Labadie — 85 mètres au plafond — la tranchée du canal ne serait pas trop encaissée — pas plus que l'avenue du Bois-de-Boulogne. La navigation serait évidemment facile, grâce à l'absolue régularité du chenal, à l'absence d'écluses, au grand rayon des courbes. Les communications entre les rives seraient assurées par des ponts

fixes d'une seule arche et à grande hauteur. Le problème des inondations, surtout si l'on réalisait aussi la dérivation proposée de la Marne, serait radicalement résolu. Enfin, on disposerait, aux portes mêmes de Paris, d'un véritable Niagara qui permettrait un développement immense des industries hydro-électriques.

D'autre part, il faudrait assurer par un canal spécial les relations entre l'Oise et Paris, pour éviter aux péniches du Nord une descente inutile d'une vingtaine de mètres : mais quand on jongle avec les milliards, cette dépense accessoire semble modeste. La masse des excavations serait énorme, et pour loger les déblais, il faudrait soit modifier radicalement sur plusieurs points l'aspect de la vallée, soit même aller jusqu'à la Manche. Il n'y a point là d'impossibilité absolue, et l'on pourrait même affirmer que, dans ces conditions, Paris Port de Mer ne serait ni plus coûteux, ni moins utile, que le canal de Panama : toutes deux œuvres nationales plutôt que commerciales. Cependant, avant d'engloutir des milliards dans une entreprise de ce genre, il serait bon de se demander s'il y a proportion entre l'effort et le résultat. Or, le seul avantage radical que présente le projet Labadie, c'est l'absence de toute écluse. Que représente cet avantage?

Depuis de Lesseps, les préventions des ingénieurs et des marins contre les écluses se sont affaiblies. Qu'elles soient coûteuses et gênantes, nul ne le conteste. Mais on ne les considère plus comme des obstacles absolus. Elles fonctionnent depuis un quart de siècle à Manchester. Il en existe sur le petit canal maritime de Bruxelles. On a construit celle de la Floride au Havre, destinée aux plus grands navires. Enfin, des cuirassés et des transatlantiques se sont déjà servis de celles de Panama. Avec le halage par locomotives électriques adopté dans ce dernier canal, la difficulté des manœuvres s'atténue singulièrement.

On peut ajouter qu'il n'y a nul profit à placer le port en contre-bas. Puisque les marchandises devront regagner le niveau du sol de Paris, la manière la plus économique de procéder est d'élever le navire tout entier par des écluses. Comme Paris restera surtout un port d'importation, il serait même avantageux que ses quais maritimes fussent plutôt

plus élevés que ne le sont aujourd'hui ses quais de batellerie. A ce point de vue, le premier projet de M. Bouquet de la Grye pouvait se soutenir. Le bassin de la Villette, justement parce qu'il est placé très au-dessus du niveau de la Seine, est admirablement situé.

Un canal sans écluse n'est pas une utopie : je n'affirme pas qu'on n'y viendra point, si le commerce maritime de Paris se développe comme nous avons lieu de l'espérer. Mais, à présent, il entraînerait des dépenses formidables et sans véritable utilité.

La solution rationnelle, c'est donc l'amélioration prudente de la Seine. C'est cette solution que proposait, il y a plus d'un demi-siècle, Belgrand, l'ingénieur de la période héroïque, le créateur des égouts modernes de Paris et des premières grandes adductions d'eau de source, l'hydrographe qui connaissait le mieux le bassin de la Seine ; c'est la solution reprise par M. Bouquet de la Grye, développée, défendue par lui avec une opiniâtreté qui méritait un meilleur sort ; c'est la solution qui fut officiellement soumise aux Chambres en *1886*, et qui se trouve encore devant elles.

III

Cette solution, à laquelle nous réserverons désormais le nom de Paris Port de Mer, est fondée sur les principes suivants :

1° *Profondeur* : se proposer comme but immédiat la même profondeur de Paris à Rouen que de Rouen à la mer, et réserver la possibilité d'améliorations ultérieures ;

2° *Tracé* : suivre en général le lit de la Seine, et n'adopter de dérivation qu'en cas de nécessité absolue ;

3° *Écluses* : avoir un nombre d'écluses aussi restreint que possible, tout en ne modifiant que dans des limites acceptables les plans d'eau existants, et tout en évitant de mordre trop profondément dans les fonds rocheux.

4° *Ponts* : donner une travée mobile à tous ceux dont la circulation n'est pas trop intense ; surélever les autres, et en particulier tous les viaducs de chemin de fer, à la hauteur

minima qui permette le passage des bas mâts des navires ; étudier spécialement le problème des ponts de Rouen.

La première condition est vraiment celle qui définit Paris Port de Mer. Demander plus, ce serait grossir inutilement les difficultés. Sans doute nous espérons améliorer graduellement la Seine de Paris à la Manche. Nous n'avons pas à fixer de limite à nos ambitions. L'essentiel, c'est d'assurer à Paris les conditions de navigabilité qui, sans être parfaites, n'ont pas entravé les progrès de Rouen. Mais cette condition est aussi un minimum irréductible. Et c'est elle que l'on combat avec le plus d'acharnement. Les adversaires de Paris Port de Mer ne s'opposent point à l'approfondissement indéfini de la Seine ; ils le reconnaissent non seulement possible, mais indispensable. Aujourd'hui, ils offrent une profondeur de 4 m. 50, qui permettrait l'accès de chalands et de caboteurs de 2 000 tonneaux. Quand Rouen aura 9 mètres, on nous en permettra 6. Ce que l'on semble désirer avant tout, c'est maintenir une différence entre l'amont et l'aval de Rouen, c'est imposer à la plupart des marchandises une rupture de charge. Et c'est cela justement que nous voulons supprimer. Paris a le droit de progresser, mais à condition de rester respectueusement à quarante ans en arrière de Rouen. Supposons que la grande ligne du Nord soit à voie normale de la frontière à Creil, à voie étroite de Creil à Paris : comme la ville de Creil s'efforcerait de nous prouver que ce serait une hérésie économique d'élargir la voie jusqu'à la capitale ! Poussée dans ses derniers retranchements, elle voudrait bien consentir à ce que Paris eût une voie de 1 m. 05 au lieu de 60 centimètres, mais jamais, au grand jamais, 1 m. 44 ! C'est une monstruosité de ce genre qu'on a permise sur la Seine et que, par égoïsme d'une part, de l'autre par mollesse, on ne réussit pas à corriger. Quelle est donc la profondeur nécessaire et suffisante pour que Paris soit vraiment un port de mer? La profondeur du port de Rouen : c'était 3 m. 50 au temps de Belgrand, 6 m. 20 quand Bouquet de la Grye a commencé ses travaux, 7 m. 50 aujourd'hui. Toute autre solution serait bâtarde.

Il est vrai que beaucoup de caboteurs tirent moins de

3 mètres, et surtout moins de 4. Il est encore vrai que l'on peut construire des navires spéciaux, assez peu marins du reste, ayant un tirant d'eau très inférieur à celui des navires ordinaires de leur capacité. On a proposé en Amérique, pour déjouer les torpillages, des cargo-boats de 2 000 tonnes ne tirant que 2 mètres. Mais on ne fait pas de grands ports avec des navires spéciaux. Et surtout on ne fait pas de grands ports avec de petits navires. Rouen et Nantes languissaient avec 3 à 4 mètres d'eau ; depuis qu'ils en ont 7, ils prospèrent.

Cette possibilité de caboteurs à faible tirant d'eau mérite cependant d'être retenue comme solution accessoire de Paris Port de Mer. La Seine offrira d'abord un immense avant-port, qu'il faudra équiper pour les *Leviathans* du présent et de l'avenir : le Havre. Puis une série de ports industriels et marchands, de Rouen à Clichy. On ne peut songer à pénétrer plus avant dans l'agglomération parisienne. Mais on peut concevoir des arrière-ports, encore à demi maritimes, où des caboteurs à mâts amovibles et des chalands de mer, tirant 4 mètres et même plus, pourraient venir s'amarrer. On pourrait outiller un très bon port de ce genre à Javel; le bassin situé entre les ponts de Grenelle et Mirabeau permettrait à des unités d'assez fort tonnage de virer facilement ; en amont, jusqu'au port Saint-Nicolas, jusqu'à Austerlitz, à Bercy, à Ivry, sur le canal Saint-Denis transformé, sur la dérivation de la Marne, on pourra voir de petits navires de 500 à 800 tonneaux. Paris Port de Mer créera sans doute cette activité secondaire, mais très intéressante ; Paris Port de Cabotage ne créera jamais Paris Port de Mer.

2° *Tracé.* — Le seul tracé normal de Paris Port de Mer passe par la vallée de la Seine ; et, dans la vallée de la Seine, il doit évidemment suivre le lit de la Seine. Cette rivière est trop régulière pour qu'il soit besoin de recourir à un canal latéral. Un tel canal, sur terrains à exproprier, serait extrêmement dispendieux, et il ne présenterait pas la grande section mouillée qui est nécessaire à la bonne marche des navires.

Le chenal suivra donc approximativement le thalweg, en corrigeant toutefois les courbes inutiles ou de trop faible

rayon. Ce chenal, dans le principe, aurait 35 mètres de largeur au plafond, — à peu près autant que le canal de Manchester. Au début et pendant de longues années, Suez n'avait que 22 mètres. Cette largeur devait permettre les croisements des navires que prévoyait M. Bouquet de la Grye il y a un quart de siècle. Il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui. Il pourrait être préférable de réduire la largeur de ce chenal considéré comme voie simple, et de multiplier, tous les six kilomètres, par exemple, des garages beaucoup plus larges. Dans les parties courbes, la largeur doit être plus grande. Ce n'est du reste qu'un commencement ; l'approfondissement et l'élargissement du chenal se poursuivraient sans trêve. Ce chenal sera naturellement balisé et éclairé. Quiconque a vu les navires de 15 000 tonneaux, comme la malheureuse *Tuscania*, remonter la Clyde, avec ses coudes et ses courants capricieux, et plus étroite que la Seine, n'aura aucun doute sur la navigabilité du canal. Il y faudra de bons pilotes sans doute ; il faut aussi prévoir, dans chaque bief, de puissants remorqueurs de secours. Mais il n'y a là aucune difficulté qui n'ait été surmontée mille fois dans une vingtaine de grands ports.

Faut-il suivre la Seine jusque dans ses méandres les plus capricieux? Les boucles, nombreuses en amont comme en aval de Rouen, ont le double désavantage d'allonger considérablement le parcours et d'offrir des courbes difficiles pour les grands navires. Il serait tentant de les couper toutes, ou du moins les plus exaspérantes d'entre elles, celles de Saint-Germain, de Bonnières, des Andelys et d'Elbeuf. Cependant, l'allongement du parcours n'est pas en soi une raison déterminante : il y a 70 kilomètres de Rouen au Havre à vol d'oiseau, 120 par la Seine ; Rouen prospère, et l'on n'a jamais sérieusement proposé de réduire les sinuosités du fleuve. Si l'on peut inscrire dans les boucles des courbes de rayon suffisant, le problème sera résolu à moins de frais.

Belgrand et après lui Bouquet de la Grye admettaient deux exceptions. Le canal coupe une boucle entre Bezons et Sartrouville, et une autre entre Pont-de-l'Arche et Oissel. Le but de ces deux coupures est de ne pas interrompre la grande ligne de Paris à Rouen. Le dévelo ement de la petite ville

de Houilles a rendu la première très onéreuse ; pourtant elle continue à s'imposer.

On pourrait se demander s'il n'y aurait pas lieu, pour une raison analogue, de couper la boucle de Gennevilliers, entre Colombes et les Grésillons. On éviterait ainsi la nouvelle ligne de Saint-Ouen-les-Docks à Ermont-Eaubonne ; on pourrait préparer l'aménagement, le long de cette dérivation, de bassins que l'on développerait à mesure des besoins. Le sol est bas, les constructions rares : et c'est dans cette plaine de Gennevilliers que grandiraient surtout les nouvelles industries attirées par le port.

Un tunnel pour canal maritime est une entreprise grandiose, mais non pas utopique. C'est un travail d'une envergure presque égale qu'on est en train de réaliser entre Marseille et l'étang de Berre. Peut-être pourrait-on examiner cette solution pour la boucle de Bonnières, très élevée, mais dont le pédoncule est assez étroit. M. Bouquet de la Grye avait pensé à éviter la traversée de Rouen par un tunnel sous la forêt de la Londe : on gagnerait ainsi une quinzaine de kilomètres. Cette méthode pourrait être préférable à la dérivation au sud de Saint-Sever, demandée par Rouen et par M. Résal. Ce n'est pas Elbeuf qui s'en plaindrait.

3° *Écluses.* — Les écluses, nous l'avons dit, sont un mal, mais non pas un vice rédhibitoire. Il faut les réduire au minimum ; il ne faut pas que la phobie des écluses entraîne à des frais excessifs. Le trop grand nombre d'écluses suffit à condamner tous les tracés autres que par la vallée de la Seine. L'énormité des dépenses suffit à condamner tous les projets sans écluses. La solution doit donc être un compromis.

La Seine, actuellement, a neuf écluses (huit en aval de Clichy). Le projet de M. Bouquet de la Grye en comporte quatre, à Poses, Méricourt, Poissy-Achères, Sartrouville. Il n'y en aurait donc que deux entre la mer et Poissy, qui restait visiblement, dans la pensée de M. Bouquet de la Grye, le port de l'avenir. Rien ne serait changé aux plans d'eau entre l'Oise et Paris. L'auteur laissait entrevoir la possibilité de supprimer l'écluse de Sartrouville. Quatre écluses, du reste,

n'ont rien qui puisse nous effrayer. Le canal de Manchester en a cinq, et celui de Panama en a six.

Ces écluses sont la partie fixe d'un canal, et il faut les construire en prévision d'un avenir assez long. Si l'on donne au canal une profondeur de 7 mètres, il serait sage de donner aux écluses 8 m. 50 au moins. Il y aurait à chaque barrage deux écluses accolées, qui serviraient indifféremment aux navires et à la batellerie[1]. On devrait, en établissant les nouveaux barrages, étudier l'utilisation des chutes pour la production d'énergie électrique. L'entrée des navires se ferait par halage électrique. Encore une fois, ce sont là des problèmes techniques qui n'ont rien d'inédit.

4° *Ponts.* — La question des ponts, elle aussi, demande un compromis. La grande navigation préférerait qu'il n'y eût sur son passage aucun obstacle, comme c'est le cas en aval de Rouen, de Nantes ou de Bordeaux ; à défaut de cette solution radicale, elle s'accommoderait de ponts fixes à très grande hauteur, comme ceux de l'East River, à New-York, de Québec et du Forth. Rouen, qui, nous le verrons, n'est pas plus tendre pour les intérêts du Havre que pour ceux de Paris, a demandé pour le viaduc projeté entre Quillebeuf et Port-Jérôme une hauteur sous travée de 60 mètres! Enfin, comme pis-aller, elle accepterait des ponts à travée mobile.

La circulation terrestre, d'autre part, proteste contre les ponts mobiles, qui lui causent une interruption, et, plus encore peut-être, contre les ponts surélevés, qui demandent des rampes longues et dures.

Il arrive à Paris, nous le savons, des caboteurs à mâture et à cheminée amovibles : ce système serait-il praticable pour les grands navires? En principe, oui. Un navire moderne n'a plus besoin de mâture, du moins de mâture fixe. De bons cargo-boats pourraient être construits avec une superstructure très réduite, peut-être même avec des passerelles démontables, si bien qu'il ne leur faudrait guère plus de tirant d'air que la hauteur de leur étrave. A la rigueur, on peut même

1. A moins, comme on l'a proposé sérieusement, qu'on ne veuille, à côté de la grande chattière, en ménager une plus petite pour les petits chats.

concevoir des navires marins à francs-bords très bas — du type Whaleback, par exemple ; et à la limite, pourquoi n'aurions-nous pas des chargeurs absolument ras sur l'eau, puisque le submersible *Deutschland* a bien traversé l'Atlantique de Brême à Baltimore? De tels navires seraient peu confortables pour leurs équipages ; mais ils tiendraient la mer.

La question des ponts est donc, somme toute, moins importante que celle de la profondeur. Cependant, il faut rappeler encore une fois ce principe : on ne fait pas de grand port avec des navires spéciaux. Des solutions moins défavorables à la grande navigation méritent d'être examinées avec soin.

Dans le monde entier, et même en France, il existe des ponts à travée mobile. C'est une pratique courante. On connaît leurs défauts, mais aussi on sait ce qu'ils peuvent donner. Ils présentent, *même dans les cas les plus extrêmes*, une solution acceptable. Le quartier des affaires à Chicago, la fameuse Boucle (*Loop*) qui est bien l'une des sept horreurs du monde, est limité d'un côté par le lac Michigan, sur deux autres par la Rivière qui sert de port à la ville. Tous les ponts de cette rivière s'ouvrent devant les navires, qui sont nombreux. Ce ne sont pas seulement les voies charretières, mais les lignes de tramways et les viaducs du Métropolitain qui s'interrompent ainsi. Il y a des lignes principales à huit voies sur ponts-levis ; le New-York Central entre dans l'île de Manhattan, qui est l'ancien New-York, par un pont tournant à quatre voies. Les Américains, le cas échéant, n'hésiteraient pas à faire venir les navires haut-mâtés jusqu'aux quais du Louvre. [1] C'est un extrême, et nous sommes loin de le défendre. D'autre part, il n'y a aucune raison pour hésiter à créer une travée mobile sur un pont ordinaire à trafic moyen ; et tous les ponts sur la Seine en aval de Clichy, sauf ceux de Rouen, n'ont qu'un trafic assez modéré. La nouvelle voie d'accès à Maisons-Laffitte sera entièrement sur la rive gauche du canal. Si, comme nous l'avions suggéré, on coupait la

1. Notez que les ponts basculants sur segments (*rolling lift bridges* du type Scherzer, sont d'une rapidité de manœuvre très supérieure à celle des ponts tournants.

boucle de Gennevilliers, on pourrait donner à Argenteuil aussi une nouvelle route sur Paris, au nord du canal, à profil régulier et sans interruption. M. Bouquet de la Grye allait, je crois, plus loin qu'il n'était nécessaire, quand, dans les derniers états de son projet, il admettait la surélévation de certains ponts routiers.

Quant aux viaducs de chemins de fer, je comprends et je partage la répugnance que l'on éprouve à les interrompre. Passe encore pour ceux des lignes de Gisors à Vernon et à Pont-de-l'Arche, et de l'embranchement des Andelys. Tous les autres, qui voient passer soit des express, soit de fréquents trains de banlieue, sans compter une quantité croissante de marchandises, doivent rester fixes. Pour eux, on adopterait la solution du canal de Manchester : 22 m. 50 sous travée. C'est peu au regard des 60 mètres que demandait Rouen ! Les passerelles, sans parler des cheminées et des mâts, des grands navires, dépassent cette hauteur. Cependant la plupart des gros cargos pourraient s'accommoder de ces 22 m. 50, à condition de décaler leurs hauts-mâts. Il existe déjà bon nombre de navires qui, au lieu de mâts, n'ont qu'une douzaine de piliers métalliques, qui servent à soutenir les derricks de déchargement. Ces ponts fixes seraient sans doute une gêne : mais ils n'exigeraient pas un type nouveau de navires.

D'autre part, on admet sur les plus grandes lignes des rampes de 1 p. 100. Pour rattraper les 15 ou 20 mètres de différence entre les anciens viaducs et les nouveaux, il suffirait donc de 1 500 à 2 000 mètres. Or, il serait partout possible d'avoir des rampes beaucoup plus longues et partant beaucoup plus douces. Les express n'en seraient que très peu ralentis. Les trains de marchandise n'y perdraient pas un wagon [1].

Reste la question des ponts de Rouen, les seuls ponts vraiment urbains qui soient affectés. Nous avons déjà parlé d'une solution possible, le tracé par Elbeuf, et, en tunnel, sous la forêt de la Londe. M. Résal demande une dérivation au sud de l'agglomération rouennaise, Saint-Sever, Sotteville, les

1. Surtout si ces lignes étaient électrifiées, ce qui devrait se faire à bref délai. Sur le Métro, on admet des rampes de 4 p. 100. Les tunnels sous-fluviaux offriraient une solution plus coûteuse, mais aussi plus radicale de ce problème.

Quévilly. Cette dérivation coûterait au bas mot 35 millions Elle couperait deux lignes de chemin de fer et de nombreuses routes. Elle risquerait, à moins qu'elle ne soit fermée d'une écluse, d'amener l'exhaussement des fonds dans le port de Rouen [1]. Ce canal du sud de Saint-Sever accroîtrait sans doute la longueur des quais de Rouen, et favoriserait ainsi l'essor industriel de cette ville : je crains que cet avantage ne suffise pas à pacifier le Cerbère de la Seine.

Bien que M. Charles Leboucq, dans la générosité de son âme, ait fini par se rallier à cette solution, il semble que ce soit vraiment un gaspillage. Que l'ouverture des ponts de Rouen soit une gêne, je n'en disconviens pas ; une impossibilité, certes non. Les ponts de Rouen, disait triomphalement M. Bouquet de la Grye, étant établis sur une rivière à marée, ne sont que tolérés ; on pourrait exiger de la ville qu'elle les ouvrît à ses frais. Mais ce serait trop de cruauté ; ce serait « faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère », ce qui nous est interdit par la Bible. Il faut toutefois remarquer que le pont d'aval était à travée mobile jusqu'à une époque assez récente. J'ai dit ce qui se pratiquait au cœur même de Chicago ; je pourrais encore parler de l'admirable pont de la Tour à Londres, dont l'activité est beaucoup plus grande que celle de tous les ponts de Rouen réunis. En France même, la grande ligne de Saint-Nazaire traverse à niveau la ville de Nantes, et sépare ainsi la partie principale de quartiers aussi populeux que Saint-Sever. En réalité, si l'on déplaçait le Transbordeur de quelques centaines de mètres en aval, et si l'on construisait à sa place un nouveau pont à voie très large, ce surcroît de facilité donné à la circulation rouennaise compenserait, et au delà, la gêne subie d'autre part.

5° *Le Port.* — Le projet Bouquet de la Grye prévoit des ports secondaires à Argenteuil, Mantes, Vernon, les Andelys. Le port de Poissy, non loin du confluent de l'Oise, et situé sur la grande ceinture, pourrait présenter un avenir particulière-

1. D'autre part, on a proposé, à Nantes et à Rouen même, d'ouvrir de telles dérivations, dans le but de permettre au flot de remonter plus avant, et d'accroître ainsi l'efficacité des chasses.

ment brillant, surtout pour le transit. Le port principal devait être à Clichy-Saint-Ouen. Aujourd'hui, il serait difficile de dépasser Gennevilliers.

En réalité, la Seine tout entière deviendrait un grand port. De Paris à Rouen, et sur les deux rives, pourraient s'installer des usines qui recevraient directement le combustible et les matières premières. La vallée y perdrait de son charme, je l'avoue : mais il est bien difficile de désirer à la fois la paix rêveuse de la nature et les victoires industrielles. Cette transformation du reste s'accomplit déjà : Paris Port de Mer ne ferait que la rendre un peu plus rapide et surtout beaucoup plus profitable.

Gennevilliers, Saint-Ouen, Clichy seront Paris demain. En tous cas, ils sont beaucoup plus près du centre des affaires que nombre de quartiers *intra muros*. De Saint-Lazare au port de Clichy, par le Nord-Sud prolongé, il faudra dix minutes. Les plaines de ces communes de banlieue se prêtent admirablement à l'installation d'industries nouvelles. Mais Paris tout entier sera fort bien desservi par le nouveau port : il n'est pas d'usine ou de gros magasin dans la ville qui ne soit à moins d'une heure de Clichy par camion automobile. Le port s'imposait si bien à cet endroit que, depuis cinquante ans, il y existe à l'état d'embryon : un bassin et un raccord avec la Ceinture. Quant aux dimensions et aux détails d'organisation de ce port, on comprendra qu'il nous soit impossible de donner des précisions. Il suffit de dire que, dans notre pensée, l'État, la Ville, ou le concessionnaire devraient exproprier une zone très supérieure aux besoins immédiats, non seulement afin de réserver l'avenir, mais pour profiter de la plus-value que ces terrains ne manqueront pas d'acquérir.

6° *Aspect financier de la question.* — Le dernier devis que présentait la Société Civile d'Études, en 1909, se montait à 174 510 000 francs, ou 188 millions si le canal devait être creusé à 7 m. 20 au lieu de 6 m. 20. M. Résal, d'autre part, peu suspect de partialité en faveur de Paris Port de Mer, concluait à une dépense de 275 millions, y compris 35 millions pour l'inutile coupée de Saint-Sever.

Il est bien certain qu'il serait facile d'engloutir, non pas

300, mais 800 millions, dans Paris Port de Mer[1]. Il suffirait d'en confier l'exécution aux hommes qui ont opéré le transfert de l'Imprimerie nationale — « opération blanche » — aussi blanche que la paix de Brest-Litovsk. Demandez à un ennemi systématique du projet d'établir un devis, et il accumulera les centaines de millions à plaisir : et quand il effectuera le travail, il dépassera ses devis les plus fantastiques. Il faut reconnaître que, pendant plusieurs années après la guerre, le prix des travaux métallurgiques sera fort élevé. D'autre part, l'expérience acquise au canal de Panama prouve que de nouvelles méthodes mécaniques, un matériel puissant et perfectionné, peuvent abaisser considérablement les prix unitaires.

Il est donc impossible à l'heure présente de donner une évaluation bien exacte de ce que coûterait Paris Port de Mer. Cela dépend d'abord du plan adopté ; ensuite, du moment où se feront les travaux ; enfin et surtout de l'esprit dans lequel ils seront conduits, gaspillage irresponsable, ou méthodes économiques.

Tout ce qu'on peut retenir, c'est ce prix d'avant-guerre, 250 millions environ, présenté par M. Résal, et le comparer à d'autres dépenses également d'avant-guerre.

Je ne parle pas des 500 et des 800 millions qu'ont dépensés à New-York les chemins de fer du New-York Central et de Pennsylvanie pour leurs nouvelles gares ; je ne parle pas du Panama, qui, sans compter les pertes françaises, est revenu à l'Amérique à plus de 3 milliards ; ni du canal de grande batellerie de l'État de New-York, œuvre énorme entreprise par un État dont la population et la surface ne sont pas le quart de celles de la France. Mais à Paris même, on a dépensé, sous l'Empire, *un milliard quatre cent trente millions* en opérations de voirie, sans aucune rémunération directe ; de 1871 à 1911, pour le même objet, 786 millions. La dérivation proposée de la Marne devait coûter 170 millions, sans qu'on espérât en retirer un centime de revenu. Le canal

1. Le chiffre de 720 millions, qui a été prononcé au Conseil municipal, comprenait tous les travaux de canalisation dans la région parisienne (canal de l'Ourcq, nouveau port de Pantin, dérivation de la Marne).

de Dieppe, dont on mène grand bruit, serait libre de tout péage. Il est parfois de bonne politique, pour un pays comme la France, pour une ville comme Paris, d'entreprendre des œuvres qui ne soient pas immédiatement « marchandes ».

Je prends le cas extrême, celui où l'on ne demanderait pas un sou pour l'usage du canal maritime — comme du reste c'est la règle pour les canaux de batellerie et pour les rivières. Eh bien ! dans ce cas, même Paris Port de Mer serait une bonne affaire. En regard de son coût initial, payé une fois pour toutes comme celui d'un grand boulevard, il faudrait placer :

1° La protection contre les inondations, question dont chaque hiver peut renouveler la tragique actualité. Si, dans ce but, il est utile d'approfondir la Seine à 4 mètres jusqu'à Bougival, il sera plus efficace encore de la creuser à 7 mètres jusqu'à Rouen. Toute amélioration du canal sera autant de gagné contre le fléau. De plus, grâce aux travées mobiles, et à la puissance des navires de mer, la navigation pourra continuer pendant les crues qui, en ce moment, arrêtent la batellerie.

2° La plus-value des terrains dans toute la vallée, grâce aux facilités d'établissement de nouvelles industries [1].

3° L'abondance du ravitaillement pour Paris même, en temps de paix, et aussi, il faut tout prévoir, en temps de guerre.

4° La reconquête économique de l'est de la France, y compris l'Alsace, et de la Suisse ; Paris, grâce à ses chemins de fer et à ses canaux, grâce à sa puissance d'attraction et à sa proximité plus grande, pourrait concurrencer Anvers, Rotterdam et Hambourg. Ni le Havre, ni Rouen ne le peuvent.

Ce serait donc, à notre humble avis, œuvre profitable que de faire Paris Port de Mer sans en attendre de bénéfice direct ; et si nous admettons la possibilité d'un péage, ce n'est pas pour rendre le canal « marchand », c'est surtout pour res-

1. M. Francq offre de faire à ses frais une avenue triomphale de Courbevoie à Saint-Germain, sans naturellement demander de péage : c'est qu'il compte se récupérer sur la plus-value des terrains. Paris Port de Mer offre un problème du même ordre, sur une échelle beaucoup plus considérable.

pecter certaines habitudes d'esprit protectionnistes. Le taux de ce péage serait naturellement en fonction du taux moyen des transports entre Paris et la mer au moment de l'ouverture. Il n'est pas nécessaire qu'il soit simple et unique : des tarifs gradués suivant la provenance et la nature des marchandises, comme sur les chemins de fer ou au canal de Manchester, seraient beaucoup plus pratiques. Les lignes régulières, par exemple, devraient être encouragées au moyen d'une sorte d'abonnement. Mais encore une fois, Paris Port de Mer ne devrait pas compter sur les péages. Il coûterait moins que n'a coûté à la France seule une semaine de la grande guerre. Ce serait une admirable mesure de « reconstruction », pour assurer le relèvement matériel du pays et son expansion mondiale.

IV

Il nous faut maintenant raconter la triste histoire parlementaire de Paris Port de Mer. Si les ennemis de la race ou du régime désiraient illustrer les maux dont la France semblait incurablement atteinte, ils ne sauraient trouver d'exemple plus frappant.

Le 6 octobre 1886, M. le vice-amiral Thomasset, président de la Société Civile d'Études, présentait au ministre des Travaux publics le projet de Paris Port de Mer établi par M. Bouquet de la Grye. Ce projet se heurta dès l'abord à l'opposition du conseil général des Ponts et Chaussées; nous examinerons pourquoi. Cependant, après une série de manifestations de la Chambre et du Conseil municipal, une proposition de loi demanda la mise aux enquêtes. M. Yves Guyot, en ces temps lointains ministre des Travaux publics, était déjà l'adversaire des « millions jetés à l'eau », — c'est ainsi qu'il définit toute entreprise de canalisation. Mais il était aussi libéral, et désireux de respecter toutes les initiatives. La formule « Sans subvention ni garantie d'intérêt » le séduisit. Il demanda la preuve que le groupe pourrait trouver les capitaux nécessaires. Cette preuve fut faite. L'enquête fut décidée le 26 août 1890.

Elle fut triomphale. J'ai sous les yeux le rapport de la commission du département de la Seine. Il est signé Poirrier, Alphand, de Bussy, Gauckler, Chambrelent, noms qui après vingt-huit ans ne sont pas oubliés de tous ceux qui s'intéressent aux grands travaux. Ce rapport réduit à néant toutes les objections que l'on ressasse encore aujourd'hui.

En 1892, 295 députés demandent au Gouvernement de déposer le projet de loi concernant la déclaration d'utilité publique du canal maritime de Paris à Rouen.

Le 25 février 1893, M. Jacques et un certain nombre de ses collègues présentent une proposition de loi dans ce sens. Rapport favorable. Fin de la législature.

Le 2 décembre 1893, nouvelle proposition de loi de M. Jacques ; une commission spéciale est nommée. Elle refuse d'approuver un rapport défavorable de M. de Lasteyrie, et approuve le rapport favorable de M. Descubes [1]. La proposition de loi fut inscrite à l'ordre du jour. Elle ne vint pas en discussion : fin de la législature.

En 1898, M. Chassaing reprend la même proposition : là encore la législature s'achève sans que la Chambre, si prodigue de ses moments pour les interpellations, ait eu le temps de la discuter.

En 1902, c'est M. Charles Bos qui attache le grelot : même résultat. Sans se prononcer sur la question, M. Pierre Baudin ne comprend pas Paris Port de Mer dans son plan de grands travaux.

En 1910, au moment de la grande inondation, et sous la pression de l'opinion publique, le ministre nomme une prestigieuse commission administrative de Paris Port de Mer, présidée par l'éminent M. Picard. Cette commission conclut très doctement à côté de la question. Elle a disserté sur le régime administratif du port de Paris, a émis des vœux au sujet de son outillage, mais sans envisager l'accès de la Seine aux grands navires. Elle se contente de faire allusion à la possibilité d'un approfondissement à 4 m. 50 : c'est-à-dire qu'elle prévoyait un Paris Port de Mer auquel ne manqueraient

1. M. de Lasteyrie fit publier son rapport hostile par la commission du budget.

pas les règlements, mais bien les bateaux. On n'est pas plus administratif.

La commission des inondations, aussi présidée par M. Picard (qui, pour avoir mis dix ans à liquider l'Exposition de 1900, s'était fait une renommée extraordinaire de grand administrateur), proposa d'énormes travaux sans utilité économique, l'élargissement du petit bras de la Seine (30 millions), la dérivation de la Marne d'Anet à Épinay (170 millions), et l'approfondissement de la Seine de Suresnes à Bougival, ce qui, naturellement, n'aurait en rien servi à la navigation. L'absurdité était si flagrante que l'on fit demander à l'administration d'établir un avant-projet pour l'approfondissement de la Seine de Port à l'Anglais (bief de Paris) à Rouen. Les études devaient coûter 2 millions[1], dont la moitié à la charge de l'État. M. Charles Leboucq obtint que l'on envisageât, dans cet avant-projet, deux hypothèses : un approfondissement à 4 m. 50, un approfondissement à 8 m. 50. Il en était ainsi ordonné, quand sur le rapport de ses ingénieurs, M. Herriot, ministre des Travaux publics, s'aperçut qu'il était impossible, lorsque l'on faisait des sondages à 8 m. 50, de les combiner avec des sondages à 4 m. 50. Il annonça donc que l'étude du vrai Paris Port de Mer — celui de 8 m. 50 — était abandonnée. La commission des travaux publics s'inclina sans mot dire. Depuis, M. le Préfet de la Seine a créé un service d'études du Port de Paris, sous la direction de M. Bienvenue. Le grand succès du Métropolitain, préparé dans des conditions analogues, est de fort bon augure. Mais quelle est l'autorité de ce service en face des ingénieurs de l'État? M. Cels, sous-secrétaire d'État, nous assure « qu'il suit les travaux de ce service avec l'intérêt qu'ils méritent ». Cette eau bénite de Parlement ne fera jamais flotter des navires. Plusieurs commissions plus ou moins mixtes ont aussi été créées. Que de commissions, juste ciel! Pascal nous parle des péchés d'omission et de commission : ces derniers sont les pires.

La situation est donc aujourd'hui la suivante : nous sommes menacés d'un approfondissement dérisoire à 4 m. 50. Les

1. Devis plus tard élevé à 2 500 000 francs.

études dureront au moins deux ans. Il n'a pas fallu moins de six mois pour recruter et organiser le personnel chargé de ces études. C'est bien le comble de l'esprit d'avant-guerre ! Six mois pour mettre en train un service qui doit opérer en terrain archi-connu ! A ce compte, l'Amérique, au lieu d'avoir deux millions d'hommes en France, en serait encore à discuter une proposition tendant à la nomination d'une commission spéciale pour les études préparatoires sur l'avant-projet d'une loi de recrutement. Quant à l'exécution, elle durera autant que la réfection de la Porte Saint-Martin. On nous dira : « Voyons d'abord ce que donneront les travaux en cours ! » Avant que leur insuffisance n'éclate et que le public ne recommence à demander Paris Port de Mer, il passera beaucoup d'eau sous le pont Boieldieu. Vers 1960, on pensera à donner à la Seine une profondeur de 5 m. 30, soyons généreux et même téméraires : disons 5 m. 80 ! Et le tour sera joué.

Cette opposition des ingénieurs de l'État, j'en conviens, donne à réfléchir. Elle permet de penser que Paris Port de Mer est une de ces formules prestigieuses, comme la Mer Intérieure d'Afrique, le Transsaharien, le canal des Deux-Mers, qui, à l'étude, pourraient bien n'être que des mirages. Le bon public peut s'enthousiasmer : les hommes de l'art ne se paient pas de mots. Leur autorité est indiscutable : il n'y a pas au monde de techniciens plus savants. C'est donc chose jugée : *Roma locuta est.*

Cet argument d'autorité, nous prions nos lecteurs d'en être bien convaincus, ne nous laisse pas indifférents. D'autre part, il demande à être examiné de près. Si Paris-Port-de-Mer était le projet d'un publiciste comme M. Manier, d'un député comme M. Sénac, on pourrait passer outre, tout en respectant leur bonne volonté et en admirant leur imagination. Mais Paris Port de Mer est l'œuvre d'ingénieurs dont l'autorité est grande, elle aussi, Belgrand et Bouquet de la Grye. Il a reçu l'adhésion d'autres ingénieurs et de marins illustres. Hippocrate dit oui, si Galien dit non.

Remarquez encore que jamais les Ponts et Chaussées n'ont déclaré le travail impossible : M. Résal s'est contenté de forcer les chiffres du devis de M. Bouquet de la Grye. Aujour-

d'hui même, les ingénieurs n'ont pas opposé de *non possumus* à la requête d'étudier un canal de 8 m. 50 de profondeur. Ils ont simplement déclaré que pour procéder à ces études, il leur faudrait des crédits supplémentaires et un personnel plus nombreux.

Répétons que la Seine a déjà été approfondie à plusieurs reprises entre Paris et Rouen ; que les grands travaux en aval de Rouen ont été suivis d'un magnifique essor de cette ville, qu'on envisage de nouveaux travaux : il est donc bien évident que les ingénieurs ne tiennent pas, n'ont jamais tenu, la Seine pour intangible. Donc, sur cette question technique, où leur autorité est incontestable, pas de divergence absolue. Ils reconnaissent comme nous que Paris Port de Mer est faisable ; nous en reconnaissons avec eux les difficultés très réelles, tout en ajoutant que des difficultés au moins égales ont été surmontées en vingt endroits, ne serait-ce qu'à Manchester.

Ce qui nous divise, ce n'est donc pas la question technique, c'est la question d'opportunité. Les Ponts et Chaussées nous offriront dans cent ans ce que nous voudrions tout de suite.

Or, sur cette question d'opportunité, l'autorité des ingénieurs des Ponts et Chaussées est singulièrement plus discutable. Ou plutôt leur réputation est faite. Ils forment un corps d'élite, j'y donne les mains, mais aussi, — comment dirai-je? — un Sénat conservateur, une Chambre des Lords? — j'y suis! un Conseil Aulique. Le propre de ces grands corps est de rester majestueusement assis sur leurs chaises curules jusqu'à ce qu'on vienne tirer leur belle barbe blanche. Il y a là des choses qu'un officier allié peut hésiter à répéter, mais que la presse française a dites sur tous les tons. L'outillage de la France était d'une génération en retard sur celui de ses rivales. Le grand port transatlantique, le Havre, ne pouvait recevoir les *Leviathans* modernes. Il fallait que le paquebot *France*, dont le tonnage n'est pas la moitié de celui du *Leviathan*, allât se faire réparer à Southampton. S'il est un fait bien établi, c'est justement cette prudence excessive de la France en matière de travaux publics, et plus spécialement maritimes ; c'est cette économie mal entendue

qui conduit à n'établir — trop tard — que des projets trop restreints, si bien qu'au Havre, il faut maintenant faire sauter des travaux encore inachevés. Si donc les Ponts et Chaussées nous disent que le canal Bouquet de la Grye est « trop grandiose », nous sommes en droit de nous demander s'il n'est pas au contraire insuffisant.

L'opposition des Ponts et Chaussées n'est, du reste, que l'expression d'une opposition profonde et diffuse, dont nous allons chercher à dégager les éléments.

Tout d'abord, les intérêts rivaux immédiatement menacés ; c'est trop juste. Ce sont la batellerie, l'ancien Ouest, Rouen, le Havre ; ce sont aussi les houillères et le chemin de fer du Nord. Avec la batellerie, il serait facile de s'entendre. Paris Port de Mer amènerait un grand développement de trafic fluvial sur les canaux et rivières qui convergent sur la capitale. Toutes les péniches du gabarit normal auraient donc leur emploi. Le concessionnaire de Paris Port de Mer pourrait racheter la plupart des grands chalands, pour les adapter au transport des déblais.

Le chemin de fer Paris-Rouen perdra moins à la nouvelle concurrence que les autres lignes de l'État ne gagneront à la nouvelle activité de toute la région.

Les houillères du Nord, et le chemin de fer qui amenait leurs produits à Paris, se sont émus de la concurrence anglaise. Mais il est évident que la France n'aura jamais tout le combustible que demande sa richesse en minerai de fer et ses ambitions de grande puissance industrielle. Les Charbonnages du Nord, et le réseau qui dessert la région la plus active de la France, n'ont qu'une chose à craindre, c'est de ne pouvoir satisfaire à toutes les demandes.

Le Havre a un rôle spécial : il restera port de grands voiliers, port d'escale, et surtout port d'attache de lignes postales : de plus, il tend à s'affirmer comme centre industriel. Rien de tout cela n'est menacé.

Reste Rouen. La vieille capitale normande a toujours montré à la défense de ses intérêts une âpreté singulière, et digne des paysans de Guy de Maupassant. Elle et le Havre

ont fait de la Seine un champ de bataille. Rouen jouissait autrefois du privilège de recevoir les épices : « les négociants du Havre devaient voir les navires chargés de marchandises qui leur étaient consignées passer devant leur port pour leur revenir après un crochet de soixante lieues : Rouen a défendu *mordicus* ce privilège inconcevable [1] ». Le canal de Tancarville a fait l'objet de luttes passionnées. Le Havre a cherché à empêcher l'extension des digues qui facilitaient l'accès de Rouen ; Rouen a mis un veto presque absolu au viaduc qui devait donner au Havre sa part du commerce de la rive gauche. Ce sont là méthodes d'avant-guerre. Aujourd'hui, on voit les nations mêmes, et non plus seulement les villes, mettre leurs ressources en commun, et subordonner leur intérêt particulier à l'intérêt général.

Rouen souffrirait-il de Paris Port de Mer? Sans paradoxe, je ne le crois pas. Il y a trois éléments à Rouen : un marché régional, un centre industriel, un point de transbordement. Le marché régional, dont la zone est fort étendue, n'a rien à craindre. Le centre industriel ne peut que gagner à se trouver sur la grande voie maritime de Paris : les services y seront au moins aussi réguliers, le fret au moins aussi réduit qu'auparavant, car Rouen, de terminus, deviendra port d'escale. C'est tout ce que demande l'industrie.

Tout ce que Rouen perdra donc, ce sera le bénéfice du transbordement des marchandises à destination de Paris. Quelques entrepreneurs, quelques centaines de débardeurs émigreront à Clichy. En quelques mois, leur place sera remplie par de nouveaux ouvriers d'usine, et l'activité de la ville n'en souffrira que d'une manière purement temporaire.

J'ai lu, avec un intérêt amusé, une vieille brochure contre la jonction des gares de Lyon : pour épargner à quelques voyageurs une course en fiacre qui aurait dû leur être un plaisir, on allait dépenser des millions et ruiner la cité lyonnaise, l'antique métropole des Gaules ! Rouen se défend par des arguments analogues. Il devrait comprendre qu'il n'est pas le parasite de Paris, et qu'il a en lui-même tous les éléments d'une magnifique prospérité.

1. Vte d'Avenel.

A ces rivalités définies, il faut ajouter les hostilités sourdes, ce qu'Ibsen appelait « le Grand Boÿg », le monstre multiforme, sournois, insaisissable.

C'est d'abord la jalousie de la province contre Paris, Paris trop riche, trop brillant, et, il faut bien le dire, blessant parfois dans sa légèreté moqueuse pour la solide France rurale. C'est aussi le protectionnisme calfeutré, qui craint les courants d'air, les portes ouvertes, la concurrence étrangère : « Paris Port de Mer ! Cela ne servirait qu'aux Anglais (on dira sans doute aussi : et aux Américains). Ils nous inonderont de leurs produits ; nous serons ruinés ! » Je n'ai pas à examiner si l'abondance de marchandises à bon marché est en soi une cause de ruine : en ce moment, beaucoup d'entre nous aimeraient fort à être ruinés de la sorte. Mais l'argument protectionniste serait tout aussi valable si la nature avait fait de Paris un grand port : faudrait-il donc le combler? Pourquoi ne pas combler aussi ces autres fissures, le Havre et Marseille?

C'est enfin la timidité, l'émiettement de la volonté nationale, le découragement secret, qui provenait des désastres de l'autre guerre. La France meurtrie avait peur des aventures; et toute entreprise est une aventure. L'esprit risque-tout du second Empire, incarné en de Lesseps, avait abouti à Panama. Ce fut un Sedan sur le terrain des grandes affaires. Ce mot Panama suffisait à paralyser les volontés. On peut le dire aujourd'hui que la France a si superbement reconquis sa foi en elle-même : pendant toute une génération, elle avait une mentalité de vaincue.

Eh bien, c'est cela qu'ont chassé, pour toujours, espérons-le, les clairons de la victoire. C'est cet esprit de timidité, de défiance, de parcimonie ruineuse, qu'il faut abjurer à jamais. Il faut savoir risquer les dépenses productives, même si le bénéfice n'en est pas immédiat. Il ne faut pas se résigner à être éternellement en retard de trente ou de quarante ans.

Rien ne réussit comme le succès, dit le proverbe. Dans un pays neuf, ou dans un vieux pays riche, mais incomplètement développé, l'instrument crée le trafic. Attendre d'être talonné par la nécessité est une politique désastreuse. A ce compte, on n'aurait jamais établi une seule ligne de chemin

de fer. L'imagination, pourvu qu'elle soit précise, bien informée, et doublée d'énergie, réalise ce qu'elle anticipe, et qui n'aurait jamais existé sans elle[1].

V

Où en sommes-nous, et que faire?

En ce moment, les ingénieurs de l'État se préparent — tout doucettement — à étudier l'approfondissement de la Seine à 4 m. 50. Un crédit de 1 250 000 francs, part contributive de l'État, a été voté par les Chambres.

Le texte de cette proposition ne parle que de l'amélioration complète de la Seine entre Port à l'Anglais et Rouen, sans stipuler de profondeur ; ce n'est que par une entente entre la commission des travaux publics et le ministère que, contrairement aux engagements antérieurs, on s'est limité à un avant-projet de 4 m. 50.

Il est donc encore temps pour le Conseil municipal de Paris et le Conseil général de la Seine, qui sont les associés de l'État en cette affaire, de protester contre cette limitation, et de demander que l'on étudie immédiatement l'approfondissement de la Seine à 8 m. 50.

En effet, supposons que le projet le plus modeste se réalise, et soit vite trouvé insuffisant : toutes les écluses, tous les ponts seront à refaire : énorme gaspillage de temps et d'argent.

Supposons au contraire, que l'on prépare le projet le plus ambitieux : si l'argent manquait, on pourrait limiter les dragages et dérochements à 4 m. 50 ; les écluses et les ponts n'en serviraient pas moins ; l'avenir serait réservé.

1. Un ami très sérieux me montrait, il y a bien un quart de siècle, le petit tramway poussif de la Villette au Trocadéro ; il était aux trois quarts vide. « Et il y a des gens qui voudraient faire une ligne de Métropolitain le long des boulevards extérieurs ! » me dit-il en haussant les épaules. Il avait le bon sens à courte vue de M. Thiers, à qui il ressemblait, ce M. Thiers qui nia l'avenir des chemins de fer, et critiqua les plus utiles opérations d'Haussmann.

Ce tour d'esprit est loin d'être le monopole des Français. Robert Stephenson, en 1857, annonça l'impossiblité absolue du câble transatlantique. Les plus hautes autorités techniques et politiques de l'Angleterre ont condamné le canal de Suez ; il faut aussi noter l'inconcevable entêtement de ce grand peuple à grossir les dangers possibles du tunnel sous la Manche.

Entre un projet vieillot avant que d'être né, et un projet qui, insuffisant sans doute, est du moins perfectible, il n'est pas permis d'hésiter. Le choix qui est encore devant nous est symbolique. La Seine à 4 m. 50, c'est bien une œuvre de la France d'avant-guerre, divisée, routinière, à courte vue, et par cela même, dépensière. La Seine à 8 m. 50, c'est bien l'œuvre de la France régénérée, confiante, audacieuse, et que son audace enrichira. Ou, en d'autres termes, le conflit est entre le défaitisme économique et l'offensive victorieuse.

Voici exactement vingt ans que nous nous intéressons au grand problème de Paris Port de Mer. Combien de fois de très braves gens nous ont-ils répondu, en haussant les épaules d'un geste trop français : « Que voulez-vous? Avec notre politique ! » Faut-il demander à M. de La Pallisse de leur répéter cette vérité immortelle : « On a la politique que l'on mérite ! » Combien de fois aussi nous a-t-on dit : « *Cela se fera.* » C'est un gallicisme amollissant. Les choses ne *se font* pas toutes seules. Il faut des hommes qui les fassent. Croire, vouloir, agir : le salut est là [1].

A. L. GUÉRARD

1. Me permettra-t-on de suggérer que la France pourrait avec profit appeler en consultation le général Gœthals, directeur des travaux du canal de Panama, et peut-être s'assurer les services de quelques-uns de ses lieutenants? La science des ingénieurs français n'est pas en doute ; mais les Américains ont tout récemment acquis — à grands frais — une expérience spéciale dont ils seraient fort heureux de faire profiter leurs amis de France.

A CUMES ET A POMPEI

LES RÉSULTATS D'UNE NOUVELLE MÉTHODE

Naples, juin 1918.

Des rives du Piave où se prépare l'avenir, j'arrive d'un trait à Naples pour plonger dans le passé de l'Italie. Ce n'est pas antithèse, mais identité au contraire. Tout Italien qui se bat le fait pour sauver la civilisation gréco-latine enfantée au sein de Baia et de Parthénope. Et, sans souffler, c'est à Cumes, première étape de cette civilisation, que je cours.

Dans la voiture, nous sommes trois : M. Spinazzola, surintendant des musées et des fouilles de l'Italie méridionale, et Pepi. Pepi, sur son acte de naissance porte le nom de De Lorenzo, et le prénom de Giuseppe. Le diminutif de Giuseppe est Peppino dont le diatecte napolitain, toujours pressé, a fait Pepi. J'aime beaucoup Pepi. Ce ne serait pas une raison suffisante, cependant, pour qu'il fût du voyage. Non plus l'amitié qui le lie à M. Spinazzola. Pepi jouit d'un droit personnel et direct à occuper aujourd'hui une place dans l'automobile. Pepi, sénateur du royaume, et même le plus jeune sénateur du royaume avec Marconi, est un grand géologue, et spécialement géologue des Champs Phlégréens qui sont strictement son domaine :

— Marquis de Carabas ! — lui-dis-je en lui montrant l'horizon bouleversé.

Et un Carabas qui chanterait ses terres. Car Pepi a écrit sur les Champs Phlégréens un livre de science qui est en même temps l'un des plus beaux poèmes que je connaisse. M. de Carabas savant et poète, tel est Pepi qui, tout effaré dans sa modestie quand je le proclame grand écrivain d'Italie, se montrera presque ravi de nos injures lorsque, tout à l'heure, M. Spinazzola et moi, devant l'Averne, le taquinerons furieusement ainsi que nous l'avons comploté. Son âme délicieuse d'ingénuité ne comprend pas encore pourquoi on l'a fait sénateur, et comment il a écrit d'admirables livres, n'en veut rien croire et se réjouit toujours lorsqu'on le rabaisse au niveau des autres hommes, lui qui, à force d'étudier la terre en perpétuelle transformation, régénération et retour de ses phénomènes constants, a fini par adhérer à la formule du sage Çakya : « Le monde enveloppé d'ignorance se meut dans un cercle sans principe et sans fin. » Allez donc, après cela, parler à Pepi de talent et de gloire, d'honneurs et de profits!

Si, donc, M. Spinazzola me mène, c'est Pepi qui nous conduit, ou du moins nous introduit dans ses Champs dont il nous explique au passage les vicissitudes éphémères, les siècles, au regard millénaire du géologue aggravé d'un poète, comptant quasiment pour rien. Et il y a longtemps, enfin, que j'ai deviné que le génie archéologique de M. Spinazzola a trouvé dans la science de son ami l'appui nécessaire aux entreprises qu'il a menées à bien, et à celles, on va le voir, qu'il compte bientôt inaugurer. Dans ce Napolitain, théâtre et victime des pires conflagrations de la croûte terrestre, ne serait-il pas fou de creuser au profond des antres sans le secours et l'encouragement de la géologie? La science... artistique a besoin, ici, de la science... scientifique, et les deux amis mettent tout leur avoir en commun.

***

Nous avons, cependant, dépassé le Lucrin où ne nage plus, hélas! le dauphin qui menait sur son dos, à Pouzzoles, le petit écolier de Baia. Nous avons contourné « le sein de Baia », laissé Misène sur notre gauche, passé entre les monts de Procida et de Salvatichi, longé le lac de Fusaro, et, au pied de

l'Acropole de Cumes, l'automobile enfin nous a jetés. Il faut grimper maintenant.

Le long des flancs de l'Acropole nous montons entre les longues perches alignées où s'accroche la vigne. Courte encore aujourd'hui, cette vigne, à l'automne, laissera pendre haut au-dessus des têtes ses grappes dorées. A terre, cependant, une autre moisson mûrit, la fève au feuillage argenté et le pois aux feuilles vert pâle. Dans quelques semaines, la patate remplacera pois et fèves, et ce sont ainsi quatre récoltes que donne cette terre de Campanie dont Frédéric II disait, lorsqu'il débarqua en Palestine : « Si le Dieu des Juifs avait connu la Campanie, il n'aurait pas fait tant de tintamarre avec sa Terre Promise. »

Le sentier se rétrécit peu à peu, traverse de temps en temps un petit bois, et voici les ronces : nous arrivons à l'un des deux sommets, au plus bas des deux. Car l'Acropole de Cumes compte deux pointes. Sur la plus haute, et qui fait face directement à la mer, s'élevait le temple de Jupiter. Le roi d'Italie, propriétaire des bois de la plage, le long des lagunes de Fusaro et de Licola que l'Acropole sépare, est aussi propriétaire de ce haut sommet. Il a permis d'y entreprendre des fouilles qui se feront bientôt. C'est par le pic le moins élevé où s'élevait le temple d'Apollon qu'elles ont commencé en attendant.

Au tournant, une porte, du moins ses assises de pierre, se présente. C'est la porte de l'Acropole. A peine franchie, le pavé antique s'offre à nos pas. Des murs de soutènement le bordent. Dans celui de gauche une statue est encastrée. Elle a été mise là — par qui? — en tant que pierre murale. Elle y restera, sans valeur artistique, comme témoignage et pour le pittoresque. En face d'elle, à droite, une autre statue, de plus de valeur celle-là, dégagée et laissée sur place pour le gracieux accueil.

Le pavé continue, le vieux pavé sacré. Il tourne à droite, nous abandonne bientôt, et nous voilà parmi les buissons d'absinthe et de genêt. De puissants murs de soutènement se présentent. Ce sont les murs qui portaient le temple, mais aussi protégeaient les terres et le roc contre leurs propres glissements. Du côté de la mer, ces murs sont triples. Une

maçonnerie transversale les reliait pour les consolider, et, ces contreforts devenant insuffisants, on les a encore étayés par des chaînes de maçonnerie en escalier. Rien n'a fait, pourtant. De cet appareil colossal la nature a eu raison ; il n'en reste que des fragments suffisant, d'ailleurs, à l'archéologue pour nous instruire. Au-dessus des murs, un reste de pavé de mosaïque, une « Schola », l'hémicycle fréquent auprès des temples grecs, et, enfin, sur la plate-forme suprême, le dieu de Delphes nous découvre sa demeure.

Orienté du nord au sud, le temple s'ouvrait, cas assez rare je crois, à l'est par un vestibule, un « porche » quadrangulaire. Le pavement du temple est tout entier découvert. Les bases des colonnes permettent d'en lire le dessin sans que rien ne manque, et ces bases sont ioniques. Au centre, quatre gros piliers sur lesquels venait reposer le toit, comme dans un atrium, laissant la place où trônait la statue du dieu à découvert. Quant aux colonnes de la cella, elles s'alignent par six sur la largeur de l'est et sur celle de l'ouest, hautes de plus d'un mètre encore. Les façades du nord et du sud en comportent quatre. Et voilà le temple nettement classé tétrastyle périptère, orienté à la toscane, avec entrée latérale saillante; de certains détails, il semble résulter qu'il aurait été reconstruit par les romains.

Autour de nous, à nos pieds, s'étend toute la campagne phlégréenne, ses monts encore chauds des conflagrations qui les projetèrent, ses lagunes paresseuses partant du « sein de Baia » pour finir à Gaëte. Que faisaient donc ici ces Grecs, sans port possible et sans humus à peine sur ce rocher? Pepi qui sait tout de ses terres me répond :

— Lorsque les Grecs débarquèrent ici, venant d'Ischia où abordèrent ces Chalcidiens, Ischia encore trop frémissante des feux qui l'avaient fait jaillir de la mer pour des navigateurs en quête de terres à cultiver, lorsque les Grecs débarquèrent ici, les lagunes n'existaient pas encore. Le niveau de la mer était inférieur à l'actuel de six ou sept mètres. La déclivité du sol étant plus longue, les eaux pouvaient s'écouler. La côte s'abaissant, les eaux restèrent prisonnières, fertiles en poissons, en coquillages — et en moustiques propagateurs de malaria. D'ailleurs ce rivage s'imposait aux Grecs fuyant

Ischia, car la campagne était occupée par des Osques et des Étrusques. Nous savons, en effet, que les livres sybillins, Horace l'affirme du moins, furent trouvés ici.

— En dehors de la lagune, cette terre a-t-elle beaucoup changé d'aspect depuis trois mille ans bientôt qu'y abordèrent les Chalcidiens?

— Non, ou du moins fort peu. Six ou sept tremblements de terre ou éruptions dont celle de l'an 79 qui engloutit Pompei, et celle qui fit jaillir des profondeurs le Monte Nuovo en 1538. La plus grande transformation du paysage est due certainement à cette montagne nouvelle qui combla la plus grande partie du Lucrin, donna un frère au Gauro — et anéantit la villa de Cicéron avec le tombeau de Tibère. Hors ces lagunes et ce Monte Nuovo, vous voyez ce pays tel que le virent les Grecs mille ans avant Jésus-Christ. En réalité toute cette région, montagnes, collines, caps, îles et rivages ne sont qu'une même terre. Sorrente, Capri, Naples, Cumes, Gaëte, c'est tout un pour moi. Si je tire une corde du cap Minerve au cap Circeo, et si je pose la fléche de Capri aux Apennins, sur toute la surface ainsi délimitée par l'arc où s'enclosent la mer, les îles, et les plaines et les monts, je ne puis constater partout que même structure et même composition. La mer, entre la terre ferme et les îles, est peu profonde, cinq cents mètres environ; elle repose sur la même plate-forme que les montagnes et les îles, plate-forme qui, partant de la corde vers l'arc en suivant la flèche, se relève doucement jusqu'aux Apennins dont la base, les fouilles l'ont prouvé, est la même que celle des îles. Tous ces monts que vous voyez, de même que Misène, Procida et cette Acropole où nous siégeons auprès d'Apollon, jaillirent un jour du sol ou de la mer, comme ils y disparaîtront.

M. Spinazzola, cependant, me tire par la basque, et me montre le produit artistique de ses fouilles. C'est d'abord un débris d'Apollon lui-même, un pied et l'emblème : la lyre surmontée de la colombe. Ce sont ensuite trois inscriptions, l'une du temps de Tibère, la seconde, rédigée en osque, ce qui est capital pour l'ethnographie de la région, la troisième enfin indiquant la dédicace du temple à Apollon. Et M. Spinazzola me conte cette édifiante anecdote :

Il venait à peine de terminer ses fouilles qu'un savant allemand lui demanda à les visiter. M. Sipnazzola conduisit ici le bon Allemand, et, songeant à l'inscription à Apollon, il observa que Jupiter, lui aussi, était honoré dans ce temple. « La preuve, dit-il, en est dans cette inscription qui porte le nom de Jupiter. » Puis il montra au savant la première ligne qui signalait Jupiter, laissant sous-entendue la seconde ligne où figurait Apollon. Et le savant allemand partit. Quelques jours après, M. Spinazzola recevait de son visiteur une lettre où celui-ci demandait la permission de faire sur son excursion à Cumes une communication à l'Académie des Lincei, à Rome. Le surintendant des fouilles trouva un peu étrange que l'œuvre d'un Italien fût révélée à des Italiens par un Allemand ; il acquiesça, bon diable, néanmoins. Le savant allemand fit sa communication sans dire un seul mot, on s'en doute, de M. Spinazzola — mais il se trahit, car, parlant de la dédicace dont il n'avait vu que la première ligne, il s'écria : « D'où il ressort que ce temple n'était pas, comme on l'a cru jusqu'ici, dédié à Apollon, mais à Jupiter ! » Et c'est ce qu'on appelle l'honnêteté de la science allemande — et aussi cette science elle-même.

Nous avons dégringolé le long des rochers gravis tout à l'heure, et, remontés dans l'automobile, nous avons suivi la vieille route romaine qui reliait Pouzzoles à Rome, en passant sous l'Arco Felice, formidable témoignage de l'art terrassier et constructeur des Romains, que leurs enfants ont conservé. Quelques pas plus loin l'émouvant lac Averne apparaissait à nos pieds. Et c'est ici que nous entreprîmes Pepi. Voici l'affaire.

Dans son admirable livre *Les Champs Phlégréens*, Giuseppe de Lorenzo, évoquant cette rade de Pouzzoles où, jusqu'au développement d'Ostie, se concentrait le commerce de Rome avec l'Orient, rappelant ce grand port militaire de Baia abrité du large par Misène, De Lorenzo, en bon Italien moderne, se laissait aller à rêver un retour de cette prospérité pour son idéal et géologique domaine. Il appelait de ses vœux les bateaux innombrables, les quais imposants et infinis, et déjà voyait voguer le long de ces rivages la grande flotte latine. Son zèle l'emporta ; pensant au projet impérial qui

voulait unir l'Averne au Tibre, il alla jusqu'à souhaiter cet accomplissement. Autrement dit, l'Averne serait réuni au petit Lucrin et celui-ci à la mer par un canal. Et la flotte reposerait mollement à l'abri des orages sur les eaux toujours calmes du lac légendaire.

Il ne faut jamais poétiser avec les gens d'affaires. En effet ! s'écrièrent ceux-ci ; faisons un port de l'Averne ! Se servir de Pouzzoles, de la rade de Pouzzoles toujours prête à recevoir les « monstres de la mer », le mérite n'est pas grand. Et où sont les travaux pleins de gloire pour l'ingénieur? Oh ! Pepi, qu'avez-vous fait ! Vous voyiez l'Averne, ô Pepi, plein de voiles pourpre ou safran, vous le voyiez bordé de temples et de « marchés » aux nobles marbres, comme celui dénommé, à Pouzzoles, temple d'Isis, vous voyiez l'Averne au temps de César et de Néron ! Mais l'Averne du xxe siècle, vous ne le voyez pas, Pepi, entouré de baraquements goudronnés, couronné de toits en zinc, assombri de fumées noires, pollué de poussières de charbon. Les bois méphitiques de Virgile seraient rasés. Les puissances de Cérès seraient enchaînées, Proserpine se serait enfuie, et les rameaux d'or seraient desséchés. L'Averne ne serait plus, et c'est dire que le plus sûr héritage, le légendaire et poétique héritage de la latinité serait perdu.

Pepi laissé à sa honte, M. Spinazzola m'a promis qu'il s'opposerait par tous ses moyens de surintendant à ce sacrilège. Il est adroit, ce surintendant. Je n'en veux pour preuve que l'histoire qu'il me raconte, tandis que nous filons vers Naples, du second amphithéâtre de Pouzzoles qu'il vient de découvrir.

Tout le monde connaît l'amphithéâtre de Pouzzoles. Pourquoi en aurait-il existé deux? On possédait bien une plaque de verre où deux amphithéâtres étaient gravés. Mais un savant allemand, toujours, était intervenu, et avait émis l'hypothèse qu'on avait figuré sur cette plaque deux amphithéâtres, afin d'indiquer qu'on donnait, dans l'amphithéâtre, deux sortes de jeux. L'explication était spécieuse. A défaut d'autre preuve, on s'en contenta, d'autant plus que, en ce temps-là, les explications allemandes étaient toujours bien reçues. Vint un jour, pourtant, où on remua la terre aux

environs de l'amphithéâtre. Non pas pour des fouilles archéologiques, mais plus simplement pour faire passer la nouvelle ligne de chemin de fer directe, le *direttissimo*, de Rome à Naples. Un beau matin, M. Spinazzola fut averti que les ouvriers venaient de rencontrer et de mettre au jour des arcades. Il y courut, fit fouiller — et le second amphithéâtre apparut : la plaque de verre proclamait une réalité et non pas un symbole. Ce second amphithéâtre était même plus ancien que le premier, et c'est dans son enceinte qu'eurent lieu les jeux, restés fameux, donnés par Néron à un roi d'Asie. Le second ne date que des Flaviens.

— J'espère, — ai-je dit tout guilleret de la nique possible aux ingénieurs, — j'espère que vous allez, mon cher ami, détourner le chemin de fer?

M. Spinazzola sait faire les concessions nécessaires qui ne risquent pas de ruiner l'essentiel. Il me répond :

— A quoi bon? Des amphithéâtres romains, il y en a partout, au nombre de quatre-vingts environ, pareils les uns aux autres. Tandis que ce sera la première fois que l'on verra un chemin de fer passer à travers un amphithéâtre romain.

On ne se tire pas, avouons-le, plus spirituellement d'affaire, et avec plus de bon sens et de sage modération. Non seulement le chemin de fer, passant à travers l'arène, n'abîmera rien du monument, mais il sera obligé de le préserver au même titre que ses tranchées. Et, si le surintendant ne me l'a pas dit, j'ai bien deviné que l'amphithéâtre sera la rançon de l'Averne qui vaut, pour nous, davantage.

***

Le lendemain nous sommes allés à Pompei, voir les nouvelles fouilles qui suscitèrent tant d'émoi lorsque, il y a sept ans, leurs premiers résultats apparurent. On a continué, depuis, dans le silence de la guerre. Les fouilles et musées d'Italie, on le sait, jouissent d'une pleine autonomie. Les recettes procurées par le droit d'entrée sont affectées aux travaux. Bon an mal an, Pompei rapportait entre deux cent et trois cent mille francs. Comment combler le déficit causé

par la guerre? Le gouvernement a fait la différence, et le travail s'est poursuivi.

Je dois, ici, émettre une réserve. Si la fréquentation des ruines antiques m'a fourni peut-être quelques lumières archéologiques, la plus élémentaire réserve m'en interdit l'étalage, de même que je me suis gardé de prendre toute photographie. Ces fouilles sont encore fermées au public, et, outre qu'elles sont en cours, le rapport de leur auteur n'est pas publié. En dire avec détail toute la nouveauté archéologique constituerait un abus de confiance. M. Spinazzola rédigera les résultats de ses travaux quand il le jugera convenable. Personne n'a le droit de le devancer. Mon domaine est donc presque exclusivement artistique. Je dois me maintenir dans l'impression, et non pas empiéter sur la science, si celle-ci, fatalement, éclaire parfois celle-là, la soutient et la justifie.

Les nouvelles fouilles de Pompei sont exécutées dans le prolongement de la rue de l'Abondance qui part du Forum et aboutira, les fouilles terminées, à la porte de Sarno, voisine de l'amphithéâtre. Dès qu'on a franchi la clôture de planches, l'impression est immédiate. Une Pompei entièrement nouvelle apparaît aux yeux stupéfaits. La Pompei connue jusqu'ici, celle de Fiorelli, est un squelette; à part cinq ou six maisons comme celle des Vettii, et encore n'est-ce que l'intérieur, nous ne voyons plus que des murs nus de brique, aveugles et dépouillés; tout ce qui fait la parure d'une ville, tout ce qui revêt sa carcasse a disparu. Pompei nous a montré suffisamment, jusqu'à ce jour, pour que nous sachions comment elle vivait chez elle, c'est-à-dire que nous pouvons déduire les mœurs de ses habitants dans leur ligne générale; mais nous ne la voyons pas vivre, c'est-à-dire nous ne voyons à peu près rien de ce que nous déduisons, si ce que nous déduisons est basé sur des indications recueillies çà et là, et assez précises pour nous permettre de préciser sans trop errer.

La Pompei de M. Spinazzola nous permettra, d'abord, de rectifier un grand nombre de ces erreurs. Elle possède surtout ce grand avantage de nous donner ce que nous n'avions pas, d'étendre en un mot à toute la ville, à son extérieur principalement, ce que la maison des Vettii nous avait fait pressentir de son intérieur, de nous montrer une Pompei vivante

enfin. Pompei est ressuscitée tout entière. Le squelette s'est revêtu de chair, et il s'est habillé. Voici la ville telle qu'elle était dehors et dedans, dans son intégrité et avec toutes ses parures.

La première chose qui frappe est la hauteur des maisons. Elles ont toutes un étage. Cet étage est percé de fenêtres régulières et même, ô prodige! certains de ces étages alignent les colonnes d'une loggia.

La plupart des maisons, en outre, sont couvertes extérieurement de fresques considérables, panneaux couvrant tout le mur ou frises en bandeau entre le rez-de-chaussée et l'étage. Enfin les boutiques projetaient au-dessus du trottoir des auvents formés par de larges tuiles plates soutenues aujourd'hui par des poutrelles de fer.

On ne connaissait pas de portes, à Pompei. Il y en a maintenant. Non plus les vieilles portes de bois en poussière et impossibles à dresser, mais cette poussière même revêtue de plâtre sur lequel on a fixé les vieilles ferrures rongées, à demi tordues, mais entières encore. L'étalage de certaines boutiques a même été retrouvé. Tout l'appareil d'un restaurateur en plein vent a été découvert sur son fourneau, et, dans le coquemar, on a même trouvé de l'eau, de l'eau de l'an 79 qui n'avait pu s'évaporer... Une maison, dénommée aujourd'hui « Maison Wilson », offre une porte aux montants de marbre jaune, et au chambranle orné d'une couronne de terre cuite peinte, dont le dessin hardi et puissant autant que la matière m'ont fait m'écrier : « Robbia ! ». Sur les murs, de nombreuses inscriptions, comme on en voit dans la Pompei de Fiorelli, mais beaucoup plus nombreuses. L'une invite à voter pour un candidat, et, détail amusant, ce candidat électoral porte le même nom que le député actuel de Castellamare-Stabies, c'est-à-dire de la région. Une autre invite les Pompéiens à se rendre aux jeux de l'amphithéâtre de Pouzzoles, celui-là même qui vient d'être découvert.

Voilà les traits principaux de l'extérieur, et nos notions sur Pompei en sont déjà bouleversées. Pompei était une ville à étages supérieurs avec loggie ; les boutiques avaient des auvents ; les murs extérieurs étaient peints ; et certaines portes, même, affichaient un décor somptueux. Bref la vie

extérieure de Pompei était très développée. Pompei n'était pas, comme on le croyait jusqu'ici, une grande maison close. Elle vivait aussi bien sur la rue que dans le tablinum ou sous le peristylium ; elle ne tournait pas le dos à la rue comme on l'avait cru jusqu'ici, d'après ce que Fiorelli nous en avait donné.

A l'intérieur des maisons, le changement est aussi considérable ; nous aurons des notions aussi importantes à rectifier.

Sauf quatre ou cinq exceptions, les nouvelles fouilles n'ont encore affecté que les façades, la rue. Mais ces exceptions ont déjà permis des constatations capitales ; quels espoirs ne sont-ils pas permis? L'une de ces exceptions est la maison dite : « Vestiaire des soldats ». C'est une large pièce donnant directement sur la rue. Elle était fermée par une porte de bois faite de lamelles entrelacées en losange et se repliant sur elles-mêmes pour venir s'appliquer au montant de droite. Une porte pliante, en un mot. Elle a été reconstituée, et on ouvre maintenant comme autrefois. La surface basse des murs intérieurs est couverte de peintures. Au-dessus se voient encore les clous qui portaient les râteliers des armes. On y a aussi retrouvé un tapis.

Dans une autre maison, le tablinum a été dégagé tout entier. Il est intact, sauf le toit. C'est le premier tablinum que l'on possède dans son intégrité. Et je puis assurer que l'effet en est merveilleux, insoupçonné jusqu'ici dans son intimité et son charme.

Autre nouveauté, unique aussi. On a dégagé entièrement le premier étage d'une maison, qui s'est trouvé exactement semblable aux rez-de-chaussée jusqu'ici connus, le triclinium avec ses trois lits de pierre autour de la table, et le peristylium autour d'un jardin — qui sera replanté. Mais le plus miraculeux est qu'on a pu sauver le plafond d'une chambre. Et ce plafond est à poutrelles de bois, comme dans nos vieilles maisons françaises, de bois peint aussi, fleurettes et guirlandes.

Ailleurs, considérable découverte encore, de la même troublante similitude avec notre art français, et qui fera couler beaucoup d'encre, je crois. En creusant dans la direction des caves, on a trouvé un long cryptoportique pareil à celui de la

villa Hadriana et à celui du Palatin. Il contenait cinq cadavres qui ont été moulés. Mais il offrait bien autre chose encore, et c'est ici la similitude. La voûte de ce cryptoportique était décorée de stucs dont il reste d'importants morceaux. Et l'un d'eux n'est rien moins que la fameuse « nervure d'angle » qui passait jusqu'ici pour une invention de l'art gothique. Il est vrai que, ici, cette nervure d'angle est purement motif décoratif, tandis que, en gothique, elle est membre architectural. Mais ne peut-on supposer que l'art gothique n'a opéré qu'une transposition, et non pas inventé? La controverse promet d'être fertile.

Je ne puis tout citer, encore moins m'appesantir. Je terminerai sur une dernière maison, la plus considérable, et dénommée dès aujourd'hui : « Maison de la chasse », à cause d'une grande fresque représentant des animaux sauvages, grandeur nature. Cette fresque est entourée d'une somptueuse bordure qui rappelle celle de nos plus fastueuses tapisseries. L'entrée de cette maison donne sur une rue parallèle à la rue actuellement en dégagement, à laquelle, par conséquent, elle tourne le dos. On entre par une porte de plâtre moulé sur le bois ancien, et virant sur ses gonds. Atrium, peristylium, chambres, tout est intact. L'effet est saisissant. Un sacellum enfin est attenant, exquis de délicatesse et de fraîcheur, et qui offre aux yeux émerveillés une petite frise de stuc blanc sur fond bleu représentant l'histoire d'Achille. Cette frise a été retrouvée dans la poudre en 1 709 morceaux. On a joué un puzzle et la voici !

J'entends la question, et je vais y répondre. Comment a-t-on pu retrouver tous ces morceaux? Allons plus loin, comment a-t-on retrouvé toutes ces nouveautés, ces peintures extérieures, ces étages, ce plafond, ces portes, bref tout ce que ces nouvelles fouilles nous donnent et que les anciennes ne nous avaient pas donné? La Pompei de Fiorelli et celle de Spinazzola sont-elles donc deux villes différentes? A les voir on le croirait, et pourtant c'est bien la même ville. Que s'est-il donc passé?

Il s'est passé M. Spinazzola, qu'il me faut maintenant présenter en expliquant son œuvre et sa méthode. Et je donnerai tout de suite un détail qui appartient strictement aux travaux

accomplis en ce moment, et pour ne plus revenir à leurs particularités. Trouver est bien, conserver est mieux. Pour assurer la conservation des peintures désormais exposées aux influences atmosphériques, principalement à l'humidité, on les isole. Au pied, par une petite rigole, et, surtout, derrière, en coupant le mur dans toute sa partie médiane qui est supprimée. Il n'en reste que la partie où la fresque est peinte, et la paroi externe séparées l'une de l'autre par un espace vide de quelques centimètres, et que franchissent, bien entendu, des soutiens de fer.

***

Il y a huit ans, M. Spinazzola était encore conservateur du musée San Martino, musée purement local napolitain. Visitant ce musée et ignorant même le nom de son conservateur, j'avais été frappé de son arrangement parfait, clair, judicieux, plein de goût aussi. Je l'écrivis. Pepi me présenta à M. Spinazzola qui m'emmena bientôt à Pæstum voir les fouilles dont on l'avait chargé.

Dès ce premier contact avec M. Spinazzola, je fus fixé : M. Spinazzola ferait parler de lui. En effet, ce qu'il avait trouvé à Pæstum était considérable. En avant du temple de Neptune, à un mètre sous terre, il avait rencontré la base elliptique d'un petit monument. Or, cette base, on savait, par une médaille de Cnide, qu'elle existait devant certains temples grecs, mais on ne l'avait jamais mise au jour. On la voit à Pæstum aujourd'hui. Mieux encore; en creusant autour du Neptune, M. Spinazzola a déterré dix mètres environ d'une frise de terre cuite peinte avec des petites têtes de lions, peintes aussi. Et c'est encore une trouvaille unique. On savait, on ne possédait pas. Entre Neptune et Cérès, les restes d'une palestre, avec une statue, ont été dégagés. Le pavé d'une rue a été découvert. Enfin, sous un buisson en avant du Neptune, à soixante centimètres sous terre, M. Spinazzola a trouvé des restes d'une civilisation antérieure à la grecque. Pæstum était habité avant la venue des Achéens de Sybaris.

Ce début promettait. Aussi lorsque, l'année suivante, le poste de directeur du musée de Naples et de surintendant des

musées et fouilles de l'Italie méridionale devint vacant, le gouvernement y appela M. Spinazzola. Ce n'est pas seulement en France que le succès éveille des jalousies. De plus, la nomination avait été faite en violant quelque peu certains usages administratifs. Le fameux *concours*, charte des fonctionnaires italiens, et qui est un obstacle souvent fâcheux — M. Guglielmo Ferrero en sait quelque chose — s'il est aussi une garantie contre la faveur, ce *concours* n'avait pas été scrupuleusement respecté. On en profita. M. Spinazzola sentit la nécessité de se défendre, et de la meilleure manière, par son œuvre. Il alla droit au monstre, à Pompei. Trois mois après, la rue de l'Abondance offrait aux regards les premiers indices des nouvelles découvertes dont je viens de parler ; le roi accourait les voir — la partie était gagnée.

Elle continua pourtant, elle continue toujours. Les fouilles de Cumes furent menées à bien. Une *Vénus* trouvée à Sinuessa allait être vendue ; elle fut revendiquée par le musée de Naples. Celui-ci fut réorganisé. Et j'y ai vu, ces jours-ci, une merveille, la fameuse mosaïque de la *Bataille d'Issus*, non plus à terre mais dressée contre le mur.

Depuis longtemps, on songeait à ce déplacement. On n'osait pas. M. Spinazzola a osé lever cet immense tableau de pierres. Et il l'a monté au premier étage. Là, on l'a nettoyé du ciment, devenu noir, qui couvrait la partie gauche, d'où la mosaïque était tombée, derrière Alexandre, pour y appliquer une autre composition moins sujette à se ternir. Et cette opération a permis de remettre au jour quelques restes de mosaïque, un fer de lance entre autres qui montre que le roi de Macédoine se trouve en pleine mêlée. D'autres réfections ont été opérées, heureuses et sagaces. La bordure manquait en certaines places, des trous déplaisants apparaissaient. On a complété la bordure, non pas en restaurant, mais en peignant, et en peignant à un millimètre au-dessous du niveau des petits cubes. L'œil, par ainsi, est satisfait, et l'œuvre reste intacte pour l'étude. La même différence de niveau a, d'ailleurs, été observée pour le ciment qui remplace, à gauche, la partie perdue, de telle sorte que la mosaïque peut être vérifiée sur tous ses contours, au toucher. Enfin, lorsqu'on enleva cette mosaïque de la maison du Faune, à Pompei, on avait découpé

le cadre blanc qui l'entourait à deux centimètres environ de l'œuvre. Le reste du cadre était resté sur place. M. Spinazzola l'a fait enlever et l'a rajusté de telle sorte que la mosaïque ressort maintenant sur un cadre de vingt centimètres au moins. L'effet de la mosaïque ainsi dressée et dans son cadre normal est fulgurant. C'est vraiment une œuvre nouvelle qui nous est offerte, d'une grandeur et d'une magnificence jusqu'à ce jour insoupçonnées.

J'en passe, et qui prouvent l'infatigable activité et le stupéfiant bonheur du surintendant, bonheur trop constant pour qu'il ne s'explique pas par d'autres raisons que lui-même. Je n'en veux pour preuve, et ce sera mon dernier exemple, que la dernière trouvaille. Au pied de Castel-Capuano, le vieux château normand de Naples, on vient de trouver un lot de poteries noires à figures rouges, admirables de conservation, et qui sont inestimables artistiquement parlant, plus encore peut-être historiquement. Car ces poteries, qui sont du ve siècle, remonteraient donc à la fondation même de Neapolis par des Grecs. On ne possédait pas jusqu'à ce jour de témoignages de la première Naples. On les a aujourd'hui.

***

Bonheur, ai-je dit, mais autre chose aussi. Et c'est d'abord ce que j'appellerai le génie ou si l'on veut l'instinct du fouilleur. « Vous me rappelez les sourciers », disais-je en riant à M. Spinazzola. Il est certain que l'art de la fouille est un don. Une certaine divination, un flair indéfinissable, un instinct secret, inanalysable même pour le fouilleur en personne, avertissent et guident celui-ci. « Quelque chose lui dit... » et il frappe le rocher dont il est le Moïse. M. Spinazzola jouit de ce don à l'extrême. Il en est possédé bien plus qu'il ne le possède, et la sûreté comme la confiance sont incomparables.

Sans la science, qui ne voit, cependant, que le génie, la divination, le don seraient impuissants? Une forte culture archéologique soutient ce sourcier. Élève de l'École italienne d'Athènes, il a visité tout l'Orient et les musées d'antiquité de l'Europe — sauf Paris où les œuvres originales grecques sont rares, on le sait... Il connaît les textes, tous les textes où

l'archéologue-fouilleur puise l'indication nécessaire à ses recherches, à son instinct, et les confirmations utiles à ses déductions.

Et ce n'est pas tout. Car la science et l'art auraient-ils été suffisants à Pompei? Il est bien évident que si M. Spinazzola a pu nous révéler une Pompei entièrement nouvelle, il le doit à autre chose qu'à l'étude des textes et à son flair. Il faudrait alors admettre, comme je le disais tout à l'heure, qu'il y avait deux Pompei, une que nous connaissions par Fiorelli, l'autre ignorée et totalement différente de la première dont elle faisait partie pourtant. Or il n'y en a qu'une ; il y a Pompei dans une seule enceinte, détruite en 63 par un tremblement de terre, et enfouie sous la lave en 79 dans toutes ses parties. Comment donc se fait-il qu'on n'ait jamais rien trouvé de ce qu'on trouve aujourd'hui?

M. Spinazzola met au jour une Pompei autre que celle de Fiorelli parce qu'il fouille autrement que ne fouillaient Fiorelli et ses successeurs. En un mot, M. Spinazzola a inventé une nouvelle méthode que je définirai d'un mot : on fouillait à la pioche, il fouille à la pelle. Il ne défonce pas, il gratte. Il enlève la lave et les lapilli non plus verticalement mais horizontalement. Et les conséquences se devinent aussitôt.

Que se produisait-il sous le coup de pioche? Tout tombait sous sa brutalité. Tout ce qui n'était pas la pierre brute de la carcasse, tout le décor, colonnes, peintures, bois, l'appareil surtout des étages supérieurs désagrégé en plus par les pluies, concassé en milliers de morceaux que la seule pression des matières volcaniques retenait assemblés, tout cela tombait avec celles-ci, roulait avec elles, et les brouettes l'emportaient. Pensez à la petite frise d'Achille dont je parlais tout à l'heure, et dont on a rassemblé les 1 709 morceaux. Sous la pioche, ils se seraient dispersés parmi les lapilli qui les recouvraient. A la pelle, ils ont été ramassés sur celle-ci, triés, et rassemblés.

Pompei était une ville à étages jetés bas par les fouilles au fur et à mesure que la pioche les dégageait des cendres. Tandis qu'aujourd'hui, en grattant, on évite de rien bouleverser. Dès que la pelle rencontre un obstacle, elle s'arrête. On tâte, et si le moindre soupçon se présente, on fixe par des poutrelles de fer glissées en dessous, ou dressées devant,

ou placées derrière, les trois à la fois au besoin, le morceau espéré. J'ai parlé des auvents de tuile des boutiques. Au moindre coup de pioche, ils tombaient émiettés. Lorsque la pelle les a eu rencontrés, on a passé dessous les soutiens, et, les lapilli enlevés, ils sont restés en place, tandis que, autrefois, dans la Pompei de Fiorelli, ils tombaient avec les lapilli. On était si pressé d'arriver au sol, cherchant l'œuvre d'art, qu'on ne faisait pas attention aux sacrifices que cette recherche entraînait. La pelle permet d'atteindre le sol sans rien sacrifier du reste, de ce reste qui va modifier la plupart de nos notions sur la vie antique, et périmer la plupart des ouvrages écrits jusqu'à ce jour sur Pompei.

J'ai dit un mot, tout à l'heure des portes. Elles étaient de bois, donc pourries, en poussière, une poussière debout, peut-on dire, et que la pioche qui faisait rouler les lapilli dispersait avec eux sans même qu'on s'en doutât. Grâce au système dit de la pelle, cette poussière a pu être retenue ; on a glissé entre elle et les lapilli qui la soutenaient le plâtre fixateur qui a moulé la porte, la rendant homogène, en épousant toutes les formes et aspérités.

Les exemples sont infinis. Chacun peut les imaginer facilement. Il n'est qu'une chose que M. Spinazzola n'a pu encore trouver à Pompei, et c'est le toit d'une maison, c'est-à-dire, conséquemment, la maison complète. Et comme je lui demandais à quoi il attribuait cette absence de toit :

— A ce que la hauteur des fouilles, — me répondit-il, — n'atteint au plus haut que dix ou douze mètres. Il faudrait pour rencontrer un toit, de dix-huit à vingt mètres. Mais je les trouverai !

— Où donc?

— A Herculanum.

Et c'est la question d'Herculanum, question dont la réponse reste toujours en suspens, depuis tant d'années ! et que M. Sipnazzola prétend résoudre enfin. Je voudrais, pour terminer, l'exposer rapidement.

***

Je vous ai présenté Pepi. Ce n'était pas pour le seul pittoresque. Je vous ai dit quel rôle sa science géologique jouait

dans ces fouilles des terrains volcaniques. Poussé par son ami Spinazzola que son démon tourmentait, Pepi a étudié les laves qui recouvrent Herculanum, et il est arrivé à des conclusions qui permettent à M. Spinazzola les plus légitimes espoirs. Les conclusions de Pepi sont nettes et courtes : on s'est jusqu'à ce jour trompé sur la composition de ces laves qui ne diffèrent en rien des laves pompéiennes ; et donc leur enlèvement n'offre aucune difficulté supplémentaire, si ce n'est que, à Pompei, la surface du sol est nue, tandis qu'à Herculanum une ville de 30 000 âmes, Resina, est bâtie sur la ville ensevelie, difficulté que l'art de l'ingénieur permet de négliger aujourd'hui, alors qu'elle était à peu près insurmontable lorsque Pompei fut découverte. La vieille théorie, que les travaux de M. Giuseppe De Lorenzo, professeur de géologie à l'Université de Naples, dit Pepi, viennent de réduire à néant, prétend que Pompei a été ensevelie sous une lave de feu, Herculanum sous une lave de boue qui offre une résistance que la première n'a jamais opposée, cette boue s'étant solidifiée, étant devenue compacte comme le roc, ce qui ne put se produire pour les lapilli de Pompei, sortes de petits cailloux en cendre, et sur lesquels, en plus, ne pesait pas toute une ville.

Cette théorie avait été déjà combattue au XVIIIe siècle. S'il y avait eu, disait-on, à Herculanum, torrents de fange, ces torrents se seraient répandus dans les fonds, et n'auraient pas couvert uniformément dépressions et hauteurs. Car, il ne faut pas oublier que si Herculanum occupe une petite vallée enserrée par les collines de Pugliano, de Portici et de la Favorite, elle siégeait non seulement avant l'an 79, mais même jusqu'à l'an 1631, sur un promontoire, puisque ces trois collines n'ont été formées qu'en cette dernière année par une lave descendue du Vésuve avec une telle rapidité qu'elle arriva à la mer en moins d'une heure. L'aspect d'Herculanum était donc exactement contraire à celui qu'elle offre aujourd'hui. Là où les bords se relèvent, Portici et Favorite, se voyaient deux dépressions qui bordaient le promontoire sur lequel Herculanum était bâtie. Herculanum s'élevait sur une éminence entourée de deux vallées, tandis qu'elle gît à vingt mètres au-dessous du niveau actuel, sous la ville de Resina. Si, dans ces conditions, disait-on, donc, au XVIIIe siècle, Hercu-

lanum se trouve encore entre quatorze et dix-sept mètres au-dessus de la mer, ce qui, étant donné le déplacement de celle-ci depuis les Romains, porte le niveau moyen de la ville à vingt mètres au moins au-dessus de la mer et à une distance de deux cents mètres du rivage, le promontoire d'Herculanum ne pouvait se terminer, comme Strabon le dit, d'ailleurs, que par une descente rapide vers la plage, tandis que les deux vallées qui le flanquaient devaient être assez peu profondes. Les torrents de fange, concluait-on au XVIIIe siècle, se seraient répandus, dès lors, dans ces vallées et non sur la partie haute.

Cette objection avait été oubliée. M. Giuseppe De Lorenzo la reprit à son compte, et la fortifia d'arguments nouveaux et décisifs que voici résumés.

Les torrents de fange, appelés aussi lave d'eau, ont besoin d'eau pour se former, de beaucoup d'eau, d'un véritable déluge qui entraîne les matières projetées sur les pentes du volcan. Cette eau ne peut provenir que de la pluie. Or constata-t-on de ces pluies torrentielles au commencement de l'éruption de l'an 79? Non, et l'examen géologique des matières qui recouvrent Pompei où les cendres de composition pisolithique, qui indiquent la pluie, se trouvent presque au sommet des couches éruptives, prouve que la pluie ne tomba qu'après l'ensevelissement de la ville sous trois mètres de lapilli et de cendres. Est-il vraiment possible que cette pluie soit tombée en déluge sur Herculanum dès le premier jour, sans que Pompei sa voisine la reçût? C'est, d'ailleurs, ainsi que les choses se sont passées en 1906. La pluie et ses amas de fange n'ont fait leur apparition que quelques jours après la grande phase éruptive qui détruisit Ottaiano.

Si, au surplus, nous lisons les écrivains anciens, nous n'y trouvons pas trace de différence entre l'ensevelissement des deux villes. Au contraire. Pline le Jeune, dans sa lettre à Tacite, dit que son oncle, après avoir observé le pin grandiose qui marque le commencement de l'éruption, après avoir reçu le message des marins de Retina — Pline commandait la flotte de Misène; Retina était le port d'Herculanum, et est devenu Resina — des marins de Retina qui lui demandaient de venir à leur secours, fit immédiatement armer des quadrirèmes, et, en ce premier jour de l'éruption, se dirigea

par un vent favorable, du nord par conséquent, vers Retina — dont plus tard on a fait *une amie*. Les cendres, lapilli et pierres ponces, tombant dans la mer et relevant déjà les fonds, l'empêchèrent d'aborder ; il dut se réfugier à Stabies où, emphysémateux, il fut suffoqué.

Pline le Jeune parle de lapilli, de cendres, de blocs rocheux, il ne parle pas de pluie ni de fange. Et, si l'on examine géologiquement les matières qui recouvrent Herculanum, on les trouve exactement composées des matières énumérées par Pline le Jeune : une épaisse pâte de cendre, plus ou moins compacte, selon qu'elle a été plus ou moins agglomérée par son propre poids et par le carbonate de calcium déposé par les eaux filtrantes ; un nombre infini de ponces qui vont de la grosseur d'un pois à celle d'un melon. Et ce sont strictement les ponces rencontrées à Pompei.

La seule différence est que, à Pompei, par suite de la distance et du vent qui entraînait les plus menues, les ponces sont homogènes et de la grosseur moyenne d'une noix, tandis que, à Herculanum, plus près du cratère qui s'ouvrait davantage aussi du côté d'Herculanum, les ponces tombèrent en plus grande quantité et se mêlèrent aux cendres et autres matières. Si donc le tuf d'Herculanum est plus compact, c'est parce qu'il est plus lourd étant plus nombreux, parce que d'autres éruptions, principalement celle de 1631, accumulèrent sur lui d'autres scories encore, et surtout parce que le carbonate de calcium déposé par les eaux filtrées pendant deux mille ans par les ponces et les cendres, l'ont aggloméré. La preuve s'en trouve, supplémentaire, dans le fait que, dans la région la plus élevée d'Herculanum, on rencontre des couches de matières molles, fangeuses, c'est-à-dire de lave de boue provenant de la phase diluvienne de l'éruption, et semblables aux cendres pisolithiques des hautes couches de Pompei. Et donc différence de compacité, de poids et de quantité, mais identité de composition de matière. Fouiller Herculanum n'est pas plus difficile que de fouiller Pompei, quant à la lave du moins, si le fait de procéder par galeries souterraines rend la besogne plus délicate, mais relève exclusivement de l'art de l'ingénieur. Et l'on ne saurait, à aucun point de vue, comparer la compacité du tuf d'Herculanum à celle

du tuf des Champs Phlégréens ou de Nocera que l'on travaille comme la pierre de taille. Le tuf d'Herculanum est, à peu près sur tous les points, facilement désagrégeable, et, même lorsque les eaux filtrées à la suite des premières fouilles le rendent plus compact, il peut se broyer aisément.

Une objection dernière se présente cependant, à laquelle il faut répondre aussi pour ne laisser aucune prise à la controverse. Si la théorie des deux laves est fausse, comment explique-t-on la différence de patine entre les bronzes de Pompei et ceux d'Herculanum? Des pompéiens la patine est bleue, des herculanéens elle est verte. Pourquoi à enfouissement semblable ne correspond pas patine pareille? J'ai posé la question à Pepi qui m'a péremptoirement répondu :

— Il faut d'abord distinguer. Les bronzes trouvés à Herculanum et à Pompei au XVIIIe siècle ont perdu, tous, leur patine originale. Ils ont été indistinctement grattés et vernis ; ils ne peuvent nous renseigner en rien. Restent les bronzes trouvés récemment et qui sont verts ou bleus, selon la ville. Ils sont bleus à Pompei parce que, comme vous le savez, les ponces de Pompei sont moins denses que celles d'Herculanum, et, donc, ont laissé passer sans la retenir l'eau tombée depuis l'an 79 sur le sol de la ville ensevelie. En ne faisant que passer, l'eau a laissé sur les bronzes de Pompei du carbonate bleu de cuivre ou azurite. A Herculanum, par suite de la plus grande compacité des ponces, l'eau a coulé plus lentement et a laissé du carbonate vert, plus riche en carbone anhydre que l'azurite ; le séjour plus ou moins long de l'eau a modifié la composition chimique des produits déposés. La matière éruptive n'entre pour rien dans la différence des patines.

***

S'appuyant sur ces recherches et constatations de M. Giuseppe De Lorenzo, géologue et « savant particulier des Champs Phlégréens », M. Spinazzola a résolu d'entamer la grande œuvre des fouilles d'Herculanum à peine amorcée au XVIIIe siècle, et laissée en suspens. En 1911 le gouvernement italien a mis un million et demi à la disposition du surintendant. Les études préparatoires étaient entreprises, et on allait

commencer à fouiller lorsque la guerre éclata. Aussitôt celle-ci terminée, on s'y mettra.

Et M. Spinazzola, tout frémissant des merveilles qu'il devine, qui l'attendent, me dit :

— Mon œuvre à Pompei, à Cumes, à Pæstum est assez avancée pour que je puisse la donner à continuer à des inspecteurs qui travailleront d'après ma méthode et sous mon contrôle, mais sans que j'y participe autrement que pour la haute direction et le conseil. Je pourrai, déchargé de ces soins, me consacrer tout entier à Herculanum. Et, vous m'entendez ! retenez bien ce que je vous dis : à Herculanum je trouverai la maison tout entière, le toit compris ! Oui, le toit ! Parce que à Herculanum j'ai vingt mètres de lave ! Vingt mètres, c'est le toit. Et la maison avec toit, c'est la maison avec tous ses meubles. Oui, les meubles ! Nous aurons des fauteuils romains !

Je défie bien qui entend M. Spinazzola parler de ses espoirs et de ses certitudes, de mettre en doute sa véracité. Une telle sécurité se dégage, avec une si grande flamme, de ses propos qu'on le suivrait jusque dans l'antre de la Sybille. N'y est-il pas descendu déjà, au flanc de l'acropole de Cumes? En tout cas, il est certain qu'Herculanum « rendra » autant que Pompei, et plus prodigieusement encore. Elle ne fut pas touchée, d'abord, par le tremblement de terre de l'an 63 qui renversa Pompei. Ensuite, elle était restée beaucoup plus purement grecque que sa voisine devenue bain de mer romain, ce qu'Herculanum n'était pas. En dehors des œuvres d'art, peut-être moins nombreuses, mais peut-être aussi plus pures qu'à Pompei qui était une ville de luxe, Herculanum peut nous révéler les restes de sa bibliothèque fameuse dans l'antiquité. On a retrouvé quelques manuscrits calcinés et on les a déchiffrés : les tablettes de Jucundus à Pompei, et les manuscrits de Philodème à Herculanum, par exemple. Pourquoi ne trouverait-on pas encore à Herculanum dans les maisons avec toit, et donc préservés de la combustion ou même calcinés, des « livres » que l'on déchiffrerait et reconstituerait à leur tour? Qui sait si, sous Resina, ne gît pas quelque poète grec inconnu, quelque tragédie d'Eschyle ou d'Euripide ignorée? Tous les espoirs sont permis. Caressons-les toujours...

Je puis dire, enfin, que si le gouvernement italien s'est jusqu'ici refusé à toute combinaison qui aurait fait des fouilles d'Herculanum une œuvre internationale ainsi qu'on l'avait proposé pour en diminuer les frais, si le gouvernement entend que cette grande œuvre soit exclusivement italienne, et la prétention est des plus légitimes, il semble disposé à admettre dans une mesure à préciser la collaboration des nations amies. En échange de certains concours, par exemple, on donnerait aux savants étrangers un droit premier de publication des trouvailles faites. A qui sait l'importance attachée à cette publication initiale par les savants dont elle est la récompense et le couronnement de carrière, un tel accord apparaîtra aussitôt des plus féconds. Chacun aurait sa part, la direction générale, l'inspiration restant légitimement à l'Italie et au surintendant audacieux, savant, heureux — et inventeur d'une méthode qui vient de donner, à Cumes et à Pompei, des résultats éclatants.

Ai-je besoin d'ajouter que la France sera conviée la première à cette participation dans l'œuvre de paix, ayant été, la première aussi, associée à la guerre des Latins contre les Barbares de la Germanie?

ANDRÉ MAUREL

LE PRIX DE L'HOMME[1]

(1914-1916)

X

UN SOLILOQUE ET UNE LETTRE

A cheval, à une centaine de mètres de sa compagnie, qui avait travaillé dans le bois de la Grande-Goutte, Trévière causait avec lui-même.

Encore une journée de passée, et c'est demain le 20 décembre ! Quatre mois déjà que j'ai vu le feu, et quel feu, à Morhange ! Et il y a un an à cette époque-ci, Grasset me téléphonait le succès de la deuxième édition de mon roman, et *l'Argus* m'envoyait des monceaux de coupures ! Était-ce une assez belle fin d'année ! Ah ! Ah ! le nez de trois aunes des anciens camarades rencontrés un peu partout ! Et ma satisfaction vis-à-vis des petits journaux et des revues qui avaient refusé ma copie ! L'article du *Temps*, cet éreintement de Paul Souday, m'avait fait grand bien. Trois colonnes du rez-de-chaussée à cinquante-sept lignes chacune. Au fond, il avait parfaitement vu juste : peu de souffle et pas davantage de conviction. Mais de quelle façon *l'Écho de Paris* avait relevé le gant ! Sujet de polémique, je devenais un personnage; j'en-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier et du 1er février 1919.

trais en plein dans la renommée à vingt-neuf ans; un académicien m'annonçait par ces mots : « Une gloire de plus luit dans la nation. »

Le succès de mon roman, qu'était-ce en regard de ce que j'avais dans mon sac? Les aimais-je assez les cartonniers qui étaient à portée de ma main et où s'accumulaient, mes documents, mes idées, mes plans ! Formais-je de grands projets ! J'allais commencer par prendre une maîtresse en vue. Oui. J'aurais lâché Linette. Ensuite, le grand mariage avec une fille d'industriel, de banquier ou d'administrateur polyphage, à laquelle on sacrifie le passé. Puis, nanti d'une femme prosaïque, prendre une Égérie romanesque, continuer la vie, plein de flamme et d'ambition, ne désirer que ce qu'on croit ne pas pouvoir obtenir... Eh! oui... C'est ce que je me disais il y a un an. Et maintenant, après quatre mois de guerre, me voilà derrière mes deux cent cinquante bonshommes dont pas un ne sait seulement ce que c'est que le Théâtre-Français ou l'Institut.

Triple imbécile que j'ai été de ne point passer mon examen d'interprète ! Une formalité, connaissant l'anglais et l'allemand comme je les possède ; mais une formalité qu'il fallait accomplir. Je trouvais plus brillant de rester parmi les combattants. Triple imbécile ! Tout bien pesé, puisque je suis indemne, je ne regrette rien, au contraire. La chance ne m'a pas abandonné, ni mon savoir-faire qui a bien droit aussi à des louanges. Je suis le seul officier de la brigade cité à l'armée, ne l'oublions pas. Me suis-je prodigué plus que d'autres? Telle n'est pas ma façon d'agir, surtout ici ; le devoir strict... suffit. Mais il existe diverses façons de le présenter ce devoir strict, de le faire valoir. Si j'avais à mon actif les exploits de Miguel, il y a belle lurette que je serais proposé pour la croix. Pauvre Miguel ! Est-il assez maladroit ! J'ai ma citation ; cela vaudra gros, la paix signée. Et puis malgré tout, je ne me repens pas d'avoir risqué ma peau comme tout le monde. Je me suis exposé ; j'ai pensé de bon cœur : Périsse Trévière plutôt que la France. Je m'en voudrais de n'avoir pas consenti ce que j'ai dû accomplir ; mais maintenant ; — il poussait un profond soupir ; — après des années de luttes opiniâtres, avec trois licences dans ma poche et les connaissances spé-

ciales que je possède, continuer ce métier de terrassier et de patrouilleur, entendre ces plaisanteries éternelles, ces mots grossiers de pauvres bougres qui sentent mauvais à cent pas, — il ralentit un peu son cheval, — qui sont couverts de boue, et que les poux vont dévorer au printemps ; cela dépasse mes forces ! Mener cette existence pour arriver à quoi? A être capitaine dans la troupe et ramasser la poussière de gloire dont l'active ne voudra pas ! Ah ! maudite guerre ! que je suis donc las de tes émotions ! Plus je vois de près la saleté, les privations, la mort, plus j'aime le bien-être, ma chère bibliothèque ; plus j'aime la vie, quoi !

Et celle qui suivra la guerre sera-t-elle assez magnifique ! Quelle auréole au front de la France ! Avoir trente ans, tous ses membres, et derrière soi une gloire pareille !

Que faudrait-il en somme pour me mettre à l'abri? Quatre lignes sur un morceau de papier envoyé à la bonne porte. Il m'a suffi de jeter un coup d'œil au bureau du colonel pour voir que les recommandations reprennent. Moi-même je reçois chaque jour des lettres de cette nature, et je suis forcé d'en tenir compte. Beaucoup m'ouvrent les yeux. J'ai des hommes très convenables, qui feront d'excellents gradés, dont j'aurais à peine soupçonné le nom si mon attention n'avait pas été attirée sur leurs qualités.

Mon raisonnement doit être celui de chaque chef. Il est d'abord si flatteur d'être invoqué, le mot n'est pas trop fort, comme l'arbitre d'une destinée humaine ! Au sujet du colonel, mon opinion est établie. Il ne doit pas hésiter devant une mise en relief bien circonstanciée des talents d'un officier. Et plus haut? Ils sont plus âgés, donc plus faibles. Déduction mathétique.

Donc, voici ma ligne de conduite. Dès ce soir, j'écris à mère... oui, cela vaut mieux qu'à père. Je lui présente la chose clairement, catégoriquement, comme une question de vie ou de mort. Par elle, atteignons le colonel. Rien de plus facile. J'ai eu comme partenaire la fille du précédent colonel, aujourd'hui général, au mariage de qui donc?... J'y suis. C'était à Pau. La fille du conservateur des hypothèques épousait mon camarade de collège Léon Jouin. Tiens, ce bon Jouin, qu'est-ce qu'il devient? Quand je pense que j'ai hésité à le laisser

dans les oubliettes lorsque j'ai distribué mes hommages de seconde édition ! Une belle boulette d'évitée... donc, par la belle-mère de Léon, mère atteint la femme et la fille du général Dolon, qui atteignent le colonel ; ensuite, père compte environ dix de ses anciens condisciples qui sont colonels ou généraux ; j'en établirai la liste et je la joindrai à ma lettre qui doit être énergique, suppliante, prenante... Dès ce soir, le stylo en main. Quelqu'un peut-il s'aviser de me prendre pour un lâche? Mis à l'ordre du jour de l'armée est-on jamais lâche? On peut citer de mauvais vers, quand ils sont d'un grand poète. J'ai passé quatre mois au front sans défaillance; combien d'officiers de carrière sont encore à se découvrir des rhumatismes à l'arrière ! Et puis, qu'ils pensent ce qu'ils voudront ! Je ne demande qu'à rendre, à Paris, de meilleurs services qu'au front.

A part moi soit dit, ce secteur de Lorraine est bien avantageux. Est-il calme quand on le compare à ceux d'Ypres, de l'Aisne ou du bois le Prêtre ! Et quel agrément que ce château ! Un milieu charmant ; des idées millénaires mais qui semblent s'appuyer sur la vérité; Rémy de Gourmont a raison — voilà un auteur à ne pas citer à Romécourt —, il ne convient pas de chercher la vérité; mais, devant un homme, quelle est sa vérité.

En présence de Marcelle, un cœur aride retrouverait de la tendresse; un cœur flétri, les illusions de ses vingt ans. De même que les camarades, je suis sous son empire ; elle a de la race, de l'esprit; mais je serais ennuyé de l'aimer vraiment; c'est une personne à laquelle on ne peut s'intéresser que pour le bon motif, et, dans le mariage, d'amour, pas trop n'en faut.

A Romécourt, la fortune doit être solide, selon mes goûts et mes besoins. J'ignore si les agences de renseignements fonctionnent encore. Avant la guerre, les meilleures étaient allemandes; c'était navrant. Ce rouage est cependant utile dans une société. Que de mariages qui tournent mal seraient évités si les familles y avaient recours !

Je ne m'abuse pas : M. de Romécourt n'a pas moins de soixante mille livres de rente. C'est très présentable avec un beau nom et des relations de premier ordre. Passerait-il sur mon nom roturier? Là-dessus, pas un seul doute. L'unique

obstacle sérieux, ce serait Miguel. Oui, quand il discute, le regard de Marcelle s'enflamme et le soutient. Cela pousserait à beaucoup penser, si Miguel ne se chargeait pas lui-même de se combattre par ses maladresses. En accumule-t-il des gaffes! Il est vraiment gosse, malgré ses trente ans! Raconter devant monsieur et madame de Romécourt que, s'il avait à choisir un précepteur pour ses enfants, il préférerait son instituteur Madio à son prêtre-soldat Liverzac! Quelle balourdise! Elle vaut celle qu'il a commise au lendemain de la prise de Moncel en présence de l'officier d'état-major de l'armée. L'amusant, c'est que celle-là, qui n'a pas été sans résultat pour lui, envoie bel et bien le général cacochyme à Limoges. En quoi Miguel nous rend un fameux service!

Je reviens à Marcelle, avec l'impression que si je sortais de ma réserve à son égard... Sait-on jamais?... Les jeunes filles sont incompréhensibles... mais leurs père et mère ne le sont pas... Il me semble quand même que je pense beaucoup à elle; est-ce que je commencerais à me faire une affaire sérieuse de cette amourette et ne m'en voudrais rien avouer? Bah! quinze jours d'éloignement et elle sera oubliée. Pour l'heure, soyons prudent. Posons seulement des jalons. Attendons ce que le temps pourra décider. L'essentiel, c'est de sortir de ce guêpier.

***

En se retrouvant seul dans sa chambre le 23 décembre Miguel écrivit sur son journal :

La guerre me paraît une toute petite chose. Elle n'a rien changé aux grandes. Les orages sont dans le cœur. Les passions n'échappent pas à la vue de ceux qui les causent; mais pour ceux qui les ressentent, tout se termine autrement qu'ils ne l'ont projeté.

***

Marcelle de Romécourt à Solange Wentel, à Nancy.

« Ma bonne chérie,

» Ils sont partis! mais ce n'est pas pour revenir, cette fois! Leur destination est inconnue. Ils vont se battre sans

même supposer où, sans savoir s'ils seront jamais renvoyés à Romécourt. Pas un d'eux n'a manifesté autre chose qu'un trouble passager. Sans mot dire, ils se sont raidis et ont accepté leur destinée ; c'était magnifique de sentir vibrer leurs cœurs, et j'ai honte de mes larmes que leur héroïsme ne me pardonnerait pas. Elles coulent pourtant et me soulagent pendant que je m'efforce à m'habituer à cette idée que je ne verrai peut-être plus ni Miguel ni Philippe.

» Oh ! que je m'en voudrais si j'avais, par amusement, essayé de les rendre amoureux pour que leur passage ici gagnât en piquant. Mais je n'ai rien à me reprocher ; et puis, deux jeunes gens de cette envergure ne sont pas de ceux que l'on rend amoureux, mais de ceux qu'on *aime*. Je souligne, oui, ma chérie, et j'éprouve, malgré ma tristesse, une allégresse que je n'ai jamais sentie.

» Résister, j'ai essayé, suivant tes conseils d'aînée ; mais la crainte que tu as cherché à m'inspirer de cette « puissance invincible », au lieu de m'y arracher, m'y a complètement livrée. Ces jeunes gens me subjuguent. Je me condamne, je discute, je me trouve malhonnête de m'intéresser aux deux. Me fâcher contre moi-même augmente mon amour et ma satisfaction de n'avoir pu me convaincre de mes torts ! Selon tes avis, j'ai cherché à me décider. Je m'étais promis de répondre affirmativement à celui qui me parlerait le premier de son inclination. C'était bien grave de prendre une décision pareille, mes parents n'y participant point ! A une époque autre que celle que nous traversons, j'aurais considéré ma résolution comme une extravagance. Je n'ai pas à m'en repentir : ni Philippe ni Miguel ne se sont prononcés ! Ah que cette indécision me tourmenterait si je n'étais pas à peu près sûre qu'ils m'aiment !

» Nous avons beaucoup causé depuis la Toussaint ; et je me suis souvent trouvée seule à seul avec l'un ou l'autre de mes lieutenants. Philippe est invariablement dans d'égales dispositions. Il n'a jamais l'air de faire un compliment, il ne lui est pas échappé un de ces mots que tant d'hommes se permettent sans avoir, comme lui, ce qu'il faut pour les justifier. Jamais il ne m'a forcée à cette réserve dans laquelle une jeune fille est obligée de se tenir. Il discute volontiers, il

raconte ses voyages, parle de son premier livre et de ceux qui devaient le suivre ; mais malgré son talent, il a une façon flatteuse de remarquer ce que vous avez dit d'original, de neuf, ou de touchant ; et, bien qu'il ait beaucoup lu et qu'il soit au courant d'une foule de questions, il ne s'obstine jamais contre un argument raisonnable et entre aisément dans votre opinion. Fréquemment, il lui arrivait de me demander : « Que croyez-vous que ferait une femme dans cette alternative, ou celle-là? » Et il avait en m'écoutant une si belle allure d'homme de qualité qu'il me semblait que sa femme serait enviable !

» Hier, il a été particulièrement affectueux et m'a quittée en me disant : « Vous ne sauriez douter que j'aie de la joie à vous revoir. » S'il avait dit : plaisir, j'aurais eu des hésitations sur ses sentiments ; mais il a, de façon particulière, appuyé sur le mot joie. C'est beaucoup, n'est-ce pas, mais pas suffisant? Ensuite, il a ajouté une jolie phrase sur la valeur des mots que l'on ne dit pas. Que je regrette de ne l'avoir pas retenue ! Elle était un peu obscure, mais de là venait son intérêt ; et j'en ai été agitée comme d'une déclaration ouverte.

» Que je suis sotte d'avoir une aussi piètre mémoire, et si tu savais à quel point je me parais insipide, dénuée de conversation, nulle parfois ! C'est ma paresse qui m'a toujours perdue ; et maintenant je souffre affreusement de ne rien savoir. Puisque notre ambulance est définitivement fermée, je vais me remettre au travail. J'ai repris mes livres de classe... Parfaitement !... Qui ne me quitteront pas et me donneront l'espoir de causer intelligemment quand mes lieutenants reviendront, si Dieu veut qu'ils reviennent !

» Quand j'avais trop honte de mon ignorance, honte à en pleurer, parfois, Philippe avait une façon convaincante de me remonter et de me consoler. Il prétendait que l'essentiel n'est pas de savoir un tas de bouquins, mais d'être à même d'apprendre, de comprendre et de se servir des livres qui, précisément, sont des aide-mémoire. « Ainsi, me disait-il, mon jeune frère, qui se prépare au baccalauréat me battrait certainement dans des parties de son programme. Devrais-je pour cela me proclamer un nigaud? De grands écrivains, des profes-

seurs d'université ont couramment besoin d'un dictionnaire et ne s'en croient pas déshonorés. Vous avez le sens littéraire et artistique, le goût, les semences des vérités fondamentales; que cela vous suffise, puisque vous n'êtes pas institutrice. Conservez votre spontanéité de jugement, votre fraîcheur d'esprit. Ces trésors sont inestimables auprès de ceux que vous croiriez trouver dans le fatras livresque. »

» Et cela me flattait beaucoup (de l'entendre m'apprécier ainsi) et me poussait à travailler. J'ai commencé à le faire très sérieusement, je vais continuer.

» Avec Miguel, j'ai appris beaucoup aussi. Cet homme enflammé, brûlant d'enthousiasme, est en même temps un prodige d'ordre et de méthode. Devine ce qu'il m'a enseigné? A lire, simplement ; à prendre des notes, ne serait-ce qu'une page par volume. Cela décuple le plaisir, l'intérêt et le profit. Chez lui, je te l'ai déjà écrit, il y a davantage d'impétuosité que chez Philippe. Sa franchise lui donne un air qui augmente son agrément et communique de la vivacité à la discussion. Il s'opiniâtre ; mais on découvre en lui tant de grandeur et de bonnes qualités que l'on se laisse volontiers persuader. Je l'ai même amené sur le terrain religieux ; là, je l'ai trouvé très réservé. Il m'a enfin avoué ne pas pratiquer, mais avec un tel souci de ne pas me scandaliser que j'en étais très émue. Ne te hâte pas de conclure qu'il est incroyant. J'ai trouvé en lui une soif de vérité surnaturelle qui a la volonté de s'élever, de se spiritualiser sans cesse. L'impossibilité où il se trouve de pouvoir être fidèle aux croyances de ses parents, le torture. Sa famille est d'origine pyrénéenne. Un village du pays basque, perché tout en haut d'une colline, porte son nom. Et il aime son pays, il est fier de ses vieilles églises et de ses vieux meubles comme nous de notre Lorraine. Mais quand il dit : « Je serai le premier depuis dix siècles qui mourra sans se confesser », son énergique visage de montagnard se contracte avec une douleur qui n'est pas simulée. Il aime ses morts, il leur parle, et il les supplie de lui pardonner. La noble nature ! Quelle griserie pour une femme de demeurer dans son sillage ! Ah ! ses poètes, ses penseurs, ses artistes, ses hommes historiques, de Danton à Gambetta, comme il met à en parler de la fougue et de la conviction ! Des livres

qu'il a pris dans la bibliothèque, que je n'avais jamais songé à ouvrir, mais il suffisait qu'il les feuilletât et ils devenaient un monde de richesses ! Qu'il est donc beau lorsqu'il explique sa passion pour la liberté et pour le peuple !

» Il n'y a donc pas que des histrions de l'autre côté de la barricade? Ne sommes-nous pas injustes, ne voulons-nous pas demeurer les yeux fermés? Chérie, chérie ! Si père et mère m'entendaient, que penseraient-ils? Je ne veux pas m'éloigner des préceptes de Miguel. Il respecte tellement ses parents, qu'il ose à peine leur avouer qu'il n'a pas leur foi; qu'il a, ainsi qu'il le dit si bien, des dieux nouveaux.

» Avais-je tort, de te dire que j'étais cent fois heureuse et malheureuse; avais-je tort de ne pas être insensible en entendant Miguel flétrir les mariages que l'on assortit seulement par des calculs de gros sous? Certes il n'est pas tendre pour nos milieux, ni pour la bourgeoisie ; il m'a cependant dit un jour : « C'est pour vous, pour la distinction et la simplicité des jeunes filles qui vous ressemblent, que nous nous battons. » Et cet état d'esprit est d'autant plus remarquable, que, riche lui-même, il méprise la fortune. L'indispensable pour faire du bien, il ne veut pas autre chose. Je ne me rappelle pas que père ou grand-père aient parlé de l'argent comme il en parle en entière sincérité ; voilà qui touche au sublime, ainsi que son amour des humbles et son jugement sur la mort.

» Ma jolie Solange, si maman me voyait écrire à l'heure qu'il est, elle serait fâchée, elle dirait que je me surmène. Te doutes-tu seulement que Miguel, quand il revenait des tranchées, passait des nuits à méditer? Il est trop franc pour que je ne le sois pas avec moi-même. Je me sens encore plus indigne de lui que de Philippe ; mais il serait plus beau que je sois à lui, que je partage son apostolat. Quelle incomparable revanche sur l'inutilité de ma vie de jeune fille !

» Folle, folle que je suis ! N'était-ce point par pure pitié, qu'il consentait à passer des heures avec moi? Non pourtant; en lui j'ai senti un attachement véritable. Lui dont les discours sont l'aisance, la facilité, la précision du terme même, il n'aurait pas balbutié lors de notre dernière entrevue. Je ne m'explique pas qu'il soit descendu de sa chambre, m'ait

accompagnée à Buissoncourt ; que j'aie été persuadée, au long de la route, que nous allions nous expliquer; que lui, ordinairement si maître de ses nerfs, il ait été agité, contraint, et qu'il m'ait dit en manière d'adieu : « Si vous avez compris ce que j'allais oser vous exprimer, ayez la bonté de me laisser croire que vous l'ignorez. » Après ces mots, il s'est enfui sans attendre ma réponse. Aimerait-il Clotilde? C'est à peine s'il est resté quelques instants à Velaine; c'est à peine s'il y passait une fois à chaque repos. Craint-il d'entrer en rivalité avec Philippe? Mais ils sont les meilleurs amis du monde, s'estiment, ne se cachent rien. Non, ils n'ont pas l'air de rivaux. Je n'oublie pas que dans ces choses-là ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. N'importe ; s'ils m'aimaient, ils auraient voulu connaître mes pensées. Je les crois assez généreux pour sacrifier une passion naissante à mon bonheur et à celui de leur meilleur ami. Pourvu qu'ils n'aient pas d'autre amour au cœur! Quelle femme ne s'éprendrait d'êtres pareils? Ma chérie, je divague : je souffre de mon trop grand bonheur, de ne pouvoir diriger mon choix, de ne savoir si je suis digne de le fixer, si le Dieu que je vais supplier avec ferveur de sauvegarder ces deux héros daignera permettre que je puisse y réussir.

» MARCELLE

» *P.-S.* — Je relis ma lettre. Faut-il que je t'aime pour te montrer ainsi mon cœur à nu ! J'oubliais de te dire que nous allons loger d'autres troupes; mais maman, qui est fatiguée, a décidé de ne convier les officiers qu'à de rares occasions, puisqu'ils ont une salle confortable à leur disposition. Je suis enchantée qu'il en soit ainsi. En voir d'autres à la place de ceux qui s'en sont allés serait affreux ! »

XI

EN WOEVRE

En deux étapes, le régiment atteignit Liverdun. La pittoresque situation de cette aérienne cité mosellane, l'accueil

chaleureux des habitants, l'abondante variété des victuailles et des boissons firent qu'il y passa les fêtes de Noël dans une effervescence insouciante.

Le 26 décembre, au matin, il en partit ; mais au lieu de continuer à marcher de l'est à l'ouest, il tourna ses pas vers l'horizon septentrional où grondait le canon.

A Royaumeix, bourg situé sur la route nationale de Toul à Metz, ce fut le repos complet au milieu de rumeurs contradictoires. Le seul qui eût pu parler en connaissance de cause, le commandant Longuet, était le seul qui s'assujettissait au silence. Il n'annonça pas avant le 29 que le bataillon remplacerait un bataillon du ...e corps dans des tranchées d'accès difficile, situées à l'ouest de Flirey, en face du bois de Mort-Mare. Deux compagnies seraient en terrain découvert, une troisième au rain du bois du Jury au milieu duquel se trouveraient le commandant et sa compagnie de réserve.

La relève eut lieu en pleine nuit par un temps détestable. Brusquement l'hiver avait déployé ses rigueurs. De glaciales rafales de vent poussaient devant elles des nuages qui s'effrangeaient en averses perpétuelles.

— Le bon, c'est qu'il y aura un brin de lune sur les trois heures, — déclara Lieutord, — bien qu'avec ce feu d'artifice...

Le ciel, en effet, était, d'incessante façon, illuminé d'éclatements d'obus et de fusées multicolores. Ces gerbes de lumière, aux courbes si gracieuses, s'élançant rousses et rapides pour s'épanouir en des pluies d'étoiles blanches qui planaient et retombaient lentement, molles et folâtres, au gré du vent, étaient du plus grandiose effet.

— A soixante-quinze francs l'obus et à trois francs la fusée, — dit Jourdain, — ça doit donner une belle addition à la séance !

— Et l' rigolo, c'est d' penser que les Boches en feront les frais ! — renchérit Lieutord.

***

Arrivé à Mandres-aux-quatre-Tours, le bataillon se forma en colonne par un, et c'est ainsi disposé qu'il atteignit, par une piste traversière, la route de Saint-Dizier à Metz entre les

bois du Jury et de la Hazelle, à quinze cents mètres du viaduc de la voie ferrée Toul-Thiaucourt et du village de Flirey. Là, des agents de liaison attendaient, à raison d'un par section. Celui qui était destiné à Miguel lui expliqua qu'ils allaient parcourir le bois du Jury dans toute sa longueur, en utilisant un boyau à moitié rempli de boue, puis qu'ils longeraient la lisière pour gagner le découvert. Il y avait environ deux kilomètres et demi à accomplir.

— Pour que vos hommes ne se perdent pas, — ajouta-t-il, — il est indispensable qu'ils demeurent en colonne par un, chacun tenant dans sa main la baïonnette du précédent, car l'obscurité du bois est impénétrable.

L'agent de liaison marcha en tête suivi de Totor et Jacqué; puis venaient Miguel, Dupouy, Lieutord, Trilleux et les soixante hommes de la section, les sergents espacés : Châtelain au milieu, Lissaragay entre les troisième et quatrième escouades, Jourdain en queue. Derrière l'agent de liaison, la section entra dans le boyau clapoteux. Il pleuvait à verse. On ne voyait pas à vingt mètres. La vase partout montait aux chevilles; par endroits, elle atteignait les genoux.

— Cette fois, c'est la guerre, — déclara Lieutord entre ses dents.

— N'avons-nous pas de la veine d'avoir la lune? — grogna Bathalo.

Miguel ne mit pas moins de deux heures pour parcourir les deux mille cinq cents mètres qui le séparaient de son emplacement. Dans un repli de la tranchée, au fond d'une sape étroite, perpendiculaire à l'artère principale, il y avait, sous quelques morceaux de bois, un trou ressemblant à une grotte prête à s'écrouler. Un homme, aussi sale que ceux que Miguel avait frôlés jusqu'alors, en sortit et se présenta :

— Lieutenant X...

— Vous avez l'air d'avoir beaucoup souffert, — dit Miguel à son camarade.

— Affreusement, nous ne sommes ici que depuis quatre jours et la moitié des nôtres sont là ! Vous verrez ce charnier au jour. Dix régiments ont déjà attaqué avant nous les bois de Mort-Mare et de la Sonnare, sans pouvoir prendre pied dans les lignes adverses. Hier, nous allions y arriver

quand nos 75 nous ont fauchés. C'est affreux! Nous partons, — dit-il tout haut à des ombres qu'il appelait encore ses hommes.

— Mais les travaux, camarade? Tout n'est-il pas à faire? Vous n'avez ni créneaux, ni abris, ni feuillées?...

— Nous n'avons rien pu mener à bien à cause du génie malfaisant. — Et il haussa les épaules.

— Avez-vous au moins des fusées, des grenades, des cartouches?

— Des balles, vous en trouverez dans mon abri, cinq mille ; pas de grenades ; quant aux fusées, elles sont brûlées ; comme nous partions, les provisions n'ont pas été renouvelées.

— Comment, monsieur, dans un secteur pareil, vous nous exposez à finir une nuit sans une cartouche éclairante? Passe encore de n'avoir pas travaillé; mais nous abandonner à notre sort...

— Ne vous fâchez pas, camarade. N'auriez-vous pas agi tout comme nous?

— Dieu m'en garde ! Passer un secteur à un remplaçant est considéré par mes hommes comme un acte de toute première importance. Heureusement qu'il y a en France plus d'officiers de mon avis que du vôtre, et que...

Miguel n'eut pas la peine de finir cette phrase où le désir l'emportait sur la conviction. Les spectres étaient déjà loin.

***

— Deux heures encore, — dit Miguel en regardant sa montre. — Que chaque homme trouve une position de tir et ne la quitte pas ; recommandez bien de ne pas salir les cartouches et de ne pas employer celles que l'on trouve un peu partout, car la terre causerait des enrayages qui nous perdraient. J'y vais avec vous, du reste.

Et, soigneusement, il visita chacun de ses hommes, causant avec eux, et vérifiant s'ils étaient à même de faire feu, rectifiant leurs erreurs, évitant autant que faire se pouvait qu'ils tirassent sur les tranchées françaises dont il tâchait, le boussole en main, de deviner l'orientation. Puis il revint à son abri et s'y assit en pensant : « Bon endroit pour méditer sur les causes et les effets. »

Un peu après six heures, Jourdain, de sa belle tête de légionnaire romain, souleva la toile qui fermait l'entrée du gourbi et dit :

— Mon lieutenant, voici le jour.

Miguel le suivit jusqu'à un recreux qui servait d'observatoire sous un petit dôme d'acier chromé. Ce point était le plus élevé de la région et son importance capitale venait de ce qu'il la dominait en son entier.

Sur les mornes espaces calmes et pacifiques la lumière arrivait. Les hommes roulaient des yeux béants d'horreur.

Jusqu'où son regard put s'étendre, Miguel ne vit d'abord que des cadavres de soldats français. Les uns, complètement vêtus de bleu, étaient tombés l'avant-veille. Les autres, en pantalons rouges, gisaient là depuis les dix ou douze attaques de novembre, octobre et septembre. Dès le revers du talus, ils jonchaient le sol en masses compactes : ils s'espaçaient ensuite aux abords de la tranchée allemande sur la buttée de laquelle il s'en trouvait partout. A droite, mais surtout à gauche, Miguel en découvrait à perte de vue. Il remarquait de vastes trous remplis d'eau noire et croupissante, des objets d'équipement ; mais ses yeux revenaient d'eux-mêmes sur les morts. Il les voyait, par centaines, au delà du bois de Rémière : les plus éloignés dans des positions de statues culbutées, gardant à terre des attitudes vigoureuses de discoboles ou de Laocoons, les bras en avant tenant leurs armes, les jambes repliées dans le mouvement de la course : lignes entières de tirailleurs qui semblaient prêts à repartir, officiers en tête ; les plus rapprochés montrant leur décomposition parmi les débris épars et déchiquetés.

Miguel hoqueta d'horreur. Il se serait évanoui sans ses hommes qui se trouvaient derrière lui. Il se domina, ne dit pas un mot du charnier et, ouvrant son porte-cartes, il y situa les lieux qu'il voyait.

— Si ces types sont morts, c'est qu'ils n'étaient pas veinards ! — disait Lieutord qui s'était le premier ressaisi, et qui essayait de goguenarder.

— Comme cette faible lumière descendant paresseusement de l'est, rapetisse ce secteur qui nous a paru si grand

dans la couleur des ténèbres, — remarqua Miguel. — Cette nuit, j'avais jugé la tranchée intenable, le bois du Jury m'avait semblé une forêt ; l'un et l'autre, maintenant, sont minuscules. Une compagnie résolue ne suffirait-elle pas à les défendre ?

» A droite, voici, dans nos positions, la route de Beaumont que nous avons suivie hier; Flirey, son viaduc démoli comme son clocher; la voie ferrée; la route d'Essey et ses rangées d'arbres; les trois lignes en profondeur occupées par le 358e; par endroits, on y distingue entièrement les hommes. Elles obliquent sensiblement vers l'ouest; comme attirées par les positions allemandes. Derrière le plateau, c'est le bois de Mort-Mare, puis un vallonnement qui se développe jusqu'à Saint-Baussant occupé par l'ennemi, et, au loin, les collines d'Apremont et de la Montagne qui, devant Saint-Mihiel, encerclent l'horizon.

Son tour d'orientation terminé, il alla d'un bout à l'autre de sa tranchée, recevant le bonjour de ses hommes. Ils avaient creusé de petites niches dans le parapet et s'y tenaient plaqués, derrière leurs toiles de tente, isolément, et par deux ou trois. Sur ces entrefaites, Lieutord s'approcha :

— Mon lieutenant, avez-vous vu ce sergent-major, à dix mètres de la guérite blindée?

Et il montrait, renversée dans un trou, une face dont les yeux bouffis par la putréfaction étaient quintuplés sous des lunettes demeurées intactes.

— Eh bien quoi? — répondit Miguel brusquement.

— Mon lieutenant, il a encore sa sacoche. Quelle bonne affaire pour l'escouade ! Ce que je vais aller la chercher ce soir ! — Et il avait son long sourire pincé.

— Si c'est tout ce que tu avais à me dire, ce n'était pas la peine de me déranger.

— Ah ! mais non ! — et son sourire devenait encore plus fûté, — j'ai trouvé autre chose. Si vous voulez venir...

Il emmena Miguel et le sergent Jourdain vers l'arrière, à travers un labyrinthe de petits boyaux pleins de fèces et d'urine.

— Où nous conduis-tu?

— Pas loin de chez vous ; tenez, risquez un coup d'œil

par là, vous verrez les toiles de tente qui couvrent votre gourbi et qui pourraient même vous faire repérer ; donc, nous sommes dans le secteur, et j'y ai trouvé un palais, voyez plutôt...

Il se penchait contre le parapet et ouvrait la porte d'un abri qui paraissait princier : vaste au moins pour une demi-section, parfaitement sec, muni d'une cheminée en pierre, recouvert d'une couche de planches, de rondins, et de tôles ondulées.

— Mais c'est un palais des contes de fées ! — dit Miguel à Jourdain.

— C'est bien la veine de la section d'avoir ça dans son secteur, — appuya Lieutord.

— Tiens ! un homme couché dans le fond, sur les planches, — remarqua Totor.

— Réveille-le donc !

Un gros barbu ouvrit à demi les yeux.

— Qu'est-ce que tu fous-là? — lui dit Miguel.

— Je suis du génie, je suis de garde. On me laisse exprès pour empêcher les fantassins d'entrer. Oust ! Sortez.

— Tu pourrais faire attention, tu parles à un officier, — dit Jourdain.

— Ah ! je ne savais pas, — répondit-il sans avoir l'air impressionné; — mon officier, à moi, me fait rester ici pour ne laisser entrer personne, et...

— Qui est-ce qui loge ici? — demanda Miguel.

— Personne. Nous, le génie, nous travaillons dans le secteur, par équipes, de vingt heures à deux heures. Quand nous sommes fatigués, avant de rentrer au cantonnement de Mandres, nous venons casser la croûte ici, c'est tout.

Il faisait mine de trouver cela très naturel et de vouloir se rendormir.

— C'est quand même lamentable que nous soyons obligés à passer quatre nuits dehors, alors que, dans cet abri de demi-section, il y a juste un type qui dort ! — dit Miguel en sortant. — Le génie commence à faire un abri pour lui, même s'il est inutile. Nous, nous n'avons seulement pas de créneaux : il s'en moque ! De pareilles choses après cinq mois de campagne, c'est navrant ! Que faire? que faire?

A peu de distance, dans un cul-de-sac, il aperçut des cadres en bois blanc, plusieurs centaines, qui avaient la forme de trapèzes isocèles à côtés parallèles très inégaux.

— Ça, mon lieutenant, — dit Lieutord, — c'est pour se chauffer ; ce bois sec brûle très bien.

— Je pense bien que ça peut brûler, — répondit Miguel, — mais comment n'as-tu pas deviné que ce sont des créneaux, des créneaux épatants?

— Le « génie » m'a dit qu'il n'avait pas le temps de les faire, de les apporter et de les placer; alors, on...

— C'est cela, on les brûle ! Tu vas voir si ça va changer, mon petit. Allons, rentrons pour nous refaire un peu. Un homme de garde par demi-section. Les autres au repos.

Avec le jour la canonnade s'était réveillée. Dans tous les sens, les obus se croisaient, les batteries se cherchaient ; mais Miguel était tellement fatigué qu'à peine rentré dans son trou il s'assit sur le sac de Dupouy et, la tête appuyée contre une planche humide, s'endormit.

***

Pendant le déjeuner, Daigneau, sans cesse à l'affût des nouvelles, arriva fort guilleret.

— Messieurs, ça va barder. Le régiment d'a côté, le 538, attaque à seize heures. Deux compagnies sortiront pour enlever la tranchée d'en face. La préparation d'artillerie commence à trois heures. Ah ! ce qu'on va se rincer l'œil aux fauteuils d'orchestre !

Le déjeuner fini, Miguel sortit. Le vent avait tourné au nord et le temps, indécis durant la matinée, franchement au froid sec.

Suivant l'exemple de ses hommes, il ne put résister à la curiosité d'aller prendre contact avec les camarades, chargés de se porter en avant. Du poste d'observation, il découvrait des fragments entiers de leurs tranchées. Ils étaient serrés les uns contre les autres dans les trois lignes, et il distinguait nettement leurs lentes et lourdes mâchoires qui mangeaient ; les gourdes espagnoles, en peau et piriformes, qu'ils se passaient après boire, la tête renversée ; la détente de leurs muscles affalés contre le parapet pour se chauffer au soleil.

Cette animation tranquille et fraternelle, dont les couleurs vives avançaient sur le fond terne, et à laquelle la jumelle donnait un relief saisissant dans cette fosse muette, dépassait en pathétique tous les tableaux où ait vibré le génie d'une époque, où ait battu le cœur d'un artiste et d'un adorateur du bien et magnifiait l'inspiration prophétique de Bartholomé, faisant sortir d'une tombe un glaive vivant, au cimetière de Colmar.

Miguel voulut se mêler à ces hommes, voir au fond de leurs poitrines. Quand il traversait leurs groupes, ils lui faisaient place poliment, simplement, comme de coutume. Il les observait attentivement, en se demandant s'ils sentaient la présence de la mort, et il les trouvait tellement calmes qu'il en arrivait à se demander s'il était seul à réfléchir et à comprendre. Il chercha en vain des visages qui fussent le reflet d'une âme en extase et en prière, surprit des réflexions à demi-voix qu'il ne put nier qui ne fussent fort judicieuses, exemptes de fanfaronnade et de transport, comme de révolte ou de colère.

Et voici ce qu'il lisait dans les regards :

« Le sacrifice est fait, autant la fin aujourd'hui que demain! O ma femme, ô mes enfants, ô ma terre, faut-il que je vous aime pour obéir en un instant pareil ! Plutôt mourir dix fois que de céder à ces brutes avides ! Ma chance ne peut pas m'abandonner ! Puisque les autres marchent, pourquoi ne marcherai-je pas? Ah ! si je pouvais ramener un prisonnier ! Pourrai-je prouver à mon officier que je suis le plus brave? Vais-je enfin décrocher les galons d'or de sergent? »

Quand la préparation d'artillerie commença, Miguel eut honte de frémir pour ceux qui allaient sortir et de se féliciter de n'en pas être. Eux, qui n'avaient jamais vu passer d'obus de 220, étaient médusés quand ces points noirs de la grosseur d'un sabot défonçaient le sol et projetaient ses miettes à cinquante mètres en l'air. A quinze heures trente, une cinquantaine de 75 se joignirent aux batteries d'obusiers.

— Il y en a un qui tire trop court, — constata Miguel, — si seulement je pouvais prévenir.

Mais il n'avait à sa portée ni téléphone, ni fusées, ni agent de liaison d'artillerie. Les Allemands s'étant mis à répondre,

il lui devenait difficile, au surplus, de se reconnaître dans un pareil vacarme.

Duchet arriva en courant. Un obus de 75 avait éclaté dans la tranchée, trois hommes étaient tués, Méneytout avait reçu le culot dans la poitrine.

— Qu'on l'apporte dans mon gourbi, — cria Miguel, sous la canonnade.

A seize heures, notre tir cesse. Le lieutenant est au paroxysme de l'agitation. De la guérite d'observation, il voit la première vague, prête à s'élancer. Un officier lève sa canne. Un long homme maigre, saisissant à plein bras son clairon, pousse sur le plateau son long cri de cuivre. Pesamment, gênés par leurs sacs, les deux cent cinquante hommes gravissent le parapet. L'arme haute, ils partent au petit pas de course. Cassagne, du point culminant de la tranchée, aumônier volontaire, risquant cent fois sa vie, sublime, leur a envoyé sa bénédiction. Miguel, des larmes plein les yeux, halète, s'attendant à ce qu'ils tombent par grappes entières. C'est à peine si quelques-uns s'affaissent. Ils parcourent cinquante mètres, cent mètres, les voilà au rez des ouvrages ennemis ; mais avant qu'ils n'y sautent, les Allemands en sortent, non pas pour leur résister, mais pour s'enfuir vers le bois de Mort-Mare. Les nôtres sont au but et presque sans pertes. La deuxième vague escalade à son tour la levée, une mitrailleuse ennemie, postée à la voie ferrée, la prend de flanc, des 77 l'encadrent, l'effritent ; les hommes tombent pêle-mêle, certains rebroussent chemin, d'autres atteignent la tranchée conquise et s'y engouffrent. L'artillerie ennemie allonge son tir, elle frappe sur les trois lignes d'où l'attaque a bondi, les 150 et les 105 se mêlent aux 77 et aux 130.

— Riposte bien envoyée ! — hurle Daigneau, dans un état d'excitation extrême.

— Attention à la contre-attaque, — crie Miguel, — si les Boches sortent, tirez long derrière la tranchée conquise.

Il n'a pas eu le temps de faire passer son ordre que, s'élançant du bois de Mort-Mare, les Prussiens apparaissent. Vêtus de noir, superbes comme sur l'esplanade de Tempelhof, marchant au pas et tirant en marchant d'une façon merveilleuse et formidable, trois compagnies de la garde montent, en

ligne sur deux rangs, et contre-attaquent. Elles sont irrésistibles ; au deuxième feu, mus par une seule impulsion, les hommes du 538 s'échappent de la tranchée qu'ils ont prise et s'enfuient disloqués vers leur point de départ.

— Tirez ! tirez ! — hurlent Miguel et ses sergents.

Mais à part les coups de quelques soldats d'élite, les autres partent en l'air avant même que les tireurs aient ajusté.

— Plus bas ! Moins vite ! Du calme !

Ces cris se perdent dans la fusillade. Maintenant, le cœur de Miguel bat régulièrement, il a retrouvé son sang-froid. On apporte Méneytout ; il le fait déposer dans son abri et place un paquet de pansement sur sa poitrine ouverte, pendant que le blessé dit :

— Laissez-moi, mon lieutenant, allez au feu. J'ai mon compte ; mais c'est foutant d'être démoli par un 75 !

A ce moment, une troisième vague du 538 sort de la tranchée. Sautant par-dessus les cadavres, elle atteint son objectif. Et ce sont les Prussiens qui se débandent.

— Est-ce que ça va durer longtemps comme ça? — crie Miguel, qui, sans en avoir la notion précise, s'amusait éperdument.

— Attention à la contre-attaque ! Par escouades, sur la lisière du bois, à deux cent cinquante mètres, feux de salves ! — commande-t-il. — Joue ! Feu !

Les caporaux répètent et les salves commencent, battant la lisière.

— Ils ne sortiront plus. Ils sont muselés ! — clame Totor.

Ils réapparaissent pourtant, mais sont arrêtés net par les fusils de la première section. La tranchée demeure aux mains des 538.

— Nous a-t-on assez bourré le crâne de boniments sur la baïonnette ! — s'écrie Daigneau.

— Quelle nuit nous allons passer ! — gémit Sarra qui s'est réfugié avec Léraud dans une tête de sape abandonnée et s'y tient à plat ventre.

***

Miguel surpris de voir ses hommes et lui invulnérables au milieu d'une pareille avalanche de projectiles, regagne son abri.

Méneytout vivait toujours, mais aucun secours médical, qui d'ailleurs n'eût pu être efficace, n'était arrivé. Leur tour de faction terminé, ses camarades venaient le voir. Les heures qui s'étaient écoulées depuis sa blessure avaient produit en lui une altération affreuse ; ses lèvres étaient blanchâtres et fendillées, sa peau prenait des teintes de fleurs d'eau, son poumon béait autour du bloc d'acier qui ressemblait à un fond d'encrier ; mais il conservait sa lucidité de pensée et il parlait. Les visiteurs entraient avec précaution comme si le bruit de leur pas eût pu être perceptible au milieu de cette tourmente, et chacun lui serrait la main et lui disait quelques mots. Miguel, assis sur sa planche, dans l'attitude du sommeil, écoutait. Et il retrouvait bien chacun de ses hommes dans les paroles qu'il disait. Quand Lieutord, son caporal, arriva, Méneytout lui dit :

— Prends mon porte-monnaie, tu y trouveras quatre francs; vous aurez de quoi boire un coup au cantonnement, ce n'est pas la peine de renvoyer ce peu de chose à ma femme. Écrivez-lui que je suis mort d'une balle allemande, ne parlez pas de 75, et que je n'ai pas souffert.

Bathalo fut attendrissant. Il avait ôté son képi et passait sa main sur son crâne chauve.

— Crois-tu, mon pauvre ami, que le porion dans sa mine, le croque-mort, le fossoyeur, le vidangeur, le chauffeur dans sa soute, et beaucoup d'autres soient plus heureux que nous? On meurt vite, on meurt jeune, on est utile à ceux qui sont demeurés à l'arrière; si la leçon leur sert, il n'y a que demi-mal.

Et n'essayant même pas de lui dire de ces vaines phrases que le monde travestit du nom de sympathie, il l'embrassa.

Vers le matin, deux brancardiers arrivèrent enfin. Mais comment emporter ces débris sanglants sur une civière? Le blessé en comprit l'inutilité.

— Vous allez m'enterrer ici; ce sera moins dur que de me remuer. Au revoir les amis, ou plutôt, adieu. Le lieutenant dort, il a trop travaillé, ne le réveillez pas, c'est un bon chef. J'ai toujours rêvé de mourir au soleil levant.

Ses yeux furent pris de mouvements nystagmiques. Il s'éteignit pendant que le jour pointait. Telle est la fin des humbles près de laquelle pâlit celle de Pascal, et

qui égale en beauté celles des sages dont s'enorgueillit l'humanité.

— Mon lieutenant, — dit peu après Dupouy, — nous avons fait chauffer ce qui nous restait de vin, en voulez-vous? ce sera notre façon de fêter le 1er de l'an.

Les Allemands, ayant contre-attaqué plusieurs fois sans succès et laissé des monceaux de cadavres sous les feux que dirigeait un lieutenant du 538, renoncèrent, au matin du 1er, à reconquérir le lambeau de terrain que nous leur avions enlevé. De prime abord, nous en avions pris deux cents mètres; mais, revenus en tapinois avec une mitrailleuse, ils avaient attaqué de flanc les camarades du 538, en avaient tué une soixantaine en trente secondes, et avaient ramené à cent mètres notre gain. Nous avions perdu deux cents morts et quatre cents blessés; mais enfin un progrès minime avait été réalisé, et trois fois, il eut l'honneur du Communiqué.

La journée du 1er janvier fut assez calme. Sur le soir, Miguel reçut la visite du lieutenant du génie. C'était, comme il s'en doutait, un charmant garçon, agent voyer dans les Landes, qui ne demandait qu'à s'entendre avec les fantassins, mais qui n'était pas éloigné de croire que ce fût impossible. Miguel lui ayant demandé quelques renseignements au sujet de la pose des créneaux, il se donna la peine d'en installer un devant lui. Cette invention était aussi simple que pratique et peu onéreuse. Très large du côté du tireur français, le créneau finissait par une ouverture de dix centimètres, suffisante pour lui donner une vaste zone de surveillance et d'action. Miguel était enchanté.

— Dans douze heures, chacun de mes hommes aura son créneau, — promit-il.

Et, ayant bien clairement expliqué les avantages qui résulteraient de la mise en place de ces simples petites planchettes : visibilité absolue, invulnérabilité presque complète, sauf dans le cas d'un projectile passant exactement par l'orifice, assurance que les tireurs ne visent ni trop haut, ni trop bas et que tous leurs coups sont meurtriers, etc.; il veilla personnellement à ce qu'elle fût exécutée avec le maximum d'attention. Les feux se croisaient, l'épaisseur de la couche de terre protec-

trice était soigneusement vérifiée, les trous étaient masqués afin que l'ennemi ne les aperçût pas.

Le 3, la tranquillité semble à peu près revenue et la relève du 6e bataillon par le 5e s'effectue dans la nuit. Les hommes qui ne sont pas de garde, réveillés par le trépignement et par les voix, se lèvent lentement, s'étirent, les poings fermés, avec des bâillements sonores endossent péniblement leur sac, le remontent sur leurs épaules et vers leur nuque à vigoureux coups de reins, et l'on s'en va joyeux. Miguel marche en queue après avoir fait le tour de son petit secteur, soigneusement éboué, et passé les consignes; les canons des fusils pointent au-dessus des boyaux et la vapeur des haleines passe en nuages fugitifs sur la lumière de la lune. Derrière lui vient Lieutord. Il est content de ses quatre jours, il a la sacoche du sergent-major et trois balles de mitrailleuses dans sa capote.

***

Oh! qu'il fait bon revenir en soi, disserte intérieurement Miguel, s'y envelopper, s'y retourner comme dans mon sac de couchage bien hermétique. Les peaux de mouton tiennent chaud, la couverture molletonnée amortit la dureté du sol; le vent qui siffle en tempête, l'eau qui tambourine sur le carton bitumé de l'abri ne passent pas. A travers la laine du passe-montagne, on entend la crépitation du feu, on se retourne, on se pelotonne les deux genoux l'un contre l'autre, les coudes au corps, les mains sous les aisselles, on remue la tête pour qu'elle s'illumine de paillettes radieuses comme les trophées des Abencérages. On s'abandonne aux ondes capricieuses de sa mémoire. Les images arrivent vivement, sans secousses, se détachant comme des spirales de nuages sur un fond couleur d'incendie. On jette un coup d'œil en arrière, on syllogise pour deviner l'avenir pendant que la lune doucement se lève sur les morts. On se perd dans ses pensées. On rit des réflexions lugubres par lesquelles on s'est faiblement laissé assaillir. Le champ de bataille est si grand et un homme est si petit! Et le malheur de ceux qui meurent est-il ce qu'il nous a d'abord paru être? Au lendemain de Morhange, Trévière disait « La fortune s'évanouit, nous per-

dons tout, présent, avenir ! » Longtemps j'ai cru qu'il avait raison. Je commence à supposer qu'il exagérait la valeur des bonheurs dont nous allions être privés : le bien-être, les plaisirs, la fortune. Mais un appartement, à dix mille francs par mois, de l'avenue Kléber ne me donnerait pas la volupté que je dois à ma dépouille de bêtes. Mon habitation en décembre 1913, ma belle chambre de Romécourt, comme je m'en passe aisément ! Est-ce que ce mois-ci ne vaut pas mieux que le mois passé? Cette année-ci n'est-elle pas préférable à la précédente? Ma volonté s'affaissait ; j'ai des nerfs d'acier. Je redoutais une contrariété ; je me ris des pires souffrances. Où je ne voyais que ténèbres, une clarté sereine s'est levée. La vie n'est plus pour moi une sorte d'énigme dont je cherchais le mot. Objets qui attachiez ma curiosité et captiviez ma sensibilité : gloire, nature, art, liberté, est-ce vous qui donnez son prix à la vie? Est-ce donc de vous sacrifier qui rende la mort redoutable? Permettez qu'un unique problème occupe mon esprit. Autrefois, je me considérais comme un malade, un déséquilibré, lorsque je constatais l'empire que l'idée de la mort avait sur moi. La nécessité de mourir, dont je me supposais encore éloigné, au lieu de m'accoutumer au détachement des sages, avivait mon égoïsme, mais j'y revenais sans cesse. Que j'étais donc débile de méconnaître le sens des exemples de l'histoire ! Que la valeur militaire est donc facile à qui sent vibrer les âmes ardentes et justes des simples que l'hypocrisie du monde n'a pas avilis! Le secret de la conscience m'effrayait, maintenant il m'attire. La corruption des villes et des blasés m'épouvantait, la noblesse du peuple me transforme. Comme elles sont aisément discernables les forces qui animent ces hommes! Comment ne pas être guéri des pires intoxications par la suggestion du devoir qui en émane? Jamais autant qu'ici je ne les ai suivis dans les limbes de leurs pensées. J'entre dans leur intimité, je les écoute causer et lire. O docilité, confiance, habitude de se dominer par un travail et une obstination perpétuels, désir d'instruction, que vous êtes émouvants! Qu'ils sont donc criminels ceux qui vous flattent au lieu de vous enseigner et de vous former !

Là, de sa méditation, Miguel est interrompu par des pas et des voix à l'entrée de l'abri. « Déjà la corvée de soupe,

se dit-il; oui, j'entends Bachonnet et Totor, il doit être vingt heures, je le devine à mon appétit »; et il se décide, lentement, à ouvrir les yeux. Une seule chandelle éclaire l'abri du génie qu'il a réussi à occuper et à partager avec ses hommes. Il s'est réservé, tout au fond, la place minima pour s'étendre. Une planche d'une trentaine de centimètres, qui lui sert de table, limite cet endroit. Sur les cinq ou six mètres encore disponibles, une vingtaine d'hommes accroupis, tassés les uns contre les autres, forment deux rangs, leurs pieds disposés face à un bon feu, quelques-uns dormant d'un sommeil farouche, le menton sur la poitrine, ou la tête rejetée en arrière ou appuyée sur l'épaule du voisin. Plusieurs sortent pour livrer passage aux arrivants. Le gros de la corvée demeure à l'entrée où le partage doit se faire sous la surveillance du caporal fourrier Jacqué; mais Madio, Bachonnet et Totor entrent. Ils ruissellent d'une sueur noirâtre, car le gradé est chargé comme l'ordonnance et l'homme de liaison : des courroies de bidons et de musettes s'appliquent sur leurs poitrines par dizaines. Bachonnet passe aux mains de Dupouy une boîte de fer-blanc que ce dernier s'empresse d'ouvrir pour savoir quels seront le dîner du lieutenant et son déjeuner du lendemain. Totor répartit du vin, du tabac, du sucre, du chocolat; Madio fait passer des conserves de hareng et Jacqué ouvre une sacoche bourrée de lettres et d'imprimés, son visage rayonnant du plaisir qu'il va causer.

— Voilà une veillée agréable en perspective, — dit Miguel, — un abondant courrier met la section de bon poil, n'est-ce pas, Totor?

— Oh! oui, mon lieutenant, — répondit-il de sa bonne grosse voix et par la mimique de sa face brusque qu'un sang âpre farde, — on est content d'avoir les babillardes des mégères.

Ce mot lancé par Daigneau a fait fortune. Il met l'abri en joie tout ainsi que la gaillarde assurance de Totor. Ah! c'est un dégourdi, qui n'y va pas par quatre chemins quand il s'agit de lâcher le mot pour rire au lieutenant!

— Qu'est-ce que deviennent les Boches? — demande Miguel.

— Ils sont sages, — répond Lieutord, — Fritz tire sur le

sergent-major; faut bien qu'il brûle sa camelote. Les autres se chauffent, on voit leur feu comme si on y était... nous allons tranquillement nous en glisser dans le jabot !

« L'état-major qui ordonne de signaler les lueurs à l'artillerie ne serait peut-être pas enchanté de savoir que nous ne dérangeons pas ces messieurs devant leurs bûches, pense Miguel, mais s'il daignait se déplacer la nuit, ne serait-ce que pour l'exemple, il verrait que sa recommandation ne tient pas debout. »

Miguel, ses lettres lues, commence à faire honneur au « pique en terre » que Dupouy lui présente sur une écuelle. Ses sergents s'installent auprès de lui, et les hommes que leur service ne retient pas à la tranchée ouvrent leurs couteaux et entament des pains croustillants, avec cette lenteur pieuse dont le peuple ne se départ pas en accomplissant une action qu'il respecte comme un rite.

Touché du silence presque complet qu'ils gardent en sa présence, il les met à l'aise, très content de leur être agréable, de pénétrer dans leur for intérieur, et de suivre le jeu de leurs imaginations vierges. Il y a dans les plaisanteries et les taquineries qu'ils échangent, moitié en français, moitié en patois, outre ce naturel et cette couleur auxquels arrivent si peu d'artistes, de la fantaisie, de la gauloiserie, de l'imprévu et du comique à ravir Molière ou Beaumarchais. Miguel rit de si bon cœur qu'il se demande si aucune comédie l'a jamais à ce point diverti. Mais, leur repas terminé, ils parlent aussi de choses sérieuses. Trilleux déploie le journal, le lisant tout haut pour que chacun puisse intervenir librement dans la discussion; lorsqu'ils ne s'entretiennent point de politique, ils parlent de leur petite patrie, de leur famille, de leurs affaires ; et les commerçants blaguent les agriculteurs, les artisans les petits fonctionnaires; Madio, Liverzac et Cassagne n'échappent pas plus que les autres aux petits coups d'épingles. La communauté de leurs existences a établi entre ces hommes des amitiés infrangibles. Se sont-ils bien chamaillés pour savoir quel était le plus utile du marchand de grains ou du vigneron, du receveur buraliste ou du tonnelier, du planteur de tabac ou de l'agent d'assurances, ils avouent les petits dessous, les misères de chaque profession, les ruses qui en

font indispensablement partie, et, prenant Miguel à témoin de leurs différends, ils l'en font juge.

Ce soir-là, en avalant son café, Trilleux déplie le *Journal*.

— Dis donc, Daigneau, tu as vu ce qu'il dit, le « journalisse » ? Ou bien nous resserrerons le blocus et alors nous nous exposons à d'inextricables difficultés du côté des neutres, ou bien nous laisserons les choses en état et alors c'est la prolongation indéfinie de la guerre. En voilà un « journalisse » qui nous l'envoie à l'oseille ! Cette histoire de neutres c'est celle d'un poulailler où entre une cuisinière pour attraper une figure à bec. Elles courent toutes comme si elles devaient toutes être tuées. Il n'y a pas de milieu : faut s'en ficher des neutres, comme la cuisinière se fiche des poulets sauf de celui qu'elle cherche !

— Pas vrai, Sarra? — ajouta Daigneau. — Eh ! les autres, pigez-moi ce gourmand de Sarra qui reluque au fond de sa gamelle comme une cigogne au fond d'une pipe !

— Ah ! si vous saviez ce que je m'en bats l'œil de votre politique, — répond Sarra d'un ton grognon.

— C'est le tort que tu as, — reprend Trilleux. — Ça doit intéresser chaque citoyen. Qu'est-ce que tu fais dans ton métier?

Sarra, sachant très bien que Trilleux veut le « faire marcher », ne répond pas.

— Ah ! oui, tu es jardinier, tu ratisses des allées de cresson. Ou plutôt, non, tu es comme les hirondelles, tu n'as pas de métier. Tu es fainéant comme un riche ! Capitaliste, va !

Ce mot, qui pour ces simples équivaut à paresseux, ou embusqué, déclenche le brouhaha général.

— Il n'y a pas de Prussien à Mort-Mare ! Il faut que tu sois né le jour de la patience, Sarra, pour supporter ça... — lui dit Lieutord.

— Laissez-le donc, — interrompt Jourdain, — vous allez l'exciter, il est capable de risquer quelque blague, d'aller se promener sur le parapet ou de tirer la barbiche à Fritz !

— En voilà un autre qui est riche en blague, — répond enfin Sarra, — mais en faits, guère !

— C'est à moi que tu parles? — lance Jourdain, — tu vas voir ce que tu vas déguster tout à l'heure !

— Non, c'est au pape !

— Ne parlez pas du pape, c'est un neutre — crie Jacqué.

— Avoue, — reprend Jourdain, — que tu es tout juste bon pour mettre du vin en bouteilles, comme un propriétaire.

— Est-ce moi que tu as l'intention de viser? — répond Châtelain, — je suis prêt à la riposte, tu sais?... Vous nous en faites assez voir de grises, les marchands de grains, sur les champs de foire, pour ne pas nous donner la chasse sur les champs de bataille.

— Plaignez-vous ! Non, franchement, ce qu'il y a de pigeons sur cette terre pour s'intéresser à des exploiteurs comme vous ! — répond Jourdain, — ça, c'est clair comme une baïonnette passée à la pâte !

Et les cris se croisent :

— A toi ! fouille-au-pot !

— A toi ! mal peigné !

— A toi ! tueur de morts !

— Tu en as un caractère, — reprend Châtelain, — c'est à croire que tu as attrapé un coup de pied de génisse à Mandre !

— Avec ça, que tu y étais bien conditionné en sortant de chez le bistro !

Et voyant que Châtelain va se lever pour aller prendre la garde, Jourdain ajoute :

— Tu fais bien de t'ôter de devant mes yeux, de peur que je ne te fasse chanter sans solfier.

— Au revoir, messieurs, — dit Châtelain, — quand je serai frit à l'huile ne manquez pas de me mettre une belle croix en bois. On n'est pas des exploiteurs, nous !

Et, pendant que sa baïonnette cliquette en cadence contre sa cuisse, il s'éloigne en chantonnant :

Las gouyates de Langoun
Aymen la salade
La salade à l'estragoun
Dabec dou jamboun.

XII

LE SENS DE LA VIE

Dix fois recommencées avec d'épouvantables variantes, des scènes semblables à celles dont avait été témoin le bataillon Longuet durant ses premiers jours d'avant-postes, devaient se reproduire à ses stations suivantes dans le secteur ouest de Flirey. Chacune d'elles était suivie d'un repos égal à la période de premières lignes, passé à Mandres-aux-quatre-Tours, petit village distant d'une lieue de Flirey. Les officiers de la 28e y disposaient d'une chambre munie d'une table, de chaises, de sommiers et d'un trumeau. Quand ils en franchissaient le seuil, un superbe feu de bois de charpente, un saladier rempli jusqu'au bord de chocolat au lait condensé, des récipients hétéroclites d'eau bouillante pour leur toilette, des journaux, des lettres, la mine réjouie de Bachonnet annonçant pour le déjeuner des huîtres, des poulardes, et du Saint-Selve, les mettaient dans l'attente de jouissances dignes de l'île d'Ogygie. Miguel, lui-même, abandonnait un instant son habitude de jauger la quantité de bonheur du moment présent. Énergiquement frotté d'eau de Cologne par Dupouy, rasé de frais, il changeait de linge et d'uniforme, et, pendant que ses camarades s'étendaient, les paupières entre-closes, sur leurs couches élastiques et rebondissantes, son front sauvage incliné entre deux bougies, les narines dilatées par sa liberté d'esprit, il attendait que le silence se fît dans la maison pour mettre ses impressions à jour.

Auprès de lui, les officiers s'endormaient ; dans une autre pièce de l'habitation où les sous-officiers avaient leur mess, les derniers lazzis s'échangeaient ; à la cave et au grenier, les propos des hommes devenaient rares et somnolents ; alors Miguel, chantonnant une des chères cantilènes qu'il avait entendues à Romécourt, avec une absolue limpidité de vision, notait ses méditations des huit derniers jours, jusqu'à ce que s'insinuassent à travers les interstices des persiennes ébranlées et disjointes, de pâles rayons en forme de losanges, de flèches et de lances.

***

Les regards attachés sur l'étoile
du soir, je lui demande de la
gloire pour me faire aimer.
CHATEAUBRIAND

Fragment du Journal de Miguel.

Mandres-aux-Quatre-Tours, nuit du 24 au 25 janvier 1915.

O mes idoles d'autrefois que vous me semblez trompeuses et lointaines ! Par quelle aberration ai-je tant attendu pour résoudre le problème que La Bruyère posait à peu près en ces termes, à ma réflexion : « A voir comme les hommes aiment la vie, pourrait-on soupçonner qu'ils aimassent quelque chose plus que la vie et qu'ils lui préférassent la gloire? » Incapable d'y répondre par mes seules lumières, j'étais ballotté entre Renan qui pensait : « La gloire est encore, quoi que l'on dise, ce qui a le plus de chance de n'être pas tout à fait une vanité » et M. Anatole France qui me suggérait : « De toutes les illusions qui peuvent naître dans un cerveau malade, la gloire est bien la plus ridicule et la plus funeste. »

Mais sait-on seulement ce que c'est que la gloire, où elle commence et où elle finit? Du métier au talent, du talent au génie, que les limites sont imprécises ! A qui revient la tâche de les fixer? Pour que la vraie gloire se stabilise et prime la fausse, où s'est-on davantage inquiété qu'en France, sans que l'iniquité, l'erreur, l'infidélité en aient été corrigées?

Par une rare exception, je me permets de contredire mes deux philosophes de prédilection : La Bruyère et Renan et de me ranger à l'avis d'un autre cher écrivain de leur lignée, M. Analole France, et d'y ajouter. La gloire, faiseuse d'illusions, n'est rien en elle-même ; c'est un mythe qui ne procure le bonheur que par ses effets, tandis que l'amour est, en revanche, une possession certaine, la complète satisfaction de l'être humain.

La gloire, bienfait hypothétique, escompte l'avenir; l'amour est une réalité tangible et présente.

La gloire nous fait comprendre notre néant ; l'amour nous le fait oublier.

Quant à leurs durées respectives, qu'importe leur différence, si on n'est pas sûr de goûter la gloire pendant sa vie, et si, en mourant, on n'est pas plus certain de la gloire à venir !

...Très certainement, j'ai dix fois moins aimé la gloire que la nature, bien que j'aie eu, en même temps, le sentiment de l'une et de l'autre, sentiments que je n'avais jamais songé, avant la guerre, à analyser scrupuleusement, encore moins à comparer.

Par quel besoin d'assouvir mon désir d'aimer m'étais-je attaché à la nature et laissé prendre à son piège? La nature ouvre l'esprit, elle facilite le travail et vivifie, elle distrait et repose; mais malheur à celui qui lui donne du cœur ! Si j'aime encore les prairies, les labours, les seigles et les vignes, c'est parce qu'ils sont l'expression du travail humain et de sa victoire sur la gelée, la sécheresse et les larves. La Marne sera toujours gracieuse, mais qu'elle serait devenue tragique si nous avions été vaincus sur ses bords ! La guerre me plonge dans l'humanité, ma curiosité se satisfait, je devine ce qui remplacera pour mon cœur les forêts et l'océan, la splendeur de la nuit dans la solitude.

***

Autre fragment du Journal de Miguel.

La réflexion a des effets singuliers. En fermant ce carnet la semaine passée, j'étais convaincu que s'il était quelque chose dont j'étais sûr, en dehors de mon amour pour Marcelle, c'était de ma foi démocratique. Le problème de la liberté n'a eu aucune influence sur mon esprit avant mon service militaire. Mon admiration allait, par la liberté religieuse, à la liberté politique. De l'une et de l'autre je voyais résulter des effets généreux. Je devenais un libéral et un démocrate passionné. Mes voyages et la guerre n'ont fait que rendre plus évidente à mes yeux la supériorité de la démocratie sur les autres régimes. Hier encore j'en exposais les causes à Langel.

Elle résulte de ce que le peuple travaille. L'Histoire est pleine d'exemples de classes arrivées au pouvoir par leur

mérite, qui ont misérablement fini dans l'oisiveté ou causé à leurs pays des dommages irréparables. La noblesse française à la fin du XVIIIe siècle, la noblesse prussienne au commencement du XIXe, la bourgeoisie française du second Empire, sont les types les plus récents et les plus frappants de ces couches sociales rendues impuissantes et nuisibles par leur désœuvrement, leur inertie, leur inactivité.

Elle dérive de ce que la démocratie se renouvelle sans cesse par l'apport de forces vierges, s'épure — tous les emplois étant accessibles à tous — par la sélection naturelle. Quelle organisation prouve mieux ces avantages que l'Église catholique dont l'anachronique vitalité s'entretient par de constants afflux d'éléments populaires?

Elle découle de ce que le peuple est en contact permanent avec la nature éducatrice, saine et bienfaisante.

Elle est motivée par ce fait que le peuple est continuellement témoin de la situation misérable de la majeure partie des humains.

A ce faisceau d'arguments d'école, s'ajoutent mes observations de campagne sur la curiosité, le sérieux, l'abnégation, la discipline populaires. Mais alors, si je suis bien un démocrate convaincu qui en a fini avec les hypothèses, qui comprend le sacrifice de sa vie aussi bien pour la démocratie que pour la France, comment expliquer que ma sincérité soit demeurée théorique, et que j'aie atteint trente ans en rejetant toujours dans le vague la nécessité d'agir?

Au moment d'agir, de me lancer dans la lutte, je me suis toujours souvenu de ces paroles de Lamartine : « J'influerai sur le gouvernement de mon pays... il n'est besoin que de résolution. » En fallait-il davantage pour me glacer? N'est-ce pas se reconnaître atteint de déraison que de vouloir agir alors que Lamartine est tombé dans un injuste oubli? Pourquoi n'est-il pas possible que le peuple comprenne quel est vraiment celui qui l'aime et pourquoi ne peut-il pas le distinguer de celui qui l'adule et qui l'exploite? Quelle est la récompense de la sincérité, de la simplicité, des sentiments nobles? Une conduite irréprochable permet-elle de mépriser tous les chuchotements? S'ils naissent enfin ces hommes habiles et intelligents, s'ils agissent selon leurs vues et leurs

lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent? sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie? Ils vivent, il suffit ; on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Ah! que j'ai de fois maudit, inhabile à m'en guérir, cette sensibilité exagérée qui fait qu'une parole injuste me cause une souffrance qui dépasse en ténacité la joie de cent paroles de reconnaissance! Où puis-je me dévouer avec plus de désintéressement que je le fais ici? N'empêche que j'ai surpris Léraud qui disait à Sarra, en parlant de moi : « Il fait du service, il veut du galon ! », et que j'ai souffert atrocement, et que je souffre encore.

Avec mes origines je suis certain d'entendre à chaque pas de ma carrière publique les trois mots de renégat, arriviste, démagogue ; aussi certain que d'être dans l'impossibilité de conserver l'estime des miens, et de triompher de leur aveuglement. Le scrupule atavique l'emporte, la faiblesse a la supériorité sur la conscience et la raison. Essaierai-je de lutter contre la conviction de mon inutilité? Essaierai-je de triompher où Châteaubriand et Lamartine sont tombés avec le plus noble et le plus excellent mérite? A quoi bon?

***

Alors que, le nez en l'air à la lisière nord du bois du Jury et insouciamment placé devant le vide d'un créneau, Lemerle regardait un avion, il éprouva, ébranlé par tout le corps, une foudroyante vibration. Il s'appuya contre le parados, en dehors, cette fois, du jour de la meurtrière qui avait guidé la trajectoire. Il était touché, mais où? Sur les visages effarés des camarades, il lut que sa blessure était horrifiante et qu'il avait son compte. Du sang qui mouillait tièdement son front, ses joues, ses oreilles et sa nuque, le renseigna. Il avait eu la tête traversée par une balle, son crâne était fendu, la matière cérébrale formait bourrelet entre les bords de l'ouverture convexe et longitudinale. Cependant, il eut la force d'attendre que le brancard fût étalé et disposé dans le sens voulu pour s'y étendre. Un infirmier ouvrit plusieurs paquets de pansements et s'appliqua, délicatement, à en disposer les bandes autour de la plaie, en turban.

Au premier contact, Totor, eut l'impression qu'on l'assommait à coups de massue ; dès le troisième enroulement la commotion s'atténua et il fut surpris de ne pas éprouver un plus grand tourment alors que ses porteurs avaient des mines bouleversées. Ils firent une cinquantaine d'enjambées. Complètement aveuglé par le sang, Totor avait fermé les yeux. Liverzac — récemment nommé brancardier et au prix de quelles intrigues ! — qui ne conservait aucun espoir pour la vie d'un homme à ce point abîmé, commença, en marchant à droite de la civière, la psalmodie des agonisants.

« Cette fois, songea Totor, s'il parle latin, cet embusqué, c'est bien que je suis mort et que l'on m'enterre. »

En approchant du poste de secours, les brancardiers, à un endroit où le boyau avait été élargi pour faciliter les croisements des troupes montantes et descendantes, posèrent leur fardeau afin de reprendre haleine.

Sentant qu'il descendait vers le sol, Lemerle ouvrit péniblement un œil dont les cils étaient collés. Au-dessus de lui, encore incliné vers lui et avec son facies des funérailles de première classe, Liverzac fumait sa bouffarde dans sa grande barbe et se redressait.

« Si je fiche cette pipe par terre avant qu'il se relève, se dit instantanément le blessé, c'est que je ne suis pas crevé et que leurs prières n'y feront rien. »

Alors, d'un revers de sa main droite, il donna sur le fourneau qui représentait, grossièrement taillée dans du merisier, une tête de Méduse, un choc sec qui fit tomber la pipe au milieu d'une flaque de boue.

— Tu ne vois donc pas, — gémit-il, et il donnait à ses paroles une nuance de bravade et de mépris, — que je ne suis pas zigouillé? T'en fais pas, curé; on boira encore un verre de pinard ensemble.

Et dans ces mots, il mettait la certitude absolue et orgueilleuse qu'il ne mourrait pas.

(A suivre.)

JEAN DE GRANVILLIERS

VILLES ET PAYSAGES D'OUTRE-RHIN

LEIPZIG, DRESDE ET PRAGUE

En 1866, lorsque les Prussiens décidèrent d'assujettir l'Allemagne, sous prétexte de l'émanciper, et lancèrent leurs troupes contre l'Autriche, ils exigèrent le libre passage en territoire saxon, bien résolus à briser toute résistance éventuelle. Cette manière brusquée leur est coutumière. La perspective de la guerre désempara Dresde et Leipzig. Effrayés, les bourgeois se calfeutrèrent chez eux. L'armée du Hohenzollern occupa les deux villes sans coup férir. Quand les habitants s'aperçurent que rien de fâcheux ne se produisait, ils se risquèrent hors de leurs retraites. Les soldats leur montrèrent aussitôt de l'argent, car les généraux avaient donné l'ordre de payer comptant, autant pour récompenser la docilité des Saxons que pour entretenir leur confiance. A cette vue, l'esprit du négoce se réveilla chez cette race âpre au gain. Des éventaires s'érigèrent à tous les carrefours. Les mercantis fraternisèrent avec l'envahisseur et chacun y trouva son compte.

La Saxe, sise aux portes de Berlin, devint la vassale la plus fidèle de la Prusse. Surpeuplée, surproductive, elle concourait pour une grosse part à la richesse industrielle et

commerciale de l'empire. Mais, en dépit des manifestations officielles, des politesses diplomatiques, elle n'a récolté autour d'elle que le mépris. Les confédérés du sud lui gardent sourdement rancune d'avoir facilité leur absorption par sa veulerie ; les Prussiens la tiennent en piètre estime, en raison même de la faiblesse dont elle fit preuve à leur égard et, par une convention tacite, le *deutsche Michel*, pauvre être obtus, toujours berné, entité symbolique de l'Allemagne asservie, s'exprime en dialecte saxon.

En effet, tous les défauts qu'on reproche à l'Allemand, tous les ridicules qu'on lui découvre, le Saxon les possède à un degré tel qu'il a peu à peu revêtu aux yeux de ses compatriotes les apparences d'une caricature. Les odieux commis-voyageurs qui encombrent les routes mondiales de leur *Musterkoffer* et de leur verbosité, les touristes légendaires qui déparent les sites du Baedeker, viennent en majeure partie de Saxe. J'ai beaucoup vagabondé de par l'univers ; je ne me rappelle pas un coin du globe, si lointain, si inaccessible soit-il, où je n'aie rencontré quelques Saxons. On les reconnaît de suite à leur bonhomie encombrante, à leur accoutrement grotesque, à leur accent malencontreux. Autant le Prussien est arrogant, le Bavarois fruste, autant le Saxon est plat. Nulle rebuffade ne le décourage. Sa cordialité débordante cherche à s'imposer. La seule fois où j'ai assisté à la revue du 14 juillet, à Longchamp, mon voisin de cohue se tourna vers moi, au moment où le président de la République passait devant nous et, dans le silence attentif, il m'interpella familièrement :

— *Sehen Si doch* unseren *Herrn Praesidenten, wie er gemütlich aussieht !* (Regardez donc *notre* président comme il a l'air bon enfant !)

Ce bavard était un Saxon. La corpulence sympathique de M. Fallières lui donnait tant de joie qu'il en annexait du même coup notre pouvoir exécutif.

La camelote de bazar, les futilités qui se vendent à des milliers d'exemplaires et se dérobent à toute utilisation pratique se fabriquent en Saxe. C'est de là que viennent les cartes postales illustrées — réputées comiques — où la grossièreté du dessin le dispute au mauvais goût de la légende,

les manuels de conversation effarants où l'auteur anonyme se targue d'apprendre à son lecteur la prononciation d'une langue en quelques pages et en quelques heures. La Saxe est vraiment un pays où l'on tient commerce de bêtise humaine. La science elle-même y affiche des dehors niais. Lunetté d'or, hirsute, falot, l'intellectuel saxon se gave de connaissances comme une oie de pâtées. Ses travaux indigestes de compilation attestent la médiocrité de son intelligence. Nulle part ne se vérifie mieux l'adage irrespectueux qui prétend qu'un homme peut être un grand imbécile tout en étant un grand savant.

J'ai gardé la hantise d'un citoyen de Chemnitz, rencontré dans un village alpestre des Grisons. Sa femme, affligée de jambes cagneuses, aimait à relever sa jupe au-dessus de ses mollets par un système compliqué d'agrafes et d'élastiques *Reichspatent* (brevet d'empire). Quant à lui, il suspendait son feutre à son gilet au moyen d'une pince à ressort d'un mécanisme ingénieux. Son couvre-chef lui brinqueballait sur la bedaine qu'il avait proéminente et, de ses mains libres, il épongeait son crâne chauve, en poussant une série d'expressions laudatives : *Grossartig! — Imposant! — Pyramidal!* tandis que sa disgracieuse compagne sussurrait des épithètes plus molles : *Entzückend! — Idyllisch! — Süss!* Sa poche de pantalon était toujours gonflée comme un gésier de canard. A peine assis, il en explorait le fond et déballait ses merveilles. D'abord un pliant minuscule en fer blanc, placé sur la table, servait de reposoir à son cigare, puis il fichait dans le mur un appareil étrange auquel il accrochait sa pèlerine en loden. Le même instrument, habilement manié, se transformait tour à tour en corne à chaussures, en crochet à boutons, en tourne-vis, en tenailles, en marteau. Mon Saxon possédait également un peigne électrique, destiné à activer la pousse des cheveux, une lampe à incandescence, dissimulée dans un porte-plume, une pharmacie de poche sous forme d'œuf à repriser, une boîte d'allumettes-dictionnaire contenant 2 000 mots, et mille autres bibelots baroques.

Quand j'exerçais mon ironie à ses dépens, il ne s'en apercevait que longtemps après. Il serrait alors ses gros poings aux doigts boudinés et déclarait avec emphase : « *Ich bin ein*

Sachse, bin harmlos wie ein Lamm; weh aber wenn der Tiger in mir erwachl ! » (Je suis Saxon, aussi doux qu'un mouton ; malheur si le tigre s'éveille en moi !) A cette époque j'avais encore le droit d'en rire.

Rien ne saurait rendre la tristesse des petites villes saxonnes, comme Plauen, Chemnitz, Freiberg, Riesa. Tout y est morne : la foule, les édifices, le ciel même. Les paysages de brique sombre, ponctués de hautes cheminées sales, évoquent dans mon souvenir les farouches dessins que Th.-Th. Heine du *Simplicissimus* a consacrés à « la plus obscure Allemagne » (*Durch's dunkelste Deutschland*), cette Allemagne aux murs de fabrique crénelés, où l'arrogance brutale des chefs s'impose à la servilité besogneuse des sujets.

Dans toutes ces villes de Saxe on mange mal. Le pain est mou, sans saveur. Les viandes trop cuites nagent dans une sauce noire — *schwarze Tunke* — qui leur prête un goût uniforme. La bière, servie dans des récipients de bois, a des relents nauséabonds. Les lits, mal conditionnés, sont, à l'usage, de vrais instruments de torture. Les habitants ont la coutume d'absorber plusieurs fois par jour un café devenu légendaire dans toute l'Allemagne. On l'appelle le *Blümchenkaffee* — le café de la petite fleur — parce que la décoction est si pâle qu'elle laisse apercevoir au fond de la tasse remplie les fleurs peintes sur la faïence.

Par contre, la fécondité de cette race est désespérante. Jamais je n'ai tant rencontré de gamins et de gamines que dans les faubourgs de Dresde et de Leipzig. Le Saxon exporte aux quatre coins du monde non seulement ses produits manufacturés mais encore un inépuisable bétail humain. A l'intérieur du pays, ce bétail docile excelle à se grouper en troupeau. La Saxe est par définition le pays de l'association. Les prétextes les plus inattendus suffisent à déchaîner la manie du groupement. Il y a les *Schlaraffengesellschaften* [1], — sorte de franc-maçonnerie gastronomique et carnavalesque, dont les adhérents, dans leurs réunions d'où sont exclues les femmes, arborent des casquettes de papier de soie, des décorations

1. Le *Schlaraffenland* répond au légendaire pays de Cocagne.

de carton et s'appellent familièrement « loulou », — les sociétés de végétariens, les ligues contre l'abus du tabac, contre le pourboire, contre les formules de politesse, contre l'usage du chapeau, etc., etc. Inutile d'ajouter que l'organisation *sozialdemocrate* a fait merveille en Saxe. A Leipzig et à Dresde, les maisons du peuple sont des édifices somptueux qui attestent la fortune capitaliste du parti et le grand nombre de ses adeptes.

Vers 1906, je vins donner quelques représentations populaires dans les faubourgs de ces deux villes. Là-bas, l'ouvrier ne s'appartient jamais, même à ses heures de loisir. Le *Bildungsausschuss* surveille ses délassements. Ce comité éducateur loue à l'avance toutes les grandes salles disponibles d'une contenance de 2 000 à 5 000 personnes. Il engage les meilleurs artistes et publie au début de chaque saison le programme des soirées socialistes. Les billets sont vendus dans les *Consumvereinen* (coopératives) et par les soins des chefs de groupes dans chaque atelier, ainsi qu'aux sièges des syndicats professionnels. Leur prix varie de 20 à 50 pfennigs. Chacun y va de son obole ; c'est la consigne — *es ist die Parole* — et l'Allemand sait obéir. N'est-ce pas ce qui fait sa force?

De cette façon le contact n'est jamais perdu entre l'état-major et l'armée socialiste. Entre deux actes, deux cantates, deux symphonies, les meneurs font la leçon à leurs élèves, épiloguent sur chaque élection, communiquent les décisions arrêtées en haut lieu, et, moutonnière, la foule accepte tous les mots d'ordre, sans discuter. Nous pûmes donner ainsi en l'espace de quinze jours à Dresde et à Leipzig onze représentations dans différentes salles devant plus de 25 000 ouvriers enthousiastes.

Néanmoins, il ne faut pas méconnaître la ténacité, la force de travail et la probité du Saxon. C'est à ces qualités qu'il doit d'avoir établi sa supériorité commerciale dans l'Empire et partout où il est venu s'établir avant la guerre.

En 1914, le gouvernement argentin s'adressa à un grand commissionnaire parisien pour une commande importante. Seules, trois maisons en Europe étaient capables de l'effectuer;

l'une à Paris même, l'autre à Zurich, la dernière à Leipzig. Le commissionnaire écrivit aussitôt à ces trois adresses, en appuyant sur le caractère urgent de l'affaire, puis il attendit les réponses. Au bout de trois jours, le représentant de Leipzig s'annonçait chez lui avec plusieurs coffres d'échantillons et des conditions si avantageuses que la commande lui fut aussitôt passée. Le Suisse arriva le surlendemain. Quant au fabricant de Paris, il ne manifesta son existence que dix jours plus tard.

Rendons justice à nos ennemis et ne cherchons surtout pas dans la victoire un rempart à notre indolence. Cette victoire, pour qu'elle soit vraiment complète et féconde, il faut la remporter non seulement sur l'ennemi, mais encore sur nous-mêmes.

***

Située presqu'aux confins du royaume dont elle est la capitale commerciale, contiguë au nord-ouest à la Saxe prussienne et au sud-ouest au duché de Saxe-Altenburg, la ville de Leipzig s'écartèle en étoile au sud du triple confluent de l'Elster, de la Plesse et de la Parthe. En 1870, elle abritait 70 000 habitants ; elle en compte actuellement plus de 500 000. Tel est l'essor constant d'une ville allemande depuis l'époque où la Prusse victorieuse organisa la confédération germanique.

Quelque temps avant la guerre, neuf gares différentes desservaient Leipzig, assurant à la ville des communications directes avec toute l'Europe. Mais la plupart de ces gares vermoulues ne convenaient plus aux exigences du trafic moderne. Elles ont été remplacées — comme à Hambourg — par une gare centrale, terminée pendant la guerre, et qui coûta 17 millions de marks. On retrouve dans toute l'Allemagne ce souci constant d'agrandissement et de perfectionnement, qui s'oppose à nos habitudes néfastes de routine et d'économie.

Toutes les gares de Leipzig s'élèvent dans le voisinage immédiat des boulevards circulaires qui séparent le noyau historique de la vieille cité, la ville intérieure, de ses faubourgs plus modernes, la *Neustadt*. Ce sont de larges promenades agrémentées d'arbres et de verdures ; elles marquent l'em-

placement des anciens remparts, démolis après la guerre de Sept ans, époque à laquelle Leipzig cessa d'être une place forte. Tout un chapelet de grandes places s'égrène le long de ces boulevards, surtout l'*Augustusplatz*, la plus vaste place publique de l'Allemagne, avec une superficie de 41 000 mètres carrés ; c'est là que se trouvent le grand théâtre de la ville et le glacier-confiseur à la mode où s'entassent vers cinq heures les élégances provinciales des riches bourgeoises.

La première impression qu'on éprouve donc à Leipzig est celle de la vastitude, une vastitude oppressante et vide. Il semble que la ville entière ne se compose que de places publiques. Les édifices mesquins qui bordent les boulevards trop larges sont d'un caractère banal. Tout au plus quelques vagues tentatives architecturales rappellent-elles les lignes convulsées du *Jugendstyl*, qui fit fureur en Allemagne au début du mouvement artistique de la *Sécession*, vers 1900. Mais si l'esthétique perd à cette exagération dans les proportions des avenues et des places, l'hygiène y gagne. Je ne connais point en Allemagne de ville aussi aérée que Leipzig, si laide soit-elle. Elle est ceinturée de prairies et d'eau courante, surtout du côté de l'ouest où se succèdent les jardins et les parcs publics.

La *Neustadt* manque totalement de caractère ; ses rues rectilignes aux maisons neuves se remplissent à heures fixes d'une foule disciplinée, sans exubérance. Il en est de même des agglomérations suburbaines que la cité a peu à peu absorbées en s'agrandissant.

Pour respirer l'atmosphère historique du vieux Leipzig, il faut pénétrer dans l'*innere Stadt*. Quelques ruelles tortueuses y entretiennent durant le jour une certaine animation commerçante, telles la *Grimmaïsche Strasse* et le *Brühl*. Dans cette partie de la ville on rencontre le vieux *Rathaus am Markt*, édifié en 1556 et dont le beffroi remonte à 1474, l'ancienne Bourse sur le *Naschmarkt*, où se réunit le conseil municipal, la maison natale de Leibnitz, qui, sous le nom de *rote Kolleg*, abrite la faculté de philosophie, la vieille *Buchhändlerbörse*, où Gellert s'éteignit en 1769. Entre la rue de l'Université et le *Neumarkt*, on découvre les derniers vestiges du *Gewandhaus*, célèbre dans l'histoire de la musique. Il a été transformé en

bibliothèque de la ville, à laquelle on a adjoint un *Kaufhaus*, qui sert pendant la durée des grandes foires, et qui s'élève sur l'emplacement même de l'ancienne salle de concert. Une nouvelle salle de concert, munie de tous les perfectionnements modernes, a été édifiée en 1902. C'est là qu'Arthur Nikisch, kapellmeister de la Philharmonie de Berlin, vient diriger les douze concerts symphoniques qui sont donnés chaque saison.

Sur la vieille place du Marché, l'*Auerbachkeller*, où le Méphistophélès de Gœthe enivra les étudiants, s'emplit chaque soir de buveurs. Un énorme foudre, encastré dans la muraille, arbore au-dessus des clients son visage ovale en bois sculpté. Des maximes en lettres gothiques ornent les murailles ; elles chantent la vigne et les plaisirs de la table. Les philistins absorbent dans de grands *Roemer* en verre teinté les vins de la Moselle et du Rhin. Chacun d'eux songe, comme Frosch, dans la première partie du *Faust* :

> ..... *Mein Leipzig lob ich mir !*
> *Es ist ein klein Paris und bildet seine Leute !* [1]

L'ambition des citadins allemands fut toujours de comparer leur ville à la capitale de la France. Il y a des quantités de petits Paris dans la Confédération germanique.

Non loin de là s'élève le *Königshaus*, palais du XVIIe siècle où demeurèrent tour à tour Pierre le Grand, Charles XII de Suède et Jérôme, roi de Westphalie. Napoléon Ier y établit son quartier pendant la fameuse bataille qui dura trois jours (les 16, 18 et 19 octobre 1813) et marqua son déclin. C'est du reste à la trahison des Saxons, vers la fin du troisième jour, que le grand conquérant dut son échec.

Seul, aux confins de la cité, un monument cyclopéen, inauguré pompeusement à la veille de la guerre, le *Völkerschlacht-Denkmal*, rappelle la défaite de Napoléon, épilogue de la campagne que l'Allemagne moderne a dénommé le *Befreiungskrieg* (guerre de délivrance). Ce cube de pierre aux proportions colossales se dresse dans un paysage uniformément plat, hérissé de cheminées d'usines. Il a toute

1. .....Mon Leipzig, j'en suis fier. C'est un petit Paris ; il façonne ses gens.

la laideur mensongère des manifestations officielles de la puissance germanique. Son achèvement marqua en 1914 l'apogée des aspirations pangermanistes. Que de discours agressifs furent prononcés dans son ombre, le jour de son inauguration ! Des diplomates, des savants, des généraux, des fonctionnaires célébrèrent à l'envi les vertus de la race allemande et prophétisèrent ses destinées glorieuses. Nul d'entre eux ne fit allusion au désespoir de la famille royale de Saxe quand elle apprit la défection de ses régiments à la cause de Napoléon. Aucun orateur ne rappela la politique tortueuse de la Prusse, qui dut promettre au peuple la liberté et l'émancipation politique pour échauffer sa verve patriotique, promesse qui ne fut jamais tenue. Chacun d'eux se garda de parler des procédés brutaux employés par les sergents recruteurs, obligés de ligoter les paysans de la Silésie qui ne voulaient point se laisser enrôler pour combattre l'empereur français. La vérité historique est une cire malléable que les intellectuels d'outre-Rhin s'entendent à pétrir ; ils connaissent la candeur et la naïveté de leurs compatriotes, privés de tout sens politique.

A quelques kilomètres de là, à Breslau, Gerhardt Hauptmann, chargé de composer un *Puppenspiel* historique en l'honneur du centenaire glorieux, marqua plus d'indépendance. Au dernier acte, le vieux bon Dieu, propriétaire du Guignol mondial, remet ses marionnettes dans sa boîte. Napoléon y rentre avec peine ; il est devenu trop grand. Le patron le casse en deux pour l'y faire tenir. Mais Blücher, qui ne veut pas se soumettre, s'acharne à ressortir, à converser. Impatienté, le bon Dieu claque le couvercle sur lui, en disant : « Tais-toi, pygmée bavard ! J'aurai le dernier mot. » Je me rappelle encore la désapprobation ostentatoire du Kronprinz et le scandale à travers toute l'Allemagne. Est-ce pour se faire pardonner cette attitude que le poète des *Tisserands* mit plus tard sa signature au bas du fameux manifeste ?

Leipzig a deux faces, comme le dieu Janus ; l'une est commerçante, affairée, triviale ; l'autre, décorée du nom latin de *Lipsia*, est juvénile et studieuse. Le va-et-vient des étudiants met quatre fois par jour une animation régulière le long des

vastes boulevards. Restaurants et cafés abritent les *Verbindungen* aux casquettes et aux rubans multicolores. Chaque soir dans les brasseries, on entend hurler le *Gaudeamus igitur* et les autres refrains tirés du *Kommerzbuch*, le psautier des *Korpsstudenten*. L'université locale, qui date de 1409, attire la jeunesse de Saxe et des pays limitrophes. Elle vient aussitôt après celle de Berlin et de Munich. Ses recettes annuelles atteignent 400 000 marks et l'État lui accorde une subvention de deux millions.

Leipzig est bien la cité du livre par excellence. C'est là que le commerce des imprimés s'est centralisé et s'est puissamment organisé pour dominer non seulement l'Allemagne et les marchés de langue allemande, mais encore tous les pays étrangers progressivement soumis à l'influence de l'empire. A la veille de la guerre, la librairie allemande avait acquis une telle prépondérance que les libraires du monde entier en étaient arrivés à effectuer leurs commandes par l'intermédiaire de Leipzig. Ils étaient servis de façon plus rapide, et les conditions qu'on leur accordait étaient surtout plus avantageuses.

En 1898, je fondai à Munich une *Revue franco-allemande* bilingue. J'avais adjoint à ce périodique une maison d'édition qui me fournit l'occasion de publier les premières œuvres de la jeune école néo-romantique allemande : Greiner, Schaukal, Michel, Esswein, Dreyfus, etc., outre quelques ouvrages documentaires de Bleibtreu, Hans von Guppenberg, etc. Je fus initié de la sorte aux détails de l'organisation du livre en Allemagne. Je me rendis à Leipzig pour m'entendre avec un commissionnaire, intermédiaire indispensable entre l'éditeur et le détaillant. Je parcourus les longues rues tranquilles de la ville saxonne où chaque maison abrite les comptoirs des représentants de la librairie. J'y retournai souvent à la foire de Pâques (*Ostermesse*), époque à laquelle se règlent tous les comptes et se tient l'assemblée générale de la Bourse des libraires allemands. Cette foire du livre, appelée aussi *Buchhändlermesse*, a été instituée au début du XVIe siècle ; elle eut d'abord à lutter contre la concurrence de Francfort qu'elle arriva à supplanter définitivement vers 1764. Stuttgart — qui a remplacé Francfort pour l'Allemagne méridionale — essaye

encore de rivaliser aujourd'hui avec Leipzig, mais son chiffre d'affaires diminue chaque année. En 1716, Leipzig comptait 17 libraires-éditeurs ; en 1828, 77 ; en 1912, 1 500, dont 160 commissionnaires qui représentent à eux seuls 14 000 maisons allemandes.

En effet, chaque éditeur, chaque libraire, chaque bouquiniste, en Allemagne, en Autriche-Hongrie et dans les pays soumis à l'influence germanique, possède un intermédiaire à Leipzig. Ce représentant envoie au détaillant les offres de l'éditeur ; il reçoit du détaillant les commandes et les exécute ; il règle enfin de part et d'autre les questions d'argent et ne réclame qu'un bénéfice de 1 p. 100 (*Messagio*) sur toutes les opérations.

Pour faciliter ces transactions entre le producteur, l'acheteur et l'intermédiaire, l'État accorde une réduction de tarif en grande vitesse aux éditeurs, aux libraires et aux commissionnaires. Plusieurs fois par semaine, des wagons spéciaux, réservés au seul transport des imprimés, quittent Leipzig avec les trains express dans toutes les directions pour y revenir ensuite.

En ce qui concerne les quotidiens et les périodiques, l'État, par l'intermédiaire de l'administration des Postes, aide à leur diffusion, en supprimant totalement les frais de port pour les abonnés. La poste se substitue à l'administration du journal ou au libraire, en commandant directement le nombre d'exemplaires dont elle a besoin et qu'on lui cède avec les remises usuelles. Elle les livre à domicile à ses clients au prix fort et réalise ainsi un bénéfice appréciable, bien qu'elle renonce à la taxe d'affranchissement.

En Allemagne, les foires ont survécu au moyen âge, grâce à la décentralisation économique et politique. Leipzig abrite dans ses murs les plus célèbres, au nombre de trois par an. La tradition en remonte à 1497. A cette époque, l'empereur Maximilien, pour briser toute concurrence, avait défendu d'installer aucun marché ni dépôt de marchandises dans un rayon de quinze lieues autour de la ville. Charles-Quint fit plus encore. En 1521, il décida que les commerçants ne pourraient être ni arrêtés, ni poursuivis pendant la durée des foires.

Les trois foires annuelles de Leipzig s'ouvrent à la Noël, à Pâques et à la Saint-Michel. Chacune d'elles dure trois

semaines. La première semaine est dite « semaine des tonneliers », parce qu'autrefois il n'était permis qu'aux tonneliers de vendre au détail pendant ce laps de temps. Cette faculté est accordée aujourd'hui à tous les marchands et artisans du *Zollverein* (union douanière de l'empire). Les huit derniers jours forment la « semaine des comptes », époque où les paiements s'effectuent. La semaine intermédiaire est celle de la foire proprement dite. Pendant toute la durée des foires, les tribunaux chôment, les cours de l'université sont suspendus, les étudiants s'en vont en vacances et abandonnent, conformément à une clause locative, leurs chambres aux acheteurs et aux marchands, accourus de partout. De même les petits boutiquiers prêtent leurs comptoirs aux nouveaux venus. Toutes les rues sont envahies. Une ville de bois s'établit au milieu de la ville de pierre. 800 boutiques de ce genre garnissent la place du Marché, où toutes les maisons, à tous les étages, sont converties en magasins. Le *Neuer Markt*, le *Brühl*, la *Grimmaïscher Strasse*, la *Kaiserstrasse*, l'*Augustusplatz* présentent une animation extraordinaire. Avant la semaine des tonneliers, le commerce de gros est en pleine activité ; les marchands de drap, de cuir et de fourrures opèrent leurs transactions. Au moment où ils partent arrivent d'Allemagne et de Bohême des joueurs de harpe, des chanteurs et des musiciens ambulants qui se répandent dans les cours, les cafés et les tavernes. Les négociants étrangers suspendent alors leurs enseignes. La foire commence. La *Ritterstrasse* est réservée aux fabricants de cuir ; le *Neuer Markt*, aux drapiers. La foule dense reste calme ; elle s'écoule avec placidité sous l'œil des agents. A la foire de Pâques en 1910, le bulletin officiel enregistra 1 971 villes du monde, représentées à Leipzig avec un total de 22 818 firmes.

Cette animation commerciale, à intervalles fixes, n'empêche pas le séjour de Leipzig d'être fastidieux. Le café Bauer, où les banquettes de velours râpé répandent une odeur de moisi, en dépit de son orchestre pseudo-tzigane et de ses clientes nocturnes à l'élégance douteuse, a l'air affreusement « province ». Le *Krystall-Palast* et l'établissement *Battenberg*, music-halls turbulents, attirent chaque soir un public amorphe de commis et de prolétaires. Quelques grands théâtres et les

concerts du *Gewandhaus* offrent sans doute aux patriciens des plaisirs plus relevés, mais le riche Saxon voyage beaucoup, et Berlin n'est qu'à trois heures d'express de Leipzig.

Les grosses industries métallurgiques et textiles, les fabriques de produits alimentaires, de papiers, de produits chimiques entretiennent une population de plus de 100 000 ouvriers, répartis dans 3 000 fabriques — 70 000 hommes et 30 000 femmes. Ce sont les esclaves dociles de l'organisation allemande. Ils lisent la *Leipziger Volkszeitung*, l'organe du leader *sozialdemokrate* Mehring, et servent sans discuter la fortune de leurs maîtres, en escomptant les petits avantages matériels que leur procure une évolution sociale prudente, soigneusement dirigée et contrôlée par le gouvernement, ennemie de toute violence révolutionnaire. Je ne les crois pas méchants. Ils manquent totalement de sens politique et d'esprit d'initiative. Ils ne comptent que par le nombre. Ce qui ferait leur force ailleurs devient la cause de leur faiblesse dans cet étrange pays, où l'intelligence individuelle est étouffée dans la masse au profit de l'élite dirigeante.

L'instruction primaire est répandue chez eux ; c'est indéniable. Cependant elle n'a développé dans leurs cervelles aucune faculté critique. Ils ont retenu ce qu'on leur avait enseigné ; c'est tout. Ils n'ont appris ni à voir par leurs yeux, ni à juger par eux-mêmes. C'est l'histoire de tout le peuple allemand, mais le Saxon semble être, en l'occurrence, plus naïf encore que ses congénères.

***

Si Leipzig est la capitale marchande de la Saxe, Dresde en est la capitale politique et artistique. Quand le train ralentit sa marche, en passant sur le pont de fer qui chevauche l'Elbe, la vision rapide des coupoles, des clochers et des terrasses sur les bords du fleuve révèle la présence d'une vieille cité, riche de souvenirs. Dresde est par excellence la ville du baroque et du rococo allemands. L'ancienne cour de Saxe y a rassemblé toutes ses richesses, ce qui lui valut le surnom de Florence allemande ; les Allemands ont la manie des comparaisons. La

réputation de ses musées y attirait avant la guerre toute une colonie étrangère, en grande partie composée d'Anglais et d'Américains qui se fixaient plusieurs mois, plusieurs années même, dans un quartier neuf de la vieille ville, situé derrière la gare centrale, encombré de *boarding-houses*, et baptisé par les indigènes *Englisches Viertel*. La présence constante de ces éléments à Dresde avait peu à peu transformé les habitudes bourgeoises de la cité saxonne. La physionomie de la rue y était plus animée qu'à Leipzig ; les magasins de mode, de bijoux, d'objets de luxe y affichaient des allures cosmopolites et somptueuses, ignorées ailleurs. La population autochtone se trouvait en quelque sorte refoulée par cette invasion, ce dont personne ne se plaignait en Allemagne, car on avait coutume de dire que Dresde eût été une ville admirable, s'il n'y avait pas eu les Dresdois.

La cour royale de Saxe n'imprime aucun faste à la vie locale. Un fossé sépare le peuple de ses monarques : c'est la religion. Étroitement catholique, la famille régnante se calfeutre à l'intérieur de ses palais, sans contact avec la foule des sujets protestants. L'existence qu'elle y mène est si lourde d'ennui, si chargée d'intrigues jésuitiques, que l'équipée retentissante de l'ex-*kronprinzessin* Louise bénéficia d'une grande indulgence parmi les habitants de Dresde.

J'habitais alors la capitale saxonne. La jeune princesse y était très populaire. Elle dépensait beaucoup, ce qui — vu les habitudes d'avarice de la cour — causait un grand plaisir aux commerçants de la ville. Elle avait l'abord facile et gagnait tous les cœurs par sa grâce et par son charme. Fiers d'elle, les citadins voyaient dans son avènement au trône un gage de fortune et de splendeur pour leur ville. On la savait malheureuse en ménage. Son mari était alcoolique et brutal. On racontait qu'il battait sa femme. Aussi personne ne l'acclamait-il quand il paraissait en public, tandis que la foule se dépensait en marques d'enthousiasme à la vue de la princesse Louise.

Quand elle se fit enlever par Giron, le précepteur de ses enfants, à la stupeur générale succéda bientôt un accès de joie maligne. Je me trouvais ce matin-là dans la *Schlosstrasse*. Un rassemblement s'était formé devant un magasin. Le kron-

prinz vint à passer, l'air soucieux. En voyant tous ces gens, il eut la curiosité de se rendre compte du spectacle qui les immobilisait. Les groupes s'écartèrent, sans mot dire ; le prince se rapprocha. Une carte postale, collée à la vitre, reproduisait le couple amoureux. Le mari délaissé tourna vivement le dos, en faisant siffler sa cravache. Quelques minutes plus tard, la police prévenue raflait dans tous les magasins les images séditieuses.

La gare principale de Dresde est d'une propreté méticuleuse et d'une organisation parfaite. Sur la place de la gare une rue étroite conduit à travers la vieille ville jusqu'aux bords de l'Elbe. Une animation constante y règne. C'est là que se trouvent les magasins les plus élégants de la ville. L'Elbe divise Dresde en deux parties inégales. Sur la rive gauche s'étendent l'*Altstadt* et la *Friedrichsstadt* avec leurs huit faubourgs. Sur la rive droite se trouve la ville nouvelle, commerçante et industrielle, avec quatre faubourgs.

Des cinq ponts qui relient les deux rives du fleuve, le plus important est l'*Augustusbrücke*, situé en face du château. C'est non loin de ce pont que s'étend la *Brühl'sche Terrasse*, orgueil des bourgeois de Dresde. Un escalier de 50 marches y accède; on y jouit d'un beau point de vue sur le cours du fleuve et sur la vieille ville qui s'y mire. Chaque jour de fête, la foule vient s'y promener, et vers cinq heures, les cafés et les tavernes dissimulés sous les ombrages s'emplissent de buveurs endimanchés.

Dresde possède plusieurs autres promenades : le *Königs Albert Park* dans la ville neuve, les jardins du Palais japonais dans la vieille ville, ainsi que le Grand Jardin, au milieu duquel s'élève un palais, bâti en forme de H sous l'électeur Joachim Georges III, en 1679.

De larges allées entourent le noyau de la vieille ville, comme il est d'usage dans presque toutes les cités allemandes qui se sont développées par la suite. Aménagées sur l'emplacement des anciennes fortifications, ces avenues verdoyantes font circuler l'air et la lumière à travers le dédale des pierres.

Dresde possède vingt-sept églises, affectées en majeure partie au culte protestant, parmi lesquelles la *Hofkirche*,

reliée au *Königsschloss* par une arcade couverte et surmontée d'une tour de 90 mètres, la *Sophienkirche*, près du palais des Princes, la *Frauenkirche*, avec son belvédère de 80 mètres. Tous les grands édifices publics se distinguent soit par le luxe profus de leur ornementation architecturale, soit par l'intérêt des collections qu'ils renferment, — le *Königsschloss*, le *Zwinger*, inachevé, le palais des Princes, le palais de Brühl, le beau palais japonais, entouré de jardins délicieux, qui abrite la galerie des antiques et des collections de porcelaines et de terres cuites, la *Gemälde-Galerie*, l'une des plus belles du monde.

Le fantôme du passé hante les rues de Dresde. Une atmosphère d'antiquailles enveloppe la cité. Les passants y rencontrent à chaque pas des magasins de bric-à-brac depuis les officines élégantes de la *Seestrasse* jusqu'aux taudis malodorants de la *Judengasse*. J'ai même vu glisser le long des maisons de la vieille ville la silhouette anachronique des antiques chaises à porteur. Des commissionnaires modernes promènent ainsi quelques étrangers perclus désireux d'admirer les musées, les galeries et les édifices de la capitale. Le souvenir de ces caisses de bois peintes suffit à préciser dans mon esprit l'étrange physionomie de cette ville où la population locale semble refoulée vers la périphérie par l'invasion persistante des dilettantes cosmopolites.

Comme à Leipzig, la vie industrielle et commerçante anime les faubourgs. Ce qui frappe le plus à Dresde c'est la multiplicité des fabriques de cigarettes. La maison Janatzi, entre autres, a fait édifier sur les rives de l'Elbe une affreuse coupole en fer forgé qui s'illumine chaque nuit d'un triple collier de perles électriques. Sa laideur outrecuidante insulte à l'harmonieuse beauté des monuments voisins. Seidel et Naumann fabriquent sans discontinuer les bicyclettes, les machines à écrire et à coudre, dont tous les périodiques d'Outre-Rhin proclament l'excellence dans des annonces soi-disant artistiques. Dresde est également la ville des appareils photographiques vendus à tempérament. Gehe et Cie y représentent la grosse industrie des produits chimiques. Les minoteries Bienert, la chocolaterie Hartwig et Vogel, les fonderies Eschebach rayonnent sur tout l'empire et occupent

une armée d'ouvriers auxquels l'organisation *sozialdemokrate* fournit les chefs et les consignes.

On boit peu de vin en Saxe. De grandes brasseries livrent à la population urbaine et rurale sa boisson favorite : Felsenkeller, Waldschlösschen, Plauenscher, Lagerkeller, etc. Il existe même une *Hofbräu* (brasserie de la cour) comme à Munich. Les familles royales augmentaient volontiers les revenus de leur apanage par des entreprises industrielles. C'est ainsi que le kaiser — s'il ne trafiquait pas avec l'orge et le houblon — fabriquait à Cadinnen des céramiques assez laides qu'il vendait fort cher à ses féaux sujets.

Dresde possède aussi des arts indigènes dont la réputation est ancienne. On y trouve les toiles peintes de Gross-Schönau, les faïences de Hubertsburg et surtout les porcelaines royales de Meissen, qui essayent de maintenir leur vogue par des concessions maladroites au goût du jour. Cette petite ville de Meissen, limitrophe à la Prusse, a inspiré aux Saxons quelques vers acerbes contre les Prussiens que le particularisme populaire s'acharne à détester — platoniquement, comme dans le reste de l'Allemagne.

Warum ist die Elbe
So gelbe?
Weil bereits in Meissen,
Pfui, pfui, da fängt an Preissen![1]

La capitale de la Saxe n'est pas restée étrangère au mouvement d'art moderne. Peintres et sculpteurs ont fondé vers 1905 les *Dresdener Werkstätte*, ateliers d'art décoratif où sont conçus et réalisés des meubles, des tissus, des bibelots.

La vie musicale et théâtrale est très développée. La boutique de Ries, au cœur de la vieille ville, près d'une statue « colossale » de Bismarck, centralise le mouvement des grands concerts et des soirées artistico-littéraires. Deux grandes sociétés bourgeoises, comptant plusieurs milliers d'adhérents, organisent également des représentations privées. L'Opéra royal, dirigé par le comte de Seebach et le kapellmeister Ernst

1. Pourquoi l'Elbe est-elle — si jaune? — Parce que déjà à Meissen — fi, fi, commence la Prusse.

von Schuch, doté d'une grosse subvention, s'était acquis dans les dernières années une réputation particulière en se réservant toutes les premières représentations en Allemagne des opéras de Richard Strauss. Relié à Berlin, à Munich, à Francfort et à Vienne par des lignes directes, Dresde attirait de la sorte tous les mélomanes et tous les snobs de l'Europe centrale, qu'une réclame tapageuse emplissait de respect pour le compositeur de *Salomé*.

C'est tout près de Dresde, à Hellerau, que Jacques Dalcroze a pu — grâce à la protection de la cour de Saxe — réaliser son institut d'éducation rythmique. Un peintre slave, Salzmann, qui avait étudié à l'École des Beaux-Arts de Munich, apporta sa collaboration à la jeune entreprise et y adjoignit une scène moderne, où les principes d'éclairage furent complètement transformés. *L'Annonce à Marie* de Claudel fut traduite en allemand et jouée avec un très grand succès sur ce théâtre artistique.

Au contraire de Leipzig, Dresde possède des environs pittoresques. Sur la rive droite de l'Elbe, le terrain se relève et, de Loschwitz à Pillnitz se succèdent les collines aux villas enfouies dans la verdure. Il en est de même à Lössnitz, à Kötzschenbroda, jusqu'à Meissen. Ces petites villes et ces villages aux désinences étrangères attestent l'infiltration des Bohémiens et des Polonais au moyen âge. Toute la Saxe orientale est ainsi occupée par une population mixte, qui marque la transition entre les races germaniques et les races slaves. On retrouve la double empreinte de ces deux cultures dans certaines vieilles chansons du terroir et dans quelques expressions du dialecte saxon.

La campagne suburbaine de Dresde abrite un sanatorium célèbre, le *Weisser Hirsch* (Cerf blanc) du docteur Lahmann, où l'on soigne la neurasthénie, les maladies de la nutrition et de la circulation par l'eau, par le soleil, par la gymnastique, par le régime végétarien. Les médecins allemands ont réussi à faire de ces théories naturistes le « dada » favori des riches classes israélites.

Levés à six heures du matin, les pensionnaires du *Weisser Hirsch* se rendent au bain d'air où, dans le costume d'Adam

et d'Ève, ils se livrent en commun à des exercices d'assouplissement et à des promenades à travers bois et près. Ils rentrent pour le petit déjeuner. Le beurre en boulettes est strictement compté, car le premier principe du régime est d'avoir toujours faim. Après ce repas, ce sont les bains tièdes avec massage sous l'eau, bains d'acide carbonique, bains d'aiguilles de sapin, bains fluorescents. L'après-midi, si le temps le permet, bain de soleil, partiel ou total, exposition à la lumière violette, bleue ou verte. Comme la fatigue physique et les travaux corporels sont excellents pour des individus habitués à se faire servir, on les oblige à biner la terre du jardin potager, à planter les légumes, à cueillir les fruits, à scier le bois, à monter le charbon,à équarrir et clouer des planches,ce qui assure au propriétaire du sanatorium une main-d'œuvre qui, au lieu de lui coûter, lui rapporte de 20 à 25 marks par jour. Tous les *Kommerzienräte* d'Allemagne retiennent leur place d'avance au *Weissem Hirsch.*

L'Elbe qui traverse Dresde est l'artère naturelle du trafic maritime entre l'Autriche et la Bohême d'une part, Magdebourg et Hambourg d'autre part.

Pendant la belle saison, les bourgeois de Dresde aiment à remonter le cours de l'Elbe sur les vapeurs aménagés pour le service des touristes. Le long des rives du fleuve s'égrènent les cités pittoresques : Loschwitz, Blasewitz, Pillnitz, Pirna, Wehlen, Rathen, etc. A Königstein, à Schandau, à Herrnteterchen, la contrée devient plus tourmentée. Les collines d'argile rougeâtre, semées de gorges boisées où serpentent des ruisseaux rapides, semblent une réduction de paysages alpestres. Les braves Saxons, qui ne doutent jamais de rien, ont pompeusement dénommé cette partie de leur pays : *die sächsiche Schweiz,* la Suisse saxonne. Tout y est si mièvre, si conventionnel, que la verve munichoise du *Simplicissimus* s'est exercée avec succès aux dépens de ce décor en carton peint. Chaque point de vue est surmonté d'un parapluie de bois, chaque sentier s'orne de bancs faussement rustiques. La végétation elle-même décèle un souci de mise en scène enfantin. On retrouve au fond des simili-forêts des corbeilles de bronze pour y jeter soigneusement le papier et les détritus.

Je me rappelle un dessin amusant de Th.-Th. Heine :

un garde champêtre saxon, en train d'épousseter un touriste qui vient de choir dans une gorge, encombrée d'arbres en pots, lui adresse d'amers reproches : « Vous ne pouvez pas faire attention, imbécile ! Vous allez détériorer notre abîme ! »

Mais bientôt les rives s'abaissent. Tetschen et Bodenbach, encombrés de cheminées d'usines, jalonnent la frontière d'Autriche. Les riches plaines de Bohême ondulent à l'horizon. C'en est fini de la Saxe, de ses paysages poncifs, de ses habitants familiers, loquaces et disciplinés.

***

Avec ses 300 000 habitants — 240 000 Tchèques, 30 000 Allemands et 30 000 Juifs — Prague est la troisième grande ville d'Autriche-Hongrie; elle vient directement après Vienne et Budapest. Mais elle en est aussi la plus pittoresque, la plus riche en souvenirs historiques, la plus tourmentée, la plus tragique.

C'est là que s'est livré le duel ininterrompu qui met aux prises la race germanique et la race slave, duel dont la guerre européenne n'a été qu'un épisode, exagéré jusqu'à l'embrasement mondial. Cette atmosphère de lutte — patente ou sourde — pèse sur la fière cité. Entre les deux éléments irréconciliables qui se disputent la contrée, l'élément juif est venu s'interposer, tel un doigt crochu entre l'arbre et l'écorce.

Prague n'est pas seulement la ville où le peuple tchèque, accablé d'impôts et frustré de la plupart de ses droits politiques, conspue l'étudiant allemand qui promène sa casquette bigarrée sur le *Graben* avec des allures de conquérant, c'est aussi la ville de l'antique ghetto. Le cimetière juif, plein d'ombre et de mystère — inemployé, du reste, depuis 1780 —, semble garder les lourds secrets d'une époque où la vie d'un israélite valait un peu moins que celle d'un chien.

Ces trois familles humaines ont pétri peu à peu la physionomie des pierres. Des ruelles étroites serpentent entre les masures vétustes où se cache la misère honteuse. Les édifices altiers dressent leurs clochers et leurs coupoles vers le ciel. La large Moldau roule ses flots rapides à travers la cité, en boucle arrondie, semée d'îles verdoyantes : la *Krönungsinsel*,

la *Hetz-Insel*, où se groupent les attractions populaires, et la *Schützeninsel*.

Chaque place, chaque monument, chaque panorama témoigne du choc des destins contraires. Partout il y a des taches de sang, un relent de souffrance humaine, un rayon de gloire aussi. Et de tout ce passé tumultueux, Prague garde un aspect si vivant qu'on ne sait plus, à considérer l'étrange anachronisme de cette belle ville médiévale, si l'on n'est pas le jouet d'un mirage, tel Abou-Hassan, le dormeur éveillé.

Ce qui frappe le plus l'étranger qui séjourne quelque temps à Prague, c'est l'aigreur constante des relations entre les deux éléments principaux peuplant la ville. Ces éléments sont irréconciliables. Les Allemands, en minorité, appartiennent surtout aux classes riches et au milieu des fonctionnaires. Leur arrogance et leur politique d'oppression essayent par tous les moyens de dominer et de refouler la population tchèque, en s'appuyant d'une part sur le voisinage des Allemands de la confédération germanique, qui immigrent souvent dans la ville, de l'autre sur le pouvoir central de Vienne. La double monarchie a toujours tenté insidieusement de gagner à sa cause les Polonais, en leur accordant certaines prérogatives, en leur ouvrant l'accès des hautes charges politiques, pour les détacher de la cause slave et pour mieux isoler les Tchèques. Elle y avait, du reste, réussi avant la guerre, mais elle était incapable d'opposer une barrière ethnique efficace à l'accroissement progressif des éléments autochtones. Le paysan de Bohême est d'une fécondité qui surpasse les qualités prolifiques de la race austro-allemande. D'année en année, l'empiètement slave marquait des progrès toujours plus sensibles, à Prague et dans toute la Bohême, en dépit des efforts du gouvernement et de l'émigration constante en Amérique.

En 1904, on rencontrait encore à Prague un assez grand nombre de magasins, où toutes les indications étaient données en langue germanique. Les plaques indicatrices des rues et des places publiques étaient bilingues ; les murailles étaient tapissées en nombre égal d'affiches tchèques et d'affiches allemandes. En 1913, la langue allemande avait presque disparu de la circulation et la physionomie de la ville était devenue essentiellement tchèque.

Le monument équestre de Radetsky, sur le *Kleinseitnerring*, portait bien encore une inscription commémorative bilingue, mais la dédicace tchèque avait été gravée sur la partie antérieure du socle, là où le poitrail du cheval fait face au public, tandis que l'inscription allemande était reléguée par dérision de l'autre côté, sous la queue de la bête.

Et le mouvement national gagnait chaque année du terrain vers Vienne, — on pourrait dire *contre* Vienne. Brünn, en Moravie, où s'élève le fameux Spielberg qu'illustra tragiquement Silvio Pellico, était encore en 1905 une ville autrichienne d'allures. En 1913, on n'y rencontrait plus que des inscriptions slaves le long des rues étroites, et la marchande de journaux de la petite gare vétuste et malpropre exposait à son étalage toutes les gazettes tchèques, à l'exclusion des journaux viennois. Or Brünn est à deux heures de la capitale de l'empire.

J'ai vu, de mes yeux vu, cette invasion tchèque ; j'en ai mesuré les étapes progressives à chacun de mes nombreux voyages. Elle fut plus forte que toutes les mesures oppressives et désastreuses d'une politique aux abois.

A Prague même, les deux populations ne se confondent jamais. Là où les Allemands fréquentent, on ne rencontre pas de Tchèques. Chaque public a son théâtre, ses cafés, ses salons, ses restaurants. Quand un concert est annoncé, une sorte de convention tacite s'établit entre les habitants, d'après la boutique où les billets sont mis en vente. L'un des deux camps renonce à y assister.

A chaque instant, sur le *Graben*, l'effervescence populaire provoque des désordres. Pour être en minorité, les Allemands n'en sont pas moins arrogants et agressifs. La *Deutsches Haus*, où se réunissent les étudiants germaniques, est souvent saccagée. La troupe intervient alors ; elle barre les deux extrémités de la promenade, la circulation est suspendue et les arrestations s'opèrent en masse — bien entendu avec une partialité révoltante. J'eus l'occasion d'assister à plusieurs de ces bagarres. Ce sont les étudiants qui y jouent le rôle prépondérant.

Vers 1910, l'université de Prague comptait 70 professeurs allemands et 575 étudiants de même race, contre 100 profes-

seurs et 1 450 étudiants tchèques. La ville a 4 lycées germaniques et 4 lycées tchèques, mais, par contre, 40 écoles populaires tchèques et seulement 6 écoles populaires allemandes, ce qui démontre suffisamment la supériorité numérique de l'élément prolétaire slave.

Dans les villages de la Bohême, on trouve encore aux jours de fête les costumes colorés d'autrefois, les tabliers brodés, les fichus de soie et les bijoux populaires. Chaque dimanche, le peuple se réunit aux environs de la ville pour danser en plein air. Les hommes excellent à jouer des instruments de bois, clarinettes et hautbois ; ce sont eux qui fournissent à Vienne les meilleurs musiciens d'orchestre. Le métier de tailleur leur est également familier. Presque tous les coupeurs que l'Autriche nous envoyait avant la guerre étaient tchèques. La cuisine locale est réputée. La plupart des femmes sont de vrais cordons bleus. Elles préparent la *Kolatsche*, brouet national, les *Powidel*, sorte de boulettes faites avec de la pâte et des prunes confites. Les jambons ont une réputation mondiale ainsi que la bière de Pilsen, qui vient de cette partie du pays limitrophe de l'empire d'Allemagne, où l'infiltration germanique s'est fait plus vivement sentir, ce qui a donné lieu à la légende d'une Bohême allemande, située entre Franzensbad et Teplitz-Schönau, en passant par Marienbad et Karlsbad.

Le panorama de Prague, à cheval sur les deux rives de la Moldau, laisse une inoubliable impression. Située au centre d'une plaine fertile, où serpentent les rivières et les canaux, la ville occupe sept collines à l'instar de Rome. Les ruelles montantes et descendantes, les escaliers de granit, les édifices majestueux couronnant les hauteurs, prêtent à chaque coin de la cité un caractère particulier. Pour le promeneur, c'est une infinie variété d'émotions visuelles.

Sept gares desservent la capitale de la Bohême et son artère fluviale la met en rapport d'un côté avec Vienne et Budapest, de l'autre avec Hambourg et la mer du Nord. La large Moldau partage Prague en deux parties inégales. La plus importante, sur la rive droite, comprend la vieille et la nouvelle ville, la *Josefstadt*, *Alllieben* et *Wysehrad* ; tout autour du parc muni-

cipal s'alignent les villas élégantes dans le quartier appelé *Königliche Weinberge*, où se trouvaient jadis les vignobles royaux. Sur la rive gauche sont groupés la *Kleinseite*, le merveilleux *Hradschin* et l'*Hobesowitz-Bubna*. Jusque dans la dénomination des faubourgs et des quartiers de Prague on retrouve l'antagonisme des deux nationalités juxtaposées.

Dix ponts chevauchent le fleuve. Le plus beau est la *Karlsbrücke* commencée en 1357 par Charles IV et terminée en 1507 sous le règne de Vladislas II. A ses extrémités, il est flanqué de deux portes gothiques fortifiées, qui furent jadis le théâtre de combats sanglants. Celle qui regarde la vieille ville, l'*Altstädter Turm*, conserve encore sur ses murailles des vestiges sculptés, entre autres les figures de Charles IV et de son fils Venceslas IV, ainsi que les armes de tous les pays avec lesquels la Bohême contracta des alliances. Vingt-huit grandes statues de saints ornent les parapets du pont ; la plus célèbre d'entre elles est celle de Saint Jean-Népomucène, patron de la ville, qui fut précipité dans la Moldau sur l'ordre du roi Venceslas pour n'avoir pas voulu révéler la confession de la reine. Chaque année, le 16 mai, une fête populaire est organisée en son honneur.

La majorité des monuments commémoratifs qui ornent les places publiques attestent d'ailleurs l'attachement de la population tchèque à son passé national. Il suffit de citer les statues de l'abbé Joseph Dobrovski, de l'historien patriote Fr. Palacki, du poète Vitezlav Halek, du savant tchèque Joseph Jungmann et de Jean Huss.

Près de la gare principale, le *Pulverturm*, vieille poudrière gothique, hausse son toit rectangulaire entre les masures d'une rue étroite ; la foule des piétons s'écoule chaque jour sous son porche ogival. Dans la façade peinte du vieil hôtel de ville s'inscrit le cadran astronomique de Tycho Brahé ; le tombeau de ce savant se trouve dans la cathédrale, où les hussistes, sous Ziska, prononcèrent leur fameux serment de vengeance.

Cinquante-sept églises catholiques dominent la mer des toits. Disséminés à travers la cité, les édifices du XVIIe et du XVIIIe siècle retiennent l'attention par leurs frontons ouvragés et leurs portails sculptés. Les plus importants sont le palais

archi-épiscopal, ceux de Czernin, de Schwarzenberg, de Wallenstein, de Chotek, l'abbaye des prémontrés et celle des bénédictins. Le clergé et l'aristocratie ont établi au cours des siècles leur domination conjuguée sur la Bohême, comme sur le reste de l'Autriche et de la Hongrie. Partout la terre est entre leurs mains.

Dans cette ville où les contrastes sont si violents, dernière résidence des grands prieurs de l'ordre de Malte pour l'Allemagne, une haute école juive attire et forme les futurs rabbins d'Allemagne, de Pologne et de Galicie.

Contre huit journaux de langue et d'esprit tchèques, il n'existe à Prague que deux gazettes allemandes, le *Prager Tagblatt* et la *Bohemia*. Elles représentent les intérêts germaniques et étaient des instruments dociles aux mains des autorités viennoises. Le gouvernement employait, du reste, tous ses efforts à développer une vie artistique locale, capable de provoquer au dehors l'illusion d'un mouvement intellectuel allemand en Bohême. A cet effet, l'élément juif lui servait d'auxiliaire, car il a été absorbé, dans les hautes classes, par l'ambiance germanique. Il y a des peintres modernes allemands à Prague, tel Oppenheimer, disciple de nos cubistes et de nos futuristes. La ville compte également ses écrivains de langue germanique qui appartiennent à l'école néo-romantique moderne : le poète Hugo Salus et le romancier Max Brod.

Au cours de mes longues pérégrinations à travers l'Europe centrale, j'aimais à vivre quelques jours dans la belle cité médiévale, où j'oubliais peu à peu l'outrance de la culture allemande qui me submergeait ailleurs. Les commissionnaires, les cochers y parlaient un autre langage ; les *sokols* ou sociétés de gymnastique et d'entraînement sportif, en défilant sur le *Graben*, me prouvaient la vitalité d'une race qui se refusait à abdiquer devant les exigences brutales d'une minorité ethnique. Il suffit de si peu de chose pour nourrir la fantaisie d'un esprit rêveur ! Que de fois ai-je regardé le *Schutzmann* autrichien déambuler le long des magasins tchèques ! Il symbolisait la domination abhorrée, encore que la pointe de son casque fût

arrondie pour mieux marquer, sans doute, la cautèle hypocrite des Habsbourg, qui s'opposait à la brutalité cynique des Hohenzollern. Derrière lui, les façades des boutiques arboraient leurs indications bilingues. Au-dessus des bocaux multicolores d'une pharmacie je pouvais lire : *Apotheke* et *Lekarna*. Mais à mon dernier voyage l'agent promenait son indolence devant le seul vocable tchèque : *Apotheke* avait disparu. Ce détail en apparence insignifiant m'a révélé l'obstination d'un peuple opprimé qui veut vivre et qui finit toujours par avoir le dessus, contre les calculs égoïstes de ses tyrans.

Mais la plus durable de mes impressions se rattache à la colline où s'érige la silhouette altière du *Hrasdchin*. Un lacis de ruelles montantes conduit au sommet. L'une d'elles longe les murailles épaisses des anciens remparts. Ces murailles surplombent un fossé profond aux pentes verdoyantes, où les arbres ont poussé follement. C'est le *Hirschgraben*, le fossé-aux-cerfs. La municipalité prévoyante a creusé dans ces murs des réduits assez spacieux où sont logées aux frais de la ville les vieilles indigentes. Pendant le jour, elles se tiennent sur le pas de leurs portes ouvertes. On entrevoit, en passant, le mobilier et le carré lumineux de la petite fenêtre qui donne sur le fouillis ombreux du fossé. Et les vieilles femmes devisent en tchèque et saluent les touristes de paroles familières.

Cette sérénité, pleine de calme et de douceur, contraste avec la mine rébarbative des antiques pierres. Des vies humaines s'achèvent en paix, là où les ancêtres guerriers prévoyaient la résistance, la lutte et la mort violente.

Mon souvenir garde l'empreinte morose de la Tour-de-la-Faim. Elle se dresse, lugubre, au bout de la ruelle où demeurent les pauvresses. Il faut se courber pour pénétrer dans la salle nue et froide du rez-de-chaussée. Au milieu, une ouverture taillée à même le sol laisse apercevoir une autre salle, une cave humide, à sept ou huit mètres de profondeur. C'est là qu'on descendait le condamné, à l'aide de cordes. Il était abandonné dans cette oubliette avec une cruche d'eau et un pain, qu'on ne renouvelait pas. Jamais il ne revoyait la lumière du jour ; il était mort à l'humanité ; peu à peu, il dépérissait ; la faim le torturait ; l'épaisseur des murs étouffait ses cris ; son agonie lente n'avait pas de témoins.

Quand tout était fini, on descendait une autre victime. Alors se passait la chose atroce et fantastique. Le nouveau condamné incommodé par l'odeur du cadavre, se voyait obligé de pousser le mort jusqu'à une rainure centrale, ouverte sur un puits profond qui allait rejoindre les flots de la Moldau. La fantaisie des juges avait inventé ce raffinement diabolique. Oui, cet homme, condamné lui-même au supplice le plus atroce, mais attaché instinctivement à la vie, tant qu'il avait en lui la force de vivre, en était réduit à précipiter dans le gouffre béant celui qui l'avait précédé dans ce cachot funèbre d'où l'on ne remontait jamais. Et il savait qu'un autre viendrait l'y précipiter à son tour.

Et quand j'évoque Prague, la ville si belle, si farouche, je revois cette tour ronde et trapue où les morts enterraient les morts.

MARC HENRY

LES LETTRES ET LA VIE

Pour commencer, un coup d'œil encore au palmarès des divers prix littéraires distribués en fin d'année.

La grande bourse de voyage est échue à *En suivant la flamme*, de M. Francisque Parn. Comme presque tous les livres de guerre où le mot « flamme » s'inscrit dans le titre, le volume de M. Parn témoigne du patriotisme le plus véhément et nous décrit la conversion d'un pacifiste, quelque peu anarchiste, aux sentiments belliqueux et traditionnels. Les épisodes émouvants, le ton simple et ferme sont certes dignes du déplacement qu'on offre à l'auteur.

Le grand prix Lasserre (dix mille francs) a été décerné au *Corneille* de M. Auguste Dorchain, après quelques tours de scrutin où avait figuré M. Georges Duhamel. Pour l'attribution d'une récompense littéraire, la commission du prix Lasserre compte des éléments plutôt hétéroclites : à côté d'une minorité de littérateurs, des fonctionnaires, des professeurs et même des députés. On conçoit qu'entre des juges si dissemblables et parfois d'une compétence relative, l'accord ne soit pas toujours aisé. Cette fois, il s'est fait sur un bon livre. Le *Corneille* de M. Auguste Dorchain résume avec beaucoup d'agrément et de mouvement tout ce qu'a réuni sur l'auteur du *Cid* et sur son œuvre l'exégèse cornélienne. Ce n'est pas un froid ouvrage scolaire. C'est le livre d'un poète épris d'un autre poète. Il nous aidera à relire Corneille avec plus de fruit, et si cette aide vous semble un peu chère, n'oubliez pas que tout a augmenté.

Enfin la *Vie heureuse* et *Femina* se sont cordialement unies pour couronner *le Serviteur*, de M. Henri Bachelin. L'auteur nous avait déjà donné des livres d'excellente venue comme *Juliette la Jolie* ou *la Guerre sur le hameau*. Tout en marquant les mêmes dons d'obser-

vation et de relief, *le Serviteur* forme un roman plus profond et plus large. Le style aussi a gagné en limpidité, en simplicité et se montre dépouillé de toutes les petites roueries d'images ou de rhétorique. Malgré quelques lenteurs, ce récit d'un homme retournant à la vie rustique, ressaisi par la tradition ancestrale, repris par les sites, les humbles besognes, les croyances où vécurent ses aïeux, dépasse de beaucoup la moyenne des romans champêtres d'usage.

Parmi les accessits, je signalerai : *les Silences du colonel Bramble*, de M. André Mauroy. C'est un fort joli recueil, plein de finesse, et souvent, dans les passages en prose, plein de poésie. Le dialogue s'y ressent un peu trop de la fréquentation de Voltaire et de M. Anatole France. Mais l'ironie en est d'une qualité charmante et l'ensemble offre une lecture des plus plaisantes.

Le Singe et son Violon, de madame Lucie-Paul Margueritte, était-il au nombre des candidats? Je crois. Je ne suis pas sûr. On s'y perd, dans cette multitude. Il aurait, en tout cas, mérité des voix. Cette aventure d'une gentille femme mariée avec un vilain monsieur, c'est comme sujet, comme intrigue, une toute petite chose. Seulement, les détails, l'émotion, la franchise, la grâce, en font un des meilleurs livres, peut-être même le meilleur livre de l'auteur.

Et si j'ai oublié d'autres lauréats, qu'ils accusent ma mémoire mais non mon bon vouloir. Ils finissent par être tant !

*
* *

Depuis plusieurs années, c'est toujours un événement littéraire qu'un volume nouveau de M. Anatole France. Mais la publication du *Petit Pierre* emprunte aux circonstances un relief particulier, puisqu'elle nous apporte le premier livre que nous ait donné l'illustre auteur depuis quatre ans.

Ce sera dans l'histoire littéraire, et même dans l'histoire tout court, un des traits frappants de la guerre, que ce long silence de M. Anatole France durant quatre années — et quelles !

Il y a eu de tout temps en France une sorte de prince de la pensée, ayant pour charge de réfracter d'une façon supérieure les événements contemporains. Ce prince de la pensée jouait un peu le rôle des augures et des oracles dans l'antiquité. C'était vers lui que la foule se tournait dans les cas extraordinaires ou épineux, pour obtenir un avis venant de haut et dominant le commun.

Voltaire avait, à son époque, exercé ce principat avec le parti pris et la fougue qu'on sait. Renan, de nos jours, avait joui des mêmes prérogatives, n'en usant qu'avec la modération distante et

l'aristocratique bonhomie du philosophe. Enfin, M. Anatole France, en héritant le sceptre de son maître, s'était plus rapproché que lui de la mêlée humaine et, sans tomber dans le sectarisme voltairien, avait montré plus de fermeté que Renan, et plus d'âpreté parfois dans la pratique de son ministère.

Tel quel c'était, avant la guerre, la grande intelligence de son temps. Les penseurs professionnels et les métaphysiciens patentés continuaient certes leur noble industrie. Mais les opinions prépondérantes et décisives sur les choses du moment, les maximes profondes et lapidaires sur les choses de toujours, c'est de M. Anatole France qu'on les attendait — et qu'on ne cessait de les recueillir. Comment alors supposer que, dans l'affreuse tourmente qui nous assaillait, M. France n'allait pas rester notre guide moral, notre phare intellectuel, le maître qui, ainsi que le chœur antique, intercalerait dans le fracas du drame en cours la voix de la sensibilité et de la sagesse?

Je viens de vous dire à ce sujet notre déception, nos privations et je voudrais, avec vous, en chercher les causes.

Une hypothèse d'abord à écarter, c'est que devant le plus grand cataclysme de l'histoire cette intelligence d'une si puissante sonorité ait été soudain frappée de paralysie et de mutisme pour sombrer dans l'indifférence et dans l'atonie.

J'ignore si M. Analole France a tenu son carnet de guerre. Je ne saurais affirmer que, par soulagement personnel, il ait écrit une seule ligne sur les hostilités. Mais ce qui me paraîtrait comme à tous invraisemblable et ce que, comme tous, je me refuse à croire, c'est que devant CELA M. Anatole France n'ait rien pensé. Il y a là un postulat tenant trop de l'évidence pour qu'il convienne d'y insister.

Ce postulat une fois admis, reste à élucider les motifs qui ont déterminé M. France à garder pour lui ses réflexions et à leur refuser, depuis quatre ans, toute espèce de publicité.

On citera immédiatement la censure. Et non sans une apparence de raison. Il semble en effet que jamais la pensée n'a connu chez nous une oppression pareille à celle dont on l'a écrasée depuis quatre ans. Je n'approuve ni n'improuve. Je constate un fait de notoriété et qui dure encore.

Pour s'employer à cette œuvre d'oppression, la censure officielle n'a d'ailleurs pas été la seule. Son exemple a engendré un peu partout des officines de censure privée, qui sévissaient selon sa doctrine. Et tandis que la censure-mère taillait dans les écrits, ses filiales se chargeaient du compte de la parole.

Il se peut donc fort bien qu'un cerveau libre comme celui de M. Anatole France ait préféré l'abstention complète aux risques de ces humiliantes taquineries. Mais alors, il faudrait en conclure que ses pensées intimes, durant ces quatre ans, ne furent pas toujours à l'avantage de nos gouvernants. Et comme beaucoup d'autres esprits distingués imitèrent, dans le cas, son attitude, il en résulterait que si le silence des peuples est la leçon des rois, le silence de certaines personnalites pourrait bien être la leçon de ce qu'on nomme la République.

Sans doute le patriotisme ardent et raffiné de M. Anatole France s'imposa aisément le sacrifice de cet effacement. Je n'en veux pour preuve que la note charmante dont il faisait précéder ici, en juillet 1915, le premier chapitre du *Petit Pierre*. Il s'y excusait avec la plus émouvante modestie de donner « ces pages légères » dans un instant où « toutes nos pensées sont dédiées à la patrie » et il conjurait le lecteur d'y entendre surtout « une voix d'enfant chantant innocemment les louanges de la France » et « l'amour inné du sol natal ».

Pourtant, si l'on songe à l'effervescence cérébrale que devait soulever en lui le spectacle de l'immense lutte, on a peine à s'imaginer que M. France ait subi sans impatience la contrainte où, par amour de la patrie, il s'astreignait.

Tout au moins, si l'on se rappelle le peu de vénération que lui inspiraient, avant la guerre, nos politiciens et leurs palinodies constantes, tout au moins est-on en droit de présumer qu'en son for intérieur il ne bénissait qu'à demi les mains dont il acceptait le joug, et je ne suis pas bien sûr qu'aujourd'hui même il leur ait donné quitus.

Écoutez plutôt ce passage d'une des rares allocutions — si ce n'est la seule — qu'il prononça l'automne dernier à la fête de Paul-Louis Courier :

« Un gouvernement croit n'avoir rien à craindre d'une âme si inoffensive, d'un esprit indifférent, ami de son repos et qui, dans les éversions des républiques et des empires, pense à faire sa partie de billard et à lire de vieux livres. Eh bien, que les chefs d'État ne s'y fient pas. Ils ont tort de mépriser les gens d'esprit. Et ils ne gagnent rien à les pousser à bout ; parfois ils y perdent beaucoup. Nous l'allons voir bientôt. »

Voilà un « bientôt » peu rassurant pour plus d'un de nos hommes d'État ! Voilà des quasi promesses qui, après la paix, leur feront probablement changer de trottoir lorsqu'ils croiseront le maître dans la rue, ou gagner une autre pièce, s'ils le rencontrent dans les salons.

Mais la paix n'est pas signée, la consigne de guerre subsiste, et *le Petit Pierre* y demeure fidèle. M. France n'a pas encore repris la plume acérée dont il rédigeait l'*Histoire contemporaine*. Il n'a accordé la parole qu'à l'auteur du *Livre de mon ami* et de *Pierre Nozière*.

Vous vous êtes délectés ici à maint chapitre du *Petit Pierre*. Vous lirez dans le volume maint autre chapitre non moins délicieux.

Petit Pierre est bien le cousin, si ce n'est le frère du héros du *Livre de mon ami* et de *Pierre Nozière*, à moins que ce ne soit ce héros lui-même.

Nous retrouvons en lui ce type, cher à M. France, du petit garçon sensible, candide et d'une intelligence si précoce que déjà, pourrait-on dire, sous le Petit Pierre perçait le grand Anatole.

Les mystères de l'univers constituent une de ses grandes préoccupations et l'au-delà le tourmente presque comme une grande personne, presque comme un poète. Il édifie, pour son usage personnel, des métaphysiques de carton et des cosmogonies en papier peint qui, grâce à l'auteur, sans perdre de leur comique enfantin, ne paraissent pas sensiblement inférieures à bien des systèmes célèbres. Enfin, pour le goût de l'ésotérique, il n'en craint pas. Et à cet égard, son enfance rappellerait assez l'âge mûr de Baudelaire.

Au talent et à la puissance du verbe près, on verrait très bien Petit Pierre dire avec l'auteur des *Fleurs du mal* :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Seulement ces piliers n'intimident pas Petit Pierre. Ils l'intriguent plus qu'ils ne l'effarent. Et il joue avec eux à cache-cache comme il ferait avec de petits amis.

Si riche est la surabondance intellectuelle de M. Anatole France, que tous ses héros, presque sans exception, y participent. A M. Bergeret souvent il a prêté des remarques et des propos fort au-dessus de la valeur moyenne d'un humble professeur de province. De même il a attribué à son chien Riquet un sens métaphysique que parfois nous lui envierions, et, après l'homme-chien, de fameuse mémoire, il nous a donné en lui une sorte de chien-homme. Les petits garçons qu'il nous dépeint ne sont pas plus désavantagés sous ce rapport. S'il restent l'âge sans pitié et instinctif, leur instinct s'oriente surtout vers la rêverie et la méditation. La plupart sont déjà d'exquis petits penseurs.

Mais où M. France se montre plus strict réaliste, c'est dans la galerie de personnages un peu vieillots, un peu falots, un peu poussiéreux qui encadrent les dicts et gestes de Petit Pierre. C'est en eux tout un passé français qui resurgit avec la finesse, la grâce d'une litho de Monnier ou de Traviès. Quelle sûreté de dessin dans ces croquis ! Quelle delicatesse de coloris dans ces estampes ! Et partout quel esprit !

Dans l'humour, aucun des maîtres dont l'auteur se rapproche, ni Swift, ni Sterne, ni Toppfer, ni Dickens n'atteignent à cette perfection. Il leur manquera toujours ce je sais bien quoi dont le père du *Petit Pierre* a doté notre littérature et que, sans jeu de mots, j'appellerais : le tour de France.

***

La poésie dite de guerre liquide. L'armistice l'a probablement surprise un peu comme tout le monde. Et il semble qu'elle ait hâte d'écouler ses volumes avant que la paix n'ait fait le silence sur le sombre et glorieux passé.

Parmi les poètes de guerre, on devrait normalement distinguer entre ceux qui ne furent que les spectateurs de la tragédie mondiale et ceux qui y prirent part, entre les Tyrtées de l'arrière et les Tyrtées de l'avant. Ce qui ne créerait pas plus une marque désobligeante pour les uns qu'un indice de talent pour les autres. Quelques vieux grognards de l'Empire — tel le frère de madame Desbordes-Valmore — quand ils voulurent chanter eux-mêmes leurs exploits ne produisirent que des vers pitoyables, tandis que les vrais aèdes de la Grande Armée, un Béranger, un Victor Hugo, non seulement ne s'étaient pas mêlés à ses prouesses, mais n'avaient jamais porté ni fusil ni sac.

Néanmoins, faute de savoir exactement les affectations militaires de chacun durant les hostilités, cette féconde distinction risquerait de nous entraîner à des erreurs. Négligeons-la donc pour n'envisager les œuvres de nos poètes de guerre qu'au point de vue littéraire.

Voici d'abord M. Henri de Régnier avec *1914-1916*, un petit volume qui, par le format, rappelle *les Chants du Soldat*, de Déroulède. Mais il va de soi que si le patriotisme des deux poètes est le même, leur façon respective de l'exprimer reste fort différente. Quoique dans ce recueil de nobles poèmes on ne rencontre pas toujours l'art subtil de *la Cité des Eaux*, M. de Régnier n'en demeure pas moins attaché à sa manière. C'est un Déroulède qui a

remplacé le képi par une couronne de roses et le clairon par une syrinx.

Voici M. Pierre de Bouchaud qui dans deux plaquettes, *In Memoriam* et *Hymne à la Victoire*, nous dit ses douleurs et ses espoirs sur un mode correct et pur qui rappelle Autran.

Voici M. Philippe Dornier avec *les Sillons de Gloire*, poèmes vigoureux, observés, mais auxquels je préférais son volume si délicat et trop peu connu : *Notre pain quotidien*.

Voici le juvénile et sincère carnet de guerre d'un jeune lieutenant de cuirassiers, *Heures mortes*, de M. Pierre Brégeault.

Voici tantôt éloquentes et tantôt agressives les *Heures de guerre* de M. Adolphe Aderer, auxquelles l'auteur, à l'exemple de Lamartine, a adjoint des commentaires en prose qui les datent et les situent — idée à suivre, car d'ici peu on aura peine à se retrouver dans toutes ces pages d'actualité et à saisir les allusions qui y pullulent.

Et voici *Demain chante en nous*, de M. Robert Veyssié où passe un souffle lyrique dont l'ardeur ne dément pas les promesses du titre.

Et voici M. Henri Lavedan et M. Zamacoïs avec *les Sacrifiées*, où le cinglant auteur du *Vieux Marcheur* et du *Prince d'Aurec* et le prestigieux rimeur des *Bouffons*, quittent le fouet et la marotte pour évoquer en des scènes émues le martyre de Reims et des Flandres.

Enfin, voici surtout les *Hymnes* de M. Joachim Gasquet, la première épopée qu'ait suscitée la guerre et peut-être le poème le plus original qu'elle ait inspiré. Mais la technique nouvelle de cet ouvrage puissant et quelque peu escarpé, où aux audaces de l'école simultanéiste s'allie une profonde culture classique, l'ampleur des épisodes et des tableaux qu'il nous décrit, — tranchons le mot, son importance exigerait toute une longue étude.

Or, pour juger avec lucidité l'œuvre de M. Gasquet, comme les autres, peut-être ne sommes-nous pas à distance convenable. Dans la poésie de guerre nous ne discernerons bien le durable et le périssable qu'avec le recul du temps. Aujourd'hui — c'est du moins mon impression — notre cœur reste trop imbu du drame récent pour que ses palpitations n'altèrent pas notre jugement sur les écrits qui nous retracent tant d'horreurs et tant de beautés. Mieux vaut attendre que soit dissipé le brouillard de sang et d'héroïsme où nous baignons encore. Notre regard d'ensemble sur la poésie de guerre n'en sera que plus clairvoyant et plus assuré.

Donc, pour l'instant, *paulo minora legamus* et feuilletons deux

jeunes poètes qui ne sont pas de guerre et j'ajouterai pas d'avant-garde. Car je respecte les nerfs de nos lecteurs et je préfère les laisser se remettre de la petite secousse que leur a causée mon article sur le cubisme, secousse assez violente si je me réfère aux lettres reçues soit pour blâmer, soit pour approuver. Croiriez-vous qu'on a été jusqu'à me dédier un poème anticubiste de la dernière violence et où les cubistes étaient qualifiés de bolcheviks? L'Archiloque en cause (M. Ferrand pour le nommer) avait, il est vrai, la bonne grâce de spécifier que ses iambes, ma foi bien tournés, ne me visaient pas. Mais c'est égal, même épargné, bolchevik me semble dur.

Pour revenir à nos deux poètes, je vous dirai que je ne sais rien d'eux que leurs noms inscrits en tête de leur volume : *l'Impossible rêve*. Tout me porte à penser que l'un des deux collaborateurs est une dame puisqu'elle signe Emma Pellerin et l'autre un poète du sexe mâle puisqu'il signe Joseph Bollery. A moins que, par un astucieux artifice, ce ne soit le contraire. Et vous voyez à ces doutes combien les deux auteurs me sont étrangers.

N'allez cependant pas, sur mon préambule, vous figurer que pour n'être ni unanimiste, ni cubiste, ni simultanéiste, *l'Impossible rêve* relève de l'ancienne manière poétique, soit parnassienne, soit romantique. Il fleure au contraire la poésie la plus récente, puisqu'en mainte page il évoque Charles Guérin, dont il a du reste emprunté un vers comme épigraphe.

Mais connaissez-vous bien Charles Guérin? Ne prenez pas, je vous prie, la question en mauvaise part. Il y a tant de charmants messieurs et tant d'aimables dames, tous férus de poésie et pâmant d'extase sur ce gracieux « chanteur florentin » que fut Samain, — qui, si vous leur parlez de Charles Guérin, ont l'air de tomber des nues !

C'est pourtant quelqu'un que Charles Guérin, et, peut-être, avec Jules Laforgue, le meilleur poète de sa génération. Ses premiers volumes trébuchaient dans un symbolisme vague, dans des réminiscences, sous des influences. Mais à partir du *Cœur solitaire*, un poète nous est né. Un grand poète? J'ignore le sens de cette épithète. Elle pouvait compter dans les vieilles rhétoriques où l'ode avait le pas sur le sonnet, et l'épopée sur la pièce légère. Elle a pu avoir cours aussi dans des temps encore proches où la taille d'un poète se mesurait à l'amplitude de ses sujets et où, d'après ces données, on déclarait un Baudelaire *poeta minor*. Mais à présent ce genre de mensuration a beaucoup perdu. Ce n'est plus sur leur envergure qu'on classe les poètes, c'est sur leur qualité.

Dans *l'Impossible rêve*, la qualité poétique est de l'espèce la plus

fine. Sans copier le jeune maître qu'ils adoptèrent comme parrain, madame Pellerin et M. Bollery ont sinon au même degré que Charles Guérin, du moins à un degré fort appréciable, la sensibilité, la grâce spontanée et la sobriété que nous aimons aujourd'hui chez nos poètes préférés.

Tout n'est pas d'égale valeur dans leur livre. Il renferme notamment une série de contes et légendes dont je me fusse volontiers passé. Et d'autres pièces en outre, où les chevilles s'affichent sans discrétion. Mais à côté, les poèmes abondent, où la délicatesse du sentiment, jointe à l'agrément de la forme, vous embarrasse pour choisir.

Écoutez d'abord ces *Blasphèmes* qui s'adressent au printemps :

Je hais ton air serein d'agneau bêlant et triste,
Éphèbe mensonger, qui chevauches l'espoir.
De tes illusions je ne veux rien attendre.
Hypocrite enchanteur, je ne veux pas te voir.

. . . . . .

J'aime les cieux troublés de flamme et de révolte
Qu'on dirait teints de sang et de pleurs assombris.

J'aime les champs déserts, les grandes plaines nues
Les stériles sommets ridés comme un vieux front
Étalant leur douleur sauvage sous les nues
Et sur qui, sans douceur, les siècles passeront.

J'aime les bras tordus dans un farouche geste
D'un arbre que le ciel a foudroyé d'un coup
En pleine floraison jusqu'au cœur, et qui reste
Orgueilleux et crispé dans la mort, mais debout.

Et j'aime les sanglots révoltés de la vague
Et les cœurs sans espoir marqués par le destin
Où le rêve a plongé tout entière sa dague
Avant de disparaître, ironique et badin.

Et voici une autre pièce sans titre, mais non sans accent :

« Fais de ta maison fraîche aux senteurs de verveine
Fais de ta maison fraîche un sombre Escurial,
Dont s'éloigne à jamais la multitude vaine... »
Voilà ce que m'a dit l'Orgueil triste et royal.
Le dieu pâle et lointain des solitudes fières
Entra dans ma maison, comme le soir tombait.
Je suis venu, dit-il, les foules sont amères
Les hommes m'ont lassé, tout est noir, tout est laid.

Laisse-moi reposer un peu parmi tes choses.
J'aime ce livre où j'ai surpris tes yeux penchés,
La coupe harmonieuse où trempent ces trois roses.
Et ces feuillets épars que tes doigts ont touchés.

. . . . . .

Ferme ton livre, amie, et lève ton visage
Non rien n'existe plus, tout est vain, tout est vain.
Regarde au soir penchant se faner chaque rose,
Écoute au loin gémir l'océan jamais las ;
Que ton cœur soit une urne inaltérable et close
Puisque l'amour humain ne le remplirait pas...

. . . . . .

L'Orgueil parlait ainsi devant une fenêtre
Grave et beau, revêtu de la pourpre des rois...
Amour, je renonçai dès lors à te connaître,
J'eus peur en te portant de porter une croix.
Et je dis à l'Orgueil : « Laissons les portes closes,
Je dédaigne les yeux humains qui m'ont déçu.
Écoutons le silence et respirons les roses
De la chambre secrète, Orgueil, où tu t'es plu.

N'est-ce pas que ce n'est pas mal? Lisez plus avant. Vous trouverez à la suite, des poèmes d'amour, des paysages, des songeries d'où, malgré des faiblesses, émane un indéniable charme.

Que deviendront madame Pellerin et M. Bollery? Seront-ils un jour de « grands poètes »? Je ne m'engage à rien. Mais ils sont déjà des poètes. Et le cas n'est pas tellement fréquent, qu'on puisse l'omettre quand on le rencontre.

***

Vous vous rappelez le vif succès qu'avaient obtenu ici *les Amours d'un poète*, de M. Louis Barthou. Le succès en volume s'annonce pareil, mais non sans addition de quelques polémiques.

La seconde partie qui ne relate que la liaison de Victor Hugo avec Juliette passait à merveille. M. Louis Barthou a su renouveler ce sujet, déjà plusieurs fois traité, en tirant le meilleur parti des documents inédits que lui avaient valus sa veine et son flair de collectionneur.

Certes, ce vieux faux ménage finit par prendre un aspect d'embourgeoisement peu favorable au prestige du poète, et Victor Hugo y acquiert vaguement tournure d'un personnage de Béranger, voire

de Labiche. Mais les amours des vieilles gens ne prêtent guère à la poésie. Il a fallu toute la magie de l'art grec pour parer de grâce poétique le pot au feu de Philémon et Baucis. Et si cette interminable idylle de Victor Hugo et de Juliette perd en route de sa noblesse et de son élégance, c'est vraisemblablement la faute des années qui à la longue dégradent et alourdissent tout.

La seconde partie allait donc toute seule. Mais il y avait la première — le récit des coupables amours de Sainte-Beuve avec madame Victor Hugo, les preuves épistolaires et incontestables du crime accompli. Et dans le public parisien, cette publication des lettres de madame Victor Hugo est devenue une affaire de tous les diables.

Dernièrement, j'assistais à un dîner où, du potage au dessert, il n'a été question que de cela et avec quelle véhémence! Leur mère, leur sœur, leur fille eût été en cause que tous ces gens n'auraient pas été plus excités. J'ai noté de mémoire tant bien que mal les divers propos des convives et je vous les soumets dans leur désordre à toutes fins utiles.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre histoire littéraire. Victor Hugo n'a rien voulu savoir. Nous n'avions qu'à faire comme lui. Sauf une pièce qu'il n'a pas publiée et où il dit ses vérités à ce triste sire de Sainte-Beuve, jamais dans aucune de ses œuvres, il n'a fait la moindre allusion à l'incident. Donc, qu'il le fût ou non, je vous demande un peu où est l'intérêt littéraire?

— Et vous croyez comme cela qu'un drame de cette importance n'a pas influé sur ses conceptions de la femme, de l'amour, de l'adultère?

— En tous cas, on n'en voit pas trace dans ses ouvrages. Et tout est là!

— Ça prouve chez lui une belle sensibilité!!!

— D'ailleurs, mon cher, vous oubliez que le livre de monsieur Barthou n'explique pas que l'œuvre de Victor Hugo. Il éclaire aussi *le Livre d'amour* de Sainte-Beuve.

— *Le Livre d'amour*! Parlez-moi de mauvais vers au service d'une mauvaise action.

— Il éclaire aussi *Volupté*.

— Un joli coup de rasoir.

— Coup de rasoir ou non, c'est un livre qui compte.

— Peut-être pour vous, mais sur le roman d'après, aucune influence.

— Moi, ce que je trouve extraordinaire c'est qu'on raconte de ces histoires sur une femme qui n'est plus là.

— Vous préférez, madame, sur une femme qui y serait?

— Bah! madame Victor Hugo subit le sort de bien d'autres. Voyez George Sand, voyez Desbordes-Valmore.

— Permettez, ce n'est pas la même chose. Celles-là avaient commencé.

— Et puis en voilà du bruit pour une aventure que tout Paris connaissait depuis soixante ans... On dirait qu'il n'y a pas eu avant monsieur Barthou, l'article de Karr, le livre de Lemaire, les articles de Faguet, de Lemaître et d'autres.

— Oui, mais on n'avait pas la preuve.

— Eh bien, maintenant on l'a. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

— Et Victor Hugo là dedans vous ne le trouvez pas diminué, peut-être?

— Nullement. Cela arrive aux gens les mieux.

— Du reste, de quoi monsieur Barthou se mêle-t-il? Je suis à la Chambre comme lui depuis trente ans. Est-ce que j'écris, moi ?

— Alors on n'aurait pas le droit, parce qu'on a été ministre, président du conseil.....

— C'est ça. Sortez-nous la loi de trois ans, maintenant.

— Oh ! je vous en prie, messieurs, pas de politique.

— Eh bien, et vous, là-bas qui ne dites rien ?

Le vieux monsieur, à figure fine, que visait cette interpellation, s'était en effet absorbé dans la nourriture depuis le début du repas, sans se mêler, fût-ce d'un mot, au débat.

— Moi, — fit-il, — je pense là-dessus comme Emmanuel Arène.

— ? ? ?

— Vous ne connaissez pas la réplique d'Emmanuel Arène. C'était un jour à la Chambre. On discutait un petit scandale de douanes ou d'enseignement, je ne sais plus, et un député quelconque avait prononcé sur l'affaire un discours fulminant. En descendant de la tribune, tout échauffé de son sujet, il aborde Arène : « Enfin, voyons, mon cher collègue, n'ai-je pas raison? Qu'en pensez-vous? — Moi, fit Arène, je suis comme vous, je m'en f... »

Je ne vous donne évidemment pas l'attitude du sage vieillard devant le problème comme une solution ni comme un modèle. Néanmoins elle me semble assez bien résumer l'état d'esprit d'un certain nombre de personnes d'âge, à qui l'expérience a appris l'inefficacité de ce genre de discussions.

La question des droits de l'histoire sur la vie privée est peut-être en effet le type de la question insoluble.

Elle fournit à la conversation des développements brillants, à la chronique des sujets piquants. Mais elle n'a jamais empêché

un livre, jamais arrêté une indiscrétion. Et tout porte à croire que, malgré criailleries et querelles, les divulgations posthumes se poursuivront indéfiniment, avec l'appui de leurs deux vieux complices : l'émulation des historiens et la curiosité du public.

***

Ce n'est pas sans quelque sourire que j'ai vu annoncer la prochaine représentation de *Pasteur*.

Si en effet M. Lucien Guitry et M. Sacha Guitry jouissent sur le grand public d'une autorité sans conteste, dans toute une portion de la société parisienne qui n'est ni la moins éclairée ni la moins agissante, les sentiments qu'ils engendrent ne se traduisent que par des fanatismes en sens opposé. Pour l'admiration intolérante des uns, la moindre réserve sur les deux auteurs et les deux artistes prend les proportions d'une injure personnelle à eux infligée. A d'autres, au contraire, le seul nom de Guitry, qu'il s'agisse du père ou du fils, produit l'effet d'un révulsif et provoque chez eux incontinent les plus amers ricanements. Tout éloge donné aux Guitry ne leur apparaît que comme un trait de basse camaraderie ou de collusion boulevardière. Et quiconque trempe dans ces éloges est aussitôt frappé à leurs yeux de discrédit.

Si j'avais ignoré ces particularités, les correspondances dont m'honorent mes bienveillants lecteurs n'eussent pas tardé à m'en informer. Pas une fois où j'aie parlé du père ou du fils sans recevoir des lettres qui, quoique toujours amènes, me reprochaient soit ma tiédeur, soit mon indulgence.

Et je sentais que pour *Pasteur* cela allait recommencer. Mais la contradiction de ces griefs inverses établit entre eux une sorte d'équilibre. Ils s'arrangeront. Quant à nous, sûr de ne contenter personne, c'est-à-dire de mécontenter tout le monde, lançons-nous à corps perdu dans le compte rendu.

Il ne sera pas bien long au surplus. Le Théâtre-Libre nous avait donné jadis ce qu'on appelait des tranches de vie. *Pasteur* renouvelle le genre et nous donne les tranches d'une vie. Mais, par des scrupules faciles à deviner, pas toutes. Ces estampes détachées ne nous offrent que la vie publique de Pasteur, ses luttes pour le triomphe de la vérité scientifique, son apothéose finale.

Le personnage ainsi présenté gagne en grandeur. C'est une belle physionomie de savant qui se détache en lui. C'est la Science même. Renan qui eut à subir des résistances analogues aura raffolé de cette pièce. Les tracasseries dont pâtissaient les esprits libres de la part

des officiels lui faisaient horreur. Relisez plutôt son bel article sur Ramus.

Il aurait aimé surtout le tableau de l'Académie de médecine, où, d'une façon si ingénieuse, l'auteur nous montre Pasteur se débattant en lion contre la routine et l'envie, sa sœur. Il eût été ravi de la forte satire qui se dégage de cet épisode mouvementé et, à mon avis, le plus puissant de la pièce.

Une autre nuance très heureusement indiquée, c'est le passage du Pasteur dans la frénésie de la lutte au Pasteur dans l'apaisement de la victoire, toute la violence du militant tournant à la douceur, à la bonté et comme on disait il y a quelque vingt ans, à la pitié humaine.

C'est à ces gradations que se reconnaît l'art de M. Sacha Guitry. C'est par là qu'il s'élève au-dessus de tant d'auteurs, qui du même sujet — à supposer qu'ils l'eussent osé — n'auraient su faire qu'une banale succession d'enluminures.

D'autres épisodes, comme celui du petit garçon sauvé de la rage et venant remercier son sauveur, ont beaucoup porté sur le public. Ils me semblent, malgré leurs jolis détails, d'une réalisation et d'un effet plus faciles que le reste.

Au total je ne dirai pas que M. Sacha Guitry sort grandi de l'épreuve, ce qui impliquerait qu'il se diminuerait en revenant à la fantaisie. Conclusion absurde. Mais il est certain que *Pasteur* lui ramènera bien des gens austères qui, sous cette fantaisie, n'avaient pas perçu tout ce qui se cachait de sève créatrice et de réflexion.

Enfin me permettra-t-on d'ajouter que M. Lucien Guitry fut un interprète incomparable, au sens plein du mot? Je l'espère, car jamais, je crois, chez un comédien, de tels moyens ne furent mis au service d'une telle intelligence et d'un tel tact.

FERNAND VANDÉREM

P.-S. — 1° Pour répondre à divers lecteurs : le livre de Jean Ducros sur Leconte de Lisle a été édité par la librairie Armand Colin.

2° J'achève la lecture d'un recueil nouveau de vers, *Printemps ancien*, signé du pseudonyme Dalzo. Je vous en parlerai prochainement. C'est un début poétique des plus intéressants et c'est, dès à présent, un livre à lire.

F. V.

L'ALLEMAGNE

ET LE MONOPOLE DE LA POTASSE

Jusqu'à ce jour, l'Allemagne a détenu le monopole de la potasse. Il se peut que cette affirmation n'émeuve point tout d'abord le lecteur. La potasse? Un produit minéral parmi cent autres. Sur le marché mondial où chacun, après la guerre, apportera ses matières premières, celui qui n'apporterait que la potasse n'apparaîtrait-il pas les mains presque vides? Pour les puissances qui viennent de gagner cette guerre, — et qui sont comme la première ébauche de la future Société des Nations, — se peut-il qu'un concurrent maître de la seule potasse soit à craindre, quand leur formidable *consortium* possède ou contrôle 55 p. 100 du blé, 85 p. 100 du maïs, 98 p. 100 du riz, 60 p. 100 de la laine et 99 p. 100 du coton, de la soie, du jute et du caoutchouc que produit la terre, sans compter 82 p. 100 de la houille, 66 p. 100 du pétrole, 67 p. 100 du fer (et demain plus de 80 p. 100), 83 p. 100 du cuivre, 55 p. 100 du plomb, 69 p. 100 du zinc, 80 p. 100 de l'étain, 99 p. 100 du nickel et 100 p. 100 du phosphate qui sortent chaque année de ses entrailles?

Pourtant, jusqu'aux derniers mois de la guerre, les économistes allemands se sont grandement vantés de la possession de ce monopole. Quand, dans l'hypothèse d'une « guerre des matières premières », ils comparaient les ressources des deux

camps, ils n'hésitaient pas à l'opposer aux trésors que détiennent les Alliés. « Les États-Unis, disaient-ils, nous fournissaient avant la guerre les trois quarts du coton et du pétrole que nous consommions ; nous leur fournissions, nous, la totalité de la potasse qu'ils employaient. Nous pourrons nous passer de leur coton, de leur pétrole, car nous en trouverons ailleurs ; ils ne pourront se passer de notre potasse, car il n'y en a pas d'autre. »

Le 24 septembre 1918, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* prétendait révéler au public la raison profonde qui poussait les puissances anglo-saxonnes à revendiquer l'Alsace pour la France. Il ne s'agissait point, vous pensez bien, de restitution ni de justice. Il n'était même pas question de faire subir à l'empire allemand une humiliante et opportune *capitis deminutio* en le privant de son *Reichsland*. Le fond de l'affaire, c'était d'enlever à l'Allemagne les puissants gisements de potasse qui existent en Alsace, pour les donner à la France, « pays destiné à dépendre, après la guerre, de l'Amérique et de l'Angleterre ». Ainsi les puissances anglo-saxonnes s'affranchiraient du redoutable monopole allemand.

En vérité, la potasse alsacienne tient, dans les préoccupations des économistes allemands, autant de place que le minerai de fer lorrain. Non sans raison : l'un est le pain de l'industrie, mais l'autre est le levain de toute culture.

I

Soixante ans nous séparent à peine de la découverte en Allemagne des premiers gisements importants de potasse; quarante, de leur emploi dans l'industrie ; vingt, de leur utilisation intensive dans l'agriculture.

Dans l'industrie, les sels de potasse, sous des formes diverses (chlorures et cyanures, carbonates et sulfates, etc.), se prêtent à de multiples applications; pharmacopée, verrerie, blanchisserie, savonnerie, pyrotechnie, fabrication des explosifs, — sans compter l'extraction de l'or, — ont recours aux sels de potasse. Pourtant, les emplois industriels de la potasse, au lieu de se multiplier, vont en se restreignant.

Depuis qu'on sait extraire facilement la soude du sel gemme, elle a remplacé la potasse dans bien des industries, dans la blanchisserie, dans la savonnerie. Au cours des quarante années qui ont précédé la guerre, le stock de potasse employé chaque année dans l'industrie a simplement doublé, le stock employé dans la fabrication des engrais pour la culture s'est multiplié par vingt.

C'est donc comme engrais que la potasse joue un rôle de premier plan dans l'économie mondiale. Ce n'est point ici le lieu de décrire en détail la fonction de l'engrais potassique dans la culture ; on se contentera de rappeler que cette fonction est double. Les sels de potasse, mis dans le sol sous forme d'engrais, sont véhiculés par l'eau dans les plantes et s'incorporent à leur matière comme substances inorganiques nécessaires à leur vie, au même titre que l'azote, l'acide phosphorique ou la chaux. D'autre part, les hydrates de carbone, l'amidon et le sucre, indispensables à la croissance de la plupart des plantes nourricières, ne se développent pleinement dans ces plantes qu'au contact de la potasse. C'est la potasse qui rend plus riches en amidon ou en sucre les céréales et les pommes de terre, la betterave et la canne, la plupart des fruits. Elle est utile au tabac, plus encore au coton. A côté des nitrates du Chili et des phosphates de l'Afrique du Nord, elle est un don inestimable pour les pays surpeuplés de notre hémisphère, où l'espace restreint accordé aux cultures, l'accroissement incessant de la population, l'élévation sans arrêt du prix de la propriété rurale, mettent le cultivateur en face de cette alternative : les gros rendements ou la ruine.

Or, la potasse, du moins la potasse assimilable, est rare dans le monde. On a donné de l'engrais en général cette définition : « L'engrais est la matière utile à la plante et qui manque au sol. » Pour la potasse, cette définition est incomplète. Si elle est presque absente des sols calcaires ou tourbeux, elle est incluse en forte proportion dans les sols siliceux, sous forme de silicates de potasse, et notamment dans le feldspath que contient le granit. Mais elle n'est pas, sous cette forme, assimilable par les plantes : elle est comme si elle n'était pas. On peut donc la considérer comme pratiquement

absente des grands « plateaux » primaires, qui, dans tout l'hémisphère septentrional, entourent le pôle, du Canada à la Scandinavie et de la Russie du Nord à la Sibérie, bien qu'ils soient surtout constitués par des granits et d'autres sols siliceux. Sans doute, il est possible de la trouver dans les sables et le *diluvium* que les grands glaciers de l'ère quaternaire ont entraînés de ces « boucliers » du monde septentrional, pour les étaler sur les Grandes Plaines des États-Unis, sur les Iles Britanniques, sur les Pays-Bas et sur la plaine de l'Allemagne du Nord, c'est-à-dire sur les pays les plus industriels et les plus peuplés du monde, sur ceux qui ont le plus grand besoin de ces forts rendements agricoles, loi impérieuse des pays très civilisés. Mais même dans ces plaines, il semble que les doses de potasse assimilables par les plantes sont faibles, pour un produit dont la plupart des plantes sont voraces. En sorte que, assez abondante dans de nombreuses roches, elle est très rare sous une forme utile. De là l'importance des gisements où le travail des eaux, en désagrégeant les roches, a dissous la potasse qu'elles contenaient et l'a mise en réserve, sous forme liquide ou solide, dans des nappes ou dans des poches souterraines où l'homme n'a qu'à la recueillir pour la donner aux plantes.

Les Américains disent qu'une grande « faim de potasse » a pris le monde civilisé dès que les propriétés fertilisantes de ce sel lui ont été révélées et que les gisements allemands ont été mis en exploitation méthodique, aux environs de l'an 1895. En 1913, c'est-à-dire pendant la dernière année dont les douze mois aient connu une agriculture normale, l'Allemagne a produit et le monde a consommé sept millions et demi de tonnes de sels marchands, extraits de treize millions de tonnes de sels bruts, et représentant une valeur de 270 millions de francs. Cinq ans auparavant, en 1909, l'Allemagne avait produit et le monde avait consommé cinq millions et demi de tonnes de sels marchands, représentant une valeur de 170 millions de francs. En cinq ans, la production allemande et la consommation mondiale avaient augmenté de près de 33 p. 100 *en poids* et de 60 p. 100 *en valeur*.

Certes, tous les pays ne montraient point un égal appétit de potasse. L'Allemagne absorbait, pour sa part, plus de la

moitié de sa production. Pour le reste, qui était exporté, près de la moitié (48,4 p. 100) prenait la route des États-Unis, tandis que la France n'en retenait pas le vingtième (4,6 p. 100). Telle province agricole de l'Allemagne du Nord ou de l'Allemagne moyenne, Brandebourg, Oldenbourg ou Poméranie, Hanovre, Saxe ou Silésie, employait de 16 à 26 kilogrammes d'oxyde de potasse par hectare de terre cultivée. La consommation moyenne pour l'Allemagne entière était de 15 kilogrammes par hectare. Seule l'agriculture néerlandaise en absorbait une ration plus forte : 20 kilogrammes. Puis venaient d'autres voisins de l'Allemagne : la Belgique, avec 6,8; la Suède, avec 3,9 ; la Norvège, avec 3,2 ; le Danemark, avec 2,5 ; puis l'Écosse, l'Angleterre, la Suisse, l'Autriche. Les États-Unis étaient au dernier rang des pays donnant à leur sol cultivé plus d'un kilogramme de potasse pure par hectare. La France se contentait de 900 grammes.

Or, comparons les deux États qui se trouvent en tête et en queue de cette liste : l'Allemagne et la France ; — celle-ci au climat béni, aux terroirs profonds et fertiles ; celle-là au climat rude, où les sables arides couvrent plus d'espace que les limons. L'Allemagne, depuis trente ans, et surtout depuis quinze ans, a enfoui dans son sol des millions de tonnes de potasse ; la France, plus timidement, a compté par grammes quand l'autre comptait par kilogrammes. Et voici la conséquence paradoxale : aujourd'hui, le riche terroir français ne produit pas beaucoup plus qu'il y a trente ans, tandis qu'en Allemagne le rendement s'est accru, entre 1881 et 1913, des dix-sept vingtièmes pour le blé (23 quintaux à l'hectare au lieu de 12 et demi), des seize vingtièmes pour l'avoine, des trois quarts pour le seigle, de la moitié, ou peu s'en faut, pour l'orge, la pomme de terre et la plupart des plantes fourragères. Au cours des années qui ont précédé la guerre, un hectare moyen de terre allemande donnait 65 p. 100 de plus qu'un hectare moyen de terre française, s'il était semé en blé ; 50 p. 100, s'il était semé en avoine ; 65 p. 100, s'il produisait des pommes de terre. Dans cette supériorité de la culture allemande il faut faire leur part aux méthodes plus scientifiques, à la sélection des semences, à l'organisation du travail, à l'outillage, et aussi aux engrais autres que la potasse.

Mais si la potasse n'y est pas pour tout, elle y est bien pour quelque chose.

La guerre aura, par cinq années de culture négligée, épuisé tous les terroirs. Tous, comme des malades, auront besoin de soins, de topiques et de fortifiants. Le mot du paysan de *la Cagnotte* reviendra à la mode : « Il faut de l'engrais. » Sans doute, nous aurons nos phosphates, et les nitrates du Chili arriveront sur nos marchés sans obstacle. Mais les phosphates et les nitrates ne peuvent remplacer la potasse, non plus que la potasse ne peut les remplacer eux-mêmes. Nos terres, celles des États-Unis et celles de la Grande-Bretagne l'ont éprouvé, au cours de ces cinq années où la potasse allemande ne leur parvenait pas. Et le paysan allemand, qui, privé de phosphate et de nitrate, a voulu compenser cette disette en forçant la dose de potasse, a « brûlé » sa terre, sans obtenir de récolte meilleure. Le monde a besoin de potasse ; il n'y a plus « faim » de potasse, il y a famine.

On conçoit, dans une telle situation, ce que serait la puissance du monopole allemand, — s'il subsistait encore.

II

C'est en 1856 que des prospections révélèrent à Stassfurt, au sud-ouest de Magdebourg, entre 250 et 600 mètres de profondeur, l'existence d'une nappe liquide où se trouvaient, associés au sel gemme et au chlorure de magnésie, des sels potassiques. Pendant vingt ans, on n'utilisa du gisement que le sel gemme. Après 1875 on songea à la potasse. La grande industrie chimique naissait alors en Allemagne : tandis qu'elle mettait au point les multiples emplois industriels de la potasse, elle s'appliquait à en vulgariser l'emploi comme engrais dans les campagnes allemandes. En 1880, le syndicat de la potasse, ou *Kalisyndicat*, se fonde avec l'appui du gouvernement allemand ; vingt-cinq ans plus tard, il groupait plus de deux cents sociétés de forage et une quarantaine de sociétés d'exploitation. Il ne bornait plus sa propagande de vulgarisation aux frontières de l'empire ; elle avait gagné à la cause de la potasse tous les pays voisins de l'Allemagne, surtout

ceux du Nord ; elle avait atteint les États-Unis. En 1913, l'exportation des sels potassiques et des produits à base de potasse représentait une valeur de 222 millions de francs.

Depuis 1902, la vente de la potasse, dans l'empire et hors de l'empire, n'était plus libre. Une série de réglementations, élaborées au nom du gouvernement par le *Kalisyndicat*, aboutirent, le 23 mai 1910, au vote d'une loi d'empire, dont la double fin était tout à la fois de réserver aux agriculteurs allemands la part qui leur conviendrait de l'engrais national, et d'éviter la surproduction qui entraînerait l'avilissement des prix. La loi donnait donc au syndicat le droit de fixer chaque année les prix des diverses espèces de potasse, étant entendu que les prix de vente à l'intérieur seraient inférieurs aux prix d'exportation, et qu'une quantité suffisante serait attribuée à la consommation nationale, avant toute exportation. Le syndicat devait également déterminer chaque année le tonnage des sels à extraire du sol allemand ; ce tonnage devait être au moins égal au tonnage produit l'année précédente ; il ne pouvait le dépasser de plus de 5 p. 100. Le contingent de production ainsi fixé était réparti entre les diverses exploitations, suivant un « coefficient de participation » que le syndicat déterminait en tenant compte de l'étendue et de la puissance des gisements exploités, du rendement normal, de la qualité de l'organisation et de l'outillage.

Ainsi mise en tutelle, réglementée, « organisée », l'exploitation de la potasse était une bonne affaire, une affaire sûre. Avant la guerre, on a vu ce qu'elle rapportait à l'agriculture allemande, au commerce allemand. Pendant la guerre, elle a permis à l'Allemagne de tirer de son sol plus d'aliments qu'elle ne pouvait l'espérer, de « tenir » plus longtemps contre le blocus ; elle a fourni aux usines de guerre allemandes chlorates et nitrates pour la fabrication des explosifs ; elle a été, avec la houille, une de ces bonnes monnaies d'échange qui permettaient à l'Allemagne de tirer des pays neutres voisins le plus fort contingent possible d'aliments et de matières premières. Bon instrument de prospérité en temps de paix, bonne arme de résistance en temps de guerre, — et aussi bon moyen, on l'espérait bien, pour faire « chanter » les rivaux

d'Occident, la guerre terminée, et surtout le plus redoutable, les États-Unis, qui avaient pendant cinq ans fait de grands efforts pour exploiter quelques maigres gisements indigènes et pour extraire le précieux sel, soit de diverses matières organiques et inorganiques, algues, varechs, cendres, soit des poussières des fours à ciments : efforts presque vains. Sans doute, il est possible que, dans un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, l'on arrive à extraire de ces poussières, ainsi que des résidus des hauts fourneaux, des quantités de potasse appréciables ; certains savants le pensent, et non des moindres. Avec cela la production minière de la potasse devra peut-être compter un jour; mais à l'heure présente, la production minière est la seule qui tienne une place dans le ravitaillement en potasse du globe, — et jusqu'en 1914 l'Allemagne était la maîtresse de ce ravitaillement.

III

Or quand la guerre éclata, le monopole de Stassfurt était déjà menacé. Sans parler du gisement assez anciennement connu de Galicie, qui n'est pas très puissant, ni des gisements de l'Érythrée italienne et des États-Unis, qui peuvent réserver des surprises, on retiendra simplément ce fait que deux autres grands gisements avaient été découverts : l'un, déjà reconnu, organisé et partiellement exploité, en Alsace; l'autre, récemment repéré et non encore exploité, en Espagne.

Le gisement alsacien a été découvert en 1904. Il s'étend des Vosges au Rhin, du nord de Colmar au sud de Mulhouse, depuis Ostheim jusqu'à Heimsbrunn. Il comprend plusieurs couches, dont la première commence par 600 mètres de fond, et dont la plus puissante, épaisse d'environ 3 m. 50, s'étend sur une superficie approximative de 200 kilomètres carrés. Les sels sont très riches : on estime qu'en moyenne ils peuvent donner 20 p. 100 de leur poids brut en oxyde de potasse. La puissance totale du gisement se monterait, d'après des évaluations prudentes et fondées, à 1 500 millions de tonnes de sels bruts, soit 300 millions de tonnes d'oxyde de potasse. La production annuelle dépendrait naturellement du nombre

des puits d'extraction, de la quantité et de la qualité de la main-d'œuvre, de l'outillage, des capitaux engagés. Mais on peut dire que, telle qu'elle se présentait en 1914, l'exploitation en plein rendement pourrait donner cinq millions et demi de tonnes de sels bruts, soit 45 p. 100 de la production de Stassfurt en 1913. Or, cette même année, le gisement alsacien n'avait donné que 350 000 tonnes.

L'honneur de la découverte revient à des Alsaciens. Dès 1904, ils fondaient une première compagnie d'exploitation; celle-ci, comme il arrive souvent aux sociétés minières qui « essuient les plâtres », sombra faute de capitaux. Les concessions en furent cédées à une société allemande, la *Deutsche Kaliwerke*, alliée à Stassfurt, qui s'organisa bientôt sur un assez grand pied et commença de produire. Mais les fondateurs de la première compagnie, fidèles à leur idée de fonder une société franco-alsacienne, obtenaient bientôt de nouvelles concessions et constituaient la *Société des Mines de Sainte-Thérèse*, dont les capitaux provenaient uniquement d'Alsaciens purs ou de Français. En 1914, la Société de Sainte-Thérèse était équipée, mais l'exploitation n'était pas commencée. Elle attend encore.

A l'égard de cette nouvelle source de richesse, enfermée dans un sol qu'il espérait bien allemand pour toujours, l'attitude du *Kalisyndicat* avait été correcte, sans plus. Toutefois, par l'esprit même de la loi de 1910 et par le principe malthusien dont elle s'inspirait de ne pas trop accroître la production pour éviter un avilissement du produit, il est bien évident que e gisement alsacien, le dernier venu sur le marché allemand, se voyait interdire toute exploitation intensive. Le coefficient de répartition qui lui fut attribué sur le contingent total de production était forcément modeste. De plus, ses produits, naturellement destinés à l'exportation par leur qualité et aussi par la situation du gisement tout près de la frontière, furent longtemps soumis (eux qui n'avaient que quelques kilomètres à parcourir pour sortir du pays) au même tarif d'exportation que les produits de Stassfurt, qui devaient être transportés sur des centaines de kilomètres de voies ferrées. On comprend dès lors que le riche gisement alsacien n'ait pas donné en 1913 beaucoup plus du quarantième de ce

que produisait Stassfurt. On comprend aussi que, dès la première année de guerre, en 1915, l'exploitation ait été arrêtée : Stassfurt suffisait aux besoins d'une Allemagne qui n'exportait plus.

Ces deux faits indiquent bien que, dans une Alsace terre d'empire, le gisement de potasse le plus riche du monde aurait doucement végété, pour le plus grand profit de l'exploitation hanovrienne.

Le gisement espagnol se trouve aux environs de Suria, entre l'Èbre et le Llobregat, partie sur la province de Lérida, partie sur la province de Barcelone. Il se trouve à quelques mètres de la surface du sol, sur une superficie qui dépasse 1 200 kilomètres carrés. Au reste, la richesse du gisement varie selon les points et n'égale nulle part celle du gisement d'Alsace. Toutefois, les évaluations les moins optimistes lui attribuent une puissance globale de quarante millions de tonnes de sels au moins, peut-être de cent.

Quand les premiers ingénieurs, cherchant du sel gemme dans les anciennes salines de Suria, eurent trouvé la potasse, un *rush* de prospecteurs et de financiers se précipita sur la région catalane, et les demandes de concessions affluèrent. La première société concessionnaire qui se constitua, et qui obtint les terrains les mieux situés et les plus riches, fut une société franco-belge, la Société Solvay. Puis vinrent deux sociétés espagnoles, une société franco-espagnole, une société américaine. Quant au *Kalisyndicat* allemand, il semble qu'il ne se soit pas tout d'abord ému de la concurrence possible. Quand il s'est mis sur les rangs des compétiteurs, il était un peu tard, et les meilleurs terrains étaient pris. Au moins a-t-il acquis, sous les couleurs d'une compagnie espagnole, tous les terrains de qualité médiocre qui entourent la concession franco-belge. On conçoit les entraves qu'il peut mettre à une exploitation dont il tient ainsi toutes les voies d'accès et de sortie. D'ailleurs, en août 1914, aucune exploitation n'était commencée. Depuis, hors des sondages nombreux et coûteux, rien n'a été fait ; la période de production n'a pas commencé.

Or, déjà, l'avant-dernier gouvernement espagnol a fait voter, en juillet 1918, une loi qui compromet la production et

l'existence même des compagnies concessionnaires. Cette loi ressemble par plus d'un article à la loi allemande de 1910. Comme elle, elle règle la production et la vente de la potasse indigène. Comme elle, elle attribue à l'État, représenté par une commission dont tous les membres doivent être espagnols, — même s'ils représentent les intérêts d'une société étrangère, — le droit de fixer les contingents annuels de la production et les tarifs de vente à l'intérieur comme les prix d'exportation, les premiers devant être naturellement inférieurs aux seconds. De plus, la loi ordonne que les mines concédées soient mises en exploitation dans un délai de deux à quatre ans au plus tard après la concession, et que l'exploitation en cours ne subisse aucune interruption sous peine de déchéance.

Ainsi, l'on peut dire que toutes les concessions sont caduques à l'heure actuelle et que le gouvernement espagnol peut les supprimer *ad nutum*. D'autre part, s'il les laisse vivre, il est le maître de leur accorder la prospérité ou de les condamner à la médiocrité, puisqu'il fixera et leur production et les prix de vente. Or, quel est son but? Pour le ministre (aujourd'hui disparu) qui fit voter la loi, il n'y avait aucun doute : ses propres déclarations à la tribune révélaient son intention, non point de susciter une concurrence au monopole allemand, mais, au contraire, de s'entendre avec lui, afin de fixer des prix communs, au mieux des intérêts des deux États producteurs. Quant au consommateur, quel bénéfice devait-il attendre de la combinaison escomptée? Aucun : le monopole subsisterait, désormais pourvu de deux têtes, — deux têtes sous un même bonnet.

IV

Mais voici que l'Alsace redevient française. Du coup, le monopole allemand va disparaître, le monopole hispano-allemand est condamné avant de naître.

Quand le gisement de potasse de l'Alsace française sera en pleine exploitation, il pourra suffire à la consommation de tous les pays riverains de l'Atlantique, de tous les Occidentaux. D'après les statistiques de 1913, l'importation des États-Unis, réduite en oxyde de potasse, représentait 248 000 tonnes de

ce produit ; celle de la France, 42 000 tonnes ; celle du reste du monde, moins l'Allemagne, 216 000 : soit, au total, 506 000 tonnes. Sans doute, les demandes dépasseront de beaucoup ces chiffres dans les années qui vont venir. Mais on a vu que la production du gisement alsacien pouvait facilement atteindre cinq millions et demi de tonnes de sels bruts, équivalant à 1 100 000 tonnes d'oxyde de potasse. Stassfurt se trouve, du coup, soumis au régime de la libre concurrence.

Pour la France, déjà maîtresse des plus puissants gisements de phosphate du monde, la récupération de la potasse alsacienne est inestimable. Il n'est point douteux qu'une propagande bien menée amènera nos cultivateurs à l'emploi de la potasse, comme elle les a convaincus de l'excellence des engrais au phosphate. Il faut que, dans quelques années, la consommation en potasse de notre terroir ne se chiffre plus par 900 grammes à l'hectare, mais par 9 000. Il faut que l'industrie française à base de potasse se dresse en face de l'industrie allemande. Il faut que la production franco-alsacienne, bien outillée, bien encouragée, bien munie de capitaux, ne redoute ni la concurrence germanique, ni la concurrence espagnole. Et si, armé de la puissance que lui donne la récente loi, le gouvernement espagnol voulait jouer de ses gisements de potasse pour obtenir *chez nous* (par exemple, dans nos gisements de phosphate algéro-tunisiens) des avantages peu compatibles avec nos intérêts nationaux, il faut que nous puissions parler clair et refuser net. D'ailleurs, il semble déjà que notre victoire produise, de ce côté-là, son effet, et que des gouvernants amis soient maintenant disposés à user des pouvoirs que leur confère la loi de juillet 1918 en faveur du syndicat franco-belge, et non plus à ses dépens.

Tout cela, nous le verrons à une condition : agir ferme et vite. Sans doute, dans les « paiements » en nature que les Alliés exigeront de l'Allemagne, la potasse, nécessaire à la reconstitution de nos terroirs et de nos industries, devra figurer pour un chiffre et pour un nombre d'années que le Congrès de la Paix déterminera. Ce sera, pour un temps, la suspension du monopole de Stassfurt. Mais de ce temps nous ne devrons pas perdre un jour pour mettre le gisement alsacien en état de produire. Équiper ou rééquiper tous les puits

alsaciens, afin que la production, délivrée des entraves de la loi allemande, passe au plus vite des 350 000 tonnes de 1913 aux quelque cinq millions et demi que l'on nous promet, — telle est la première tâche. Il y en a une seconde, peut-être aussi urgente. C'est de faire de l'exploitation des mines alsaciennes une entreprise, sinon exclusivement française, du moins purement interalliée. Toutes questions de sentiment, si légitimes qu'il soit de les poser, étant écartées, — le seul intérêt bien compris de l'exploitation alsacienne exige que les capitaux allemands se désintéressent de la *Deutsche Kaliwerke*, comme ils ont fait, dès l'origine, de la *Société Sainte-Thérèse*. C'est là le seul moyen d'éviter toute manœuvre secrète de Stassfurt pour entraver le libre développement des mines d'Alsace. Par quels moyens la puissance financière allemande devra-t-elle céder la place à une puissance financière qui nous donne toute sûreté? Ça n'est pas ici le lieu de l'examiner. Mais nous pouvons, semble-t-il, avoir dès maintenant l'assurance de ceci : si les capitaux français qui s'offriront ne suffisent pas à garantir l'exploitation complète et intense du gisement alsacien (et qui pourrait le prédire avant toute expérience?), l'argent américain viendra volontiers à une entreprise dont une des fins sera d'assurer aux terres à blé et aux terres à coton des États-Unis un engrais essentiel dont elles furent privées pendant quatre années.

Le jour où les gisements de potasse de l'Alsace seront en pleine exploitation, sous une direction française, avec des capitaux français ou alliés, un des derniers instruments de l'hégémonie économique de l'Allemagne sera brisé.

FERNAND MAURETTE

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1919

		Page
MARCEL PRÉVOST . . .	Seconde Lettre à Théophile.	5
ANDRÉ CHEVRILLON . .	Parmi les Américains. — III	23
COMTESSE DE NOAILLES. . .	Poèmes. — II	58
X. X. X.	Les Problèmes de la Démobilisation. — I.	64
FRANÇOIS DE CUREL. .	La Comédie du Génie (Acte II)	86
JEAN GUEHENNO. . . .	Whitman, Wilson et l'Esprit moderne.	109
PIERRE BENOIT.	L'Atlantide (4e partie).	131
ARMÈN OHANIAN. . . .	La Danseuse de Shamakha. — II.	171
CHARLES LOISEAU. . .	Les Maggyars et la Paix	203

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1919

ERNEST LAVISSE. . . .	Réflexions pendant la Guerre. — II	225
JEAN DE GRANVILLIERS. . .	Le Prix de l'Homme (1re partie).	234
ANGELO PATTI.	Vers l'École de demain	282
FRANÇOIS DE CUREL. .	La Comédie du Génie (Acte III).	302
JEAN FIOLLE.	Chirurgie et Culture générale.	329
M. HOLLEBECQUE. . . .	La Grande Chose.	347
PIERRE BENOIT.	L'Atlantide (fin)	371
ÉMILE HAUMANT. . . .	La Crise du Patriotisme russe.	405
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie	420
JEAN BOURDON.	Qui paiera les Frais de la Guerre?	438

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1919

		Pages
H. WICKHAM STEED . .	L'Empire britannique et la Libération des Peuples	449
JACQUES BOULENGER. .	L'Affaire Shakespeare.	461
ODETTE KEUN.	Les Oasis dans la Montagne : L'Aurès.	490
JEAN DE GRANVILLIERS. . .	Le Prix de l'Homme (2e partie).	525
CHARLES RIST.	L'Indemnité de Guerre vue par les Allemands . . .	568
J-G. PROD'HOMME. . .	Anciennes Fêtes royales	583
ARMÈN OHANIAN. . . .	La Danseuse de Shamakha (fin).	598
LOUIS BATIFFOL. . . .	La Proclamation de l'Empire allemand à Versailles.	631
X. X. X.	Les Problèmes de la Démobilisation. — II.	655

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1919

LOUIS BARTHOU	La Politique reprend ses Droits.	673
MAXIME FORMONT . . .	Guido da Verona.	687
GUIDO DA VERONA. . . .	La Vie commence demain (1re partie).	692
CH. SEIGNOBOS.	L'Assemblée nationale allemande en 1848 et en 1919.	740
A.-L. GUÉRARD.	Paris Port de Mer.	754
ANDRÉ MAUREL.	A Cumes et à Pompei.	784
JEAN DE GRANVILLIERS. . .	Le Prix de l'Homme (3e partie).	807
MARC HENRY.	Leipzig, Dresde, Prague.	841
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	868
FERNAND MAURETTE. .	L'Allemagne et le Monopole de la Potasse.	882

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, Faubourg Saint-Honoré.*

Téléphones : Élysée 16-20.

Vente au Palais de Justice, à Paris, le samedi 8 mars 1919, à 3 h., 9 lots : **MAISON NEUVE** à Paris Square **CLIGNANCOURT,** N° 26 (18e arr). Produit brut environ 40.000 fr. — M. à pr.: 400.000 fr. **MAISON** à Paris, **RUE BEUDANT,** N° 5 (17e arr). Rev br. env. 28 000 f. M. à p. 280.000 f. — **HOTEL PARTICULIER** à Paris, Rue BEUDANT, N° 7, loué 8.000 fr. M. à pr. 80 000 fr — **PROPRIETE A SAINTRY** (S.-et-O.) Mise à pr. 60.000 fr — **4 VILLAS** et **MAISONS** à **SEVRES** (S.-et-O.), rue Fréville-le-Vingt. M. à p. 15.000 ; 15.000 ; 20.000 et 15.000 fr. — **TERRAIN à SEVRES,** rue des Binelles, 50 présumé. Contenc env. 3.200 m. M. à pr. 15.000 fr. S'adr. à l'Etude de Me **CHARNEAU,** avoué, 25, rue de Châteaudun, à Paris (Roger SENART, successeur désigné); Mes **A. Lot** et **Roger Bertin,** avoués ; **Philippot,** notaire, à Paris ; Mlles **Jean,** rue Brancas, 132, à Sèvres.

A vend. à l'am **HOTEL** à Paris **R. OCTAVE-FEUILLET** n° 18. S'adr. Me **FONTANA,** notaire, 10, rue Royale.

HOTEL AV. KLÉBER, 64. Ce 740 m. 91. Lib. loc. Mise à pr. 1.000.000 fr. A adj. ch. not. Paris, 11 mars 19. S'ad. aux not. Me **Moisy** et **Ch. LEFEBVRE,** 21, av. Rapp, dép. ench.

Vente au Palais, le 22 février 1919, à 3 heures, **MAISON,** sise à **PARIS RUE DE ROME, N° 9,** et Rue de l' **ARCADE, 62.** Superf. 153 m. 82 env. Rev. br. 24 000 fr. env. Mise à pr. 515.000 fr. S'adres. à Mes **CHAISE-MARTIN, Prestat** et **Duplan,** avoués ; à Me **Desplanques,** notaire.

Vente Palais, Paris, 22 février 1919, 3 h., *2 lots* : 1er Lot, Grande Propriété Paris, Rue **DU TEMPLE, 164** et **166;** Rue **DUPETIT-THOUARS, 18.** Cont 2.347m.c env. Revenu net 140.000 fr. Mise à prix 1.800.000 fr. 2e Lot : **YERRES** (Seine-et-Oise), canton de Boissy Saint-Léger, arrond. de Corbeil Cont. 29.000 m.c env. Libre de location. M à pr. 135.000 fr. S'adr. à Mes **DELIHU,** avoué, 24, Bd St Denis, Paris ; **Mignon,** avoué, Paris ; **Dufour** et **Lanquest,** notaires.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une Clé spéciale, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le Crédit Lyonnais accepte aussi en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles et autres objets.

S'adresser :

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux

Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

15, rue Saint-Augustin, PARIS

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à Lyon — Siège central à Paris

CAPITAL : 250 MILLIONS

ENTIÈREMENT VERSÉS

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOT DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CHRETIEN **LIBRAIRE**
172, Faubourg Saint-Honoré,
près Saint-Philippe-du-Roule, PARIS

ACHÈTE CHER AU COMPTANT
tous beaux livres anciens et modernes

Se rend à domicile et en province

Sur demande, envoi du Catalogue mensuel

LE LIVRE DE L'HEURE

Vient de paraître :

Georges DEHERME

Les Directions positives

PENSER POUR AGIR

Notes, observations, préceptes, sur les principales questions politiques, sociales et morales de notre temps.

Un vol. in-16 de XVI-320 pages.. 4 fr. 50

(*Bernard Grasset, éd.*)

CHEMINS DE FER DE L'EST

Depuis le 20 Janvier, et par mesure provisoire, pour faciliter l'écoulement des trains de toute nature pénétrant en Lorraine et en Alsace, ou en provenant, par la voie de Nancy, les trains de grand parcours de la ligne de Paris à Metz et à Strasbourg ont leurs horaires modifiés conformément aux indications ci-après :

Sens : PARIS — NANCY — METZ — STRASBOURG

Le train VR 29 quittant Paris à 7 h. 50 arrivera à Nancy à 17 h. 06 et à Metz vers 19 h. 30.

Le train VR 31 quittant Paris à 8 h. 50 arrivera à Nancy à 17 h. 28 et à Strasbourg vers 22 h. 30.

Le train VR 33 quittant Paris à 11 h. 50 arrivera à Nancy à 21 h. 16.

Le train VR 37 quittant Paris à 20 h. 00 arrivera à Nancy à 6 h. 08 et à Strasbourg vers 11 h. 00.

Le train VR 47 quittant Paris à 20 h. 15 arrivera à Nancy à 8 h. 56 et à Metz vers 11 h. 00.

Sens : STRASBOURG — METZ — NANCY — PARIS

Le train VR 30 quittant Strasbourg à 7 h. 30 partira de Nancy à 12 h. 54 et arrivera à Paris à 21 h. 50.

Le train VR 52 quittant Metz à 12 h. 06 partira de Nancy à 18 h. 00 et arrivera à Paris à 6 h. 00.

Le train VR 38 quittant Metz à 17 h. 45 partira de Nancy à 21 h. 00 et arrivera à Paris à 9 h. 30.

Le train VR 46 quittant Strasbourg à 20 h. 00 partira de Nancy à 1 h. 50 et arrivera à Paris à 12 h. 00.

Le train VR 28 (Nancy départ 7 h. 45) arrivera à Paris à 17 h. 02.

Ces mesures imposées par l'importance exceptionnelle des transports de démobilisation et du matériel de l'armistice, qui sont concentrés sur la région de Nancy par suite de la démolition des autres lignes, prendront fin dès que les circonstances le permettront.

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
LANCEY (ISÈRE)

USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320-322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.

FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS

Vue des usines de Lancey

GRAVEES

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie P.-L.-M. a l'honneur d'informer le Public que le poids des bagages admis à l'enregistrement sera limité à 80 kg par voyageur pour les parcours supérieurs à 80 kil., quels que soient les trains empruntés.

Pour les parcours égaux ou inférieurs à 80 kil., le poids des bagages sera limité à 80 kg par voyageur (30 kg. de franchise et 50 kg d'excédent).

COLLECTION DE M. M. L...

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Du XVIIIe siècle et autres

FAIENCES de DELFT et de ROUEN

Italiennes et Hispano-Mauresques. — Porcelaines de Saxe et de Chine

BRONZES, PENDULES, SIÈGES ET MEUBLES

Meubles couverts en Tapisserie. — Tapisseries des Flandres

TABLEAUX MODERNES

Par Corot, Courbet, Diaz, Jules Dupré, Isabey, Charles Jacque, Jongkind, De Neuville, Théodore Rousseau, Roybet, Tassaert, Troyon

VENTE GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, les mercredi 26 et jeudi 27 février 1919, à 2 h.

Commissaire-priseur, Me Henri **BAUDOIN**, 10, rue Grange-Batelière

EXPERTS

Pour les Objets d'Art
M. **M. MANNHEIM**
7, rue Saint-Georges

Pour les Tableaux
M. **M. BERNHEIM Jeune**
25, boulevard de la Madeleine

EXPOSITIONS { *particulière, le lundi 24 février 1919, de 2 h. à 6 h.*
publique, le mardi 25 février 1919, de 2 h. à 6 h.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Tickets Garde-Places dans les Trains à long parcours

L'Administration des Chemins de fer de l'État délivre des tickets garde-places toutes classes pour certains trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est toutefois limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train; des affiches apposées dans les principales gares indiquent les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial de 1 franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit de 1 franc a été versé à la gare de départ, et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation u iles (billets ou cartes).

La location d'avance dont il vient d'être parlé cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Un train direct circule entre Paris-Epernay et Reims :

Paris, départ : 7 h. 55. — Reims, arrivée : 11 h.

Au retour, départ de Reims à 16 h., arrivée à Paris à 19 h. 05.

Le train partant de Paris à 7 h. 55 pour Fère-en-Tardenois, sera prolongé jusqu'à Fismes et Reims (arrivée à 12 h. 45) ; au retour, départ de Reims à 17 h. 50 pour Fismes, Fère-en-Tardenois, Meaux et Paris (arrivée 23 h. 08).

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Modifications au service des trains. La Compagnie d'Orléans a apporté à son service des trains un certain nombre de modifications relatées dans une affiche spéciale apposée dans ses gares et bureaux de renseignements.

Parmi ces modifications, la Compagnie signale : ligne de Bretagne, le train direct AL, qui partait de Paris-Quai d'Orsay à 19 heures, ne quitte plus cette gare qu'à 20 h. 05, l'heure d'arrivée à Quimper restant sensiblement la même; ligne de banlieue, le train n° 1341 qui partait de Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 28 pour atteindre Dourdan à 9 h. 47, part à 7 h. 16 pour arriver à destination à 9 h. 29.

Etude de Me F. LAIR DUBREUIL, Commissaire-priseur, rue Favart, n° 6 à Paris

Collection OCTAVE MIRBEAU

TABLEAUX MODERNES
AQUARELLES - PASTELS - DESSINS

par Cézanne, Bonnard, Daumier, Denis, Gauguin, Van Gogh, Guys, Jongkind, Maillol, Manguin, Monet, B. Morisot, C. Pissarro, Renoir, Rodin, K.-X. Roussel, Seurat, Signac, Utrillo, Vallotton, Valtat, Vuillard.

SCULPTURES par Camille Claudel, Maillol, Rodin.

Vente : GALERIE DURAND RUEL, Rue Laffitte, 16

Le Lundi 24 Février 1919 à deux heures

EXPOSITIONS : *Particulière*, Samedi 22 Mars. — *Publique*, Dimanche 23 Mars 1919

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, Rue Favart, 6.

EXPERTS :

M. M. BERNHEIM-JEUNE	M. M. DURAND RUEL	M. A. VOLLARD
25, Boul. de la Madeleine	16, Rue Laffitte	28, Rue de Grammont

Belles Tapisseries

ANCIENNES

D'AUBUSSON, BEAUVAIS, FLANDRES ET AUTRES DU XVIIIe SIÈCLE

Argenterie française ancienne

Pendules — Bronzes — Sculptures — Objets variés

SIÈGES ET MEUBLES ANCIENS

Par CHEVALIER, CORDIÉ, JULIENNE, PLUVINET, SCHLICHTIG, STUMPF, etc.

Sièges couverts en ancienne tapisserie

Le tout appartenant à divers ama eurs

VENTE HOTEL DROUOT Salles 5 et 6, le 26 février. Expositions : part., 24 ; publ., 25 février

COMMISSAIRE-PRISEUR

Me F. LAIR-DUBREUIL

6, rue Favart

EXPERTS

M. M. PAULME, 10, rue Chauchat | M. G. B. LASQUIN, 11, rue Grange-Batelière

Etude de F. LAIR DUBREUIL, Commissaire-priseur, rue Favart n° 6 à Paris

VENTE pour CAUSE de CESSATION de COMMERCE

DE LA

Mon BOUSSOD-VALADON & Cie

TABLEAUX MODERNES -- PASTELS & AQUARELLES

par A. Besnard, Bonvin, Decamps, Detaille, Diaz, J. Dupré, Harpignies, E. Isabey, Ch. Jacque, Jongkind, Lépine, Lhermitte, Henri Martin, Pasini, G. Ricard, Ph. Rousseau, Troyon, Van Marcke, Vollon, Ziem.

ŒUVRES IMPORTANTES de COROT, DAUBIGNY, MILLET

TABLEAUX & PASTELS ANCIENS

par L. David, Everdingen, Largillierre, Quentin de La Tour, Mengs, S. Ricci, Watson Gordon.

MARBRE de CLÉSINGER

Vente : GALERIE GEORGES PETIT, 8, Rue de Sèze

Le Lundi 3 Mars 1919, à deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR
Me F. LAIR-DUBREUIL
rue Favart, 6

EXPERT
M. Georges PETIT
rue de Sèze, 8

EXPOSITIONS : *Particulière*, Samedi 1er Mars. — *Publique*, Dimanche 2 Mars 1919

TABLEAUX

ANCIENS & MODERNES

par Van Bassen, Drouais, Le Baron Gros, Von Keerinck, Lacroix, Pillement, Rosa, Saitleven, Senave, Taunay, Van der Werf, etc J.-L. Brown, Cazin, Chaigneau, Chintreuil, Th. Frère, Garneray, Henner, Tassaert, etc.

AQUARELLES — DESSINS — PASTELS

GRAVURES

Vente HOTEL DROUOT, Salle N° 6 — *Vendredi 21 Février 1919, à 2 heures*

COMMISSAIRE-PRISEUR :
Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, Rue Favart

EXPERT :
M. JULES FÉRAL, 7, Rue Saint-Georges

EXPOSITION PUBLIQUE : *Le Jeudi 20 Février de 2 heures à 6 heures.*

COLLECTION

de feu M. LE BARBIER DE TINAN

OBJETS D'ART

BOIS SCULPTÉS — CUIRS — ARMES — OUTILS — FAIENCES — PORCELAINES
TAPISSERIES — ETOFFES — TABLEAUX — DESSINS — LIVRES

Principalement des XVe et XVIe siècles

Dessins — Estampes — Autographes par ROPS

VENTE HOTEL DROUOT, Salle 10, les 7 et 8 mars 1919. — Exposition, 6 mars

COMMISSAIRE-PRISEUR, **Me F. LAIR DUBREUIL**, 6, rue Favart

EXPERTS

Pour les Dessins et Estampes
M. LOYS DELTEIL
2, Rue des Beaux-Arts

Pour les Objets d'Ar
M. HENRI LEMAN
37, Rue Laffitte

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1866 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE) :

3 months, 8/3 ; 6 months, 16/6 ; 12 months, £1 13/-

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-348**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : Charles-Albert CORTINA

Sont collaborateurs de "La Rivista Politica e Parlamentare" les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : 10 francs | Pour la France, un an : 12 francs

La livraison : 0 fr. 30

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS

Nouveautés :

COLLECTION IN-18 A 4 FR. 75 LE VOLUME

Henri BARBUSSE

CLARTÉ

ROMAN

Un livre émouvant, dramatique, angoissant, superbe : le roman de l'homme qui — acteur inconscient de la vie ordinaire, puis de la tragédie de la guerre — ouvre, peu à peu, les yeux sur son esprit et sur son cœur.

— Un volume —

Elie DAUTRIN

L'ABSENT

ROMAN

C'est une déchirante histoire amoureuse où Elie Dautrin, avec une audacieuse hauteur de vue, pose le tragique problème, à la fois sentimental et matériel, du retour des millions de soldats dans leurs foyers ; les absents !...

— Un volume —

Paul REBOUX

BLANCS ET NOIRS

Blancs et Noirs est un récit satirique et vivant d'une tournée à Haïti, à Cuba, en Jamaïque, aux Etats-Unis. Lire ce livre évocateur des hommes et des choses, c'est faire ce beau voyage avec l'écrivain.

— Un volume illustré de nombreuses photographies —

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **1** fr. **20**

avec couverture illustrée en couleurs

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt

MARTHE BARAQUIN

Roman

Couverture illustrée d'ALBERT GUILLAUME

— Un volume —

Paul et Victor MARGUERITTE

ZETTE

Histoire d'une Petite Fille

Couverture illustrée de GEORGES REDON

— Un volume —

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

PAYOT & Cie, 106, Boulâ Saint-Germain, PARIS

Dernières Publications

SUITE et FIN des « MÉMOIRES DE L'AMBASSADEUR GERARD »

Face à Face avec le Kaiserisme, un volume in-8°, avec 8 hors-texte..... 10 fr.

Le Rapport secret du Dr Johannès Lepsius, *Président de la Deutsche-Orient Mission et de la Société Germano-Arménienne* sur **Les Massacres d'Arménie,** publié, avec une préface, par **M. René PINON**, professeur à l'Ecole des Sciences politiques.. 5 fr.

Germain MARTIN

Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté de droit de l'Université de Montpellier

Les Problèmes du crédit en France. 4.50

C. Bertrand THOMPSON

Ingénieur-Conseil du Ministère de l'Armement, Ancien Maître de Conférences à l'Université de Harvard

Le Système Taylor (Scientific management). Préface de M. A. Millerand, député, ancien ministre. 3 fr.

NAPOLÉON BONAPARTE

Manuel du Chef (Maximes napoléoniennes choisies par M. Jules BERTAUT)..... 5 fr.

Take JONESKO

Souvenirs..... 4 50

Claude ANET

La Révolution russe, tome III..... 4 50

Capitaine Z...

Vertus guerrières..... 4 50

Alphonse SÉCHÉ

Les Guerres d'enfer (*édition revue et augmentée par l'auteur*)..... 4 50

Antoine REDIER

Le Capitaine..... 4 50

S. GRUMBACH

Brest-Litowsk. Lenine-Trotsky et Hindenburg-Ludendorff... 3 fr.

Jean VIC

La Littérature de Guerre, manuel méthodique et critique des publications de langue française (août 1914-août 1916), préface de M. Gustave Lanson, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 2 vol. in-16 formant un total de XXXVIII-816 pages. Chaque volume..... 8 fr. »

Henry DUGARD

Le Maroc de 1918..... 4 fr. 50

Le Maroc, qui a tenté les colons, les industriels et les commerçants, tente aussi les écrivains. M. Dugard nous a déjà donné plusieurs ouvrages sur ce sujet. Il vient d'écrire un véritable volume de propagande. Il s'adresse aux jeunes, à ceux qui, revenus de la guerre, voudront vivre et agir. Il trace pour eux une série de tableaux, il leur soumet les problèmes et s'efforce de les résoudre avec eux. Il donne le désir d'aller visiter la colonie nouvelle, et mieux, il fait naître l'envie d'y aller vivre et travailler. Il faut avoir lu le livre de M. Dugard, et quand on l'a lu, il faut le faire lire.

Gustave SALÉ. (*L'Exportateur français.*)

79, Bd St-Germain PARIS — HACHETTE ET Cie — 79, Bd St-Germain PARIS

:: :: COLLECTION DES :: ::

MÉMOIRES et RÉCITS DE GUERRE

PIERRE-ALEXIS MUENIER

L'ANGOISSE DE VERDUN

NOTES D'UN CONDUCTEUR D'AUTO SANITAIRE

Préface de Victor Giraud

A la veille de la paix victorieuse, ce n'est pas sans émotion que l'on se reportera aux angoisses des heures tragiques, au premier rang desquelles figurent les journées de Verdun.

Le livre de M. Muenier, plein des souvenirs de février 1916, apporte maints détails et maints éclaircissements précieux sur les épreuves tragiques de ce mois. Il exprime toute l'angoisse des inoubliables péripéties d'une bataille où seule la plus étonnante résolution de ne pas être vaincus a permis aux sublimes soldats du XXe corps de sauver la France d'un désastre. Il ajoute un émouvant et fidèle témoignage à la collection désormais historique des "Mémoires et Récits de guerre".

25 VOLUMES

DÉJÀ PARUS DANS LA :: MÊME COLLECTION ::

G. Riou. — Journal d'un simple soldat.
M. Genevois. — Sous Verdun.
J. Diéterlen. — Bois Le Prêtre.
M. Nadaud. — En plein vol.
P.-M. Masson. — Lettres de Guerre.
J.-J. Dufour. — Dans les Camps de Représailles.
Cap. Canudo. — Combats d'Orient.
M. Etévé. — Lettres d'un Combattant.
Lt Marc. — Notes d'un Pilote disparu.
G.-A. Schreiner. — La Détresse allemande.
etc., etc.

TOUTE LA GUERRE RACONTÉE PAR CEUX QUI L'ONT GAGNÉE.

Chaque volume in-16 illustré : 3 fr. 50 (Majoration temporaire 30 %).

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

VIENT DE PARAITRE :

JACQUES NORMAND

PETITES NOTES

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

1914-1918

Un volume in-18. Prix ..... **4 fr. 55**

VIENT DE PARAITRE :

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

LE PETIT PIERRE

Un volume in-18. Prix ..... **4 fr. 55**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

200 exemplaires sur papier de Hollande numérotés (tous souscrits). — Prix ..... **20 fr.**
100 exemplaires sur papier du Japon, à la forme, numérotés (tous souscrits). — Prix ..... **30 fr.**
1.000 exemplaires sur vélin blanc des Papeteries du Marais numérotés (tous souscrits). — Prix... **12 fr.**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 129-19.

LIVRES NOUVEAUX

LA PÉNINSULE BALKANIQUE,
par **Jovan Cvijic.**

L'Europe a trop longtemps tout ignoré de la péninsule balkanique, qu'on appelait encore jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, péninsule hellénique, ou illyrienne, ou tout simplement Turquie d'Europe. Même aujourd'hui, ce sera une révélation pour beaucoup que de voir, à la lumière de cette belle étude, les vicissitudes et l'étendue du peuplement yougo-slave dans la péninsule. L'auteur, professeur à l'université de Belgrade, qui a parcouru en tous sens les pays qu'il décrit et qui parle tous les dialectes sud-slaves, s'est trouvé à même d'appliquer avec sûreté les délicates méthodes de la moderne géographie humaine, et de dévider grâce à elle l'écheveau fort embrouillé des faits. Après avoir examiné les zones géographiques, les grands événements historiques, l'action continue de migrations en sens différents se poursuivant jusqu'à nos jours, la nature du peuplement, de la propriété, de l'habitation, il analyse les caractères des Yougo-Slaves, et leurs affinités linguistiques et ethniques, qui, après avoir sommeillé si longtemps, suscitent cet irrésistible mouvement de *risorgimento* agglomérant en une nation toutes les populations éparses des Alpes orientales à la Macédoine, et du Danube à l'Adriatique.

ODE A LA FRANCE,
par **Joseph Vassivière.**

On aimera l'inspiration chaleureuse de ses vers, ainsi que la pureté classique de leur forme. Il y a là une des manifestations lyriques les plus heureuses que la guerre ait suscitées.

LE COLONEL DRIANT,
par **Gaston Jollivet.**

M. Jollivet a consacré au colonel Driant une biographie attentive, complète, pleine d'une vive et respectueuse sympathie. Il relate tour à tour les étapes de la carrière militaire de Driant, son action politique au cours de débats orageux, son rôle de chef de corps pendant la guerre. C'est une noble physionomie d'homme de devoir qui apparaît ainsi en pleine lumière. On peut ne pas partager certaines idées de Driant, mais on doit rendre un hommage admiratif à la conscience et à la droiture de ce grand soldat, tombé héroïquement au bois des Caures alors qu'il défendait contre la ruée allemande, si bien prévue par lui, les avancées de Verdun

LA MARSEILLAISE,
par **Louis Fiaux.**

La Marseillaise qui est, à proprement parler, l'histoire militaire et politique de la France depuis la Révolution, a quelque droit d'avoir son histoire. Il s'est rencontré, pour l'écrire, un érudit sagace et consciencieux. Le livre de M. Louis Fiaux, au point de vue historique, iconographique et bibliographique, semble devoir donner satisfaction aux plus exigeants. Insister sur l'intérêt qu'il présente au moment où se clôt la plus glorieuse guerre française, qui est aussi la plus grande guerre de tous les temps, nous paraît superflu. L'Appendice, très nourri, complète l'ouvrage par une documentation dont les curieux feront leur profit. Le commentaire graphique n'est pas moins intéressant : on y trouvera tous les interprètes de *la Marseillaise*, depuis son créateur Rouget de Lisle jusqu à Mlle Chenal, en passant par Agar et Rachel ; on y verra aussi le texte musical primitif de *la Marseillaise*, lequel présente quelques différences assez notables avec la version populaire d'aujourd'hui.

SAINTE CECILE,
par **Alfred Poizat.**

C'est un remarquable essai de tragédie sacrée où l'auteur se propose de transporter sur la scène, dans son esprit et sa vérité, le drame d'un martyre poétique entre tous. A le lire, les pèlerins de Rome retrouveront quelque chose de leurs impressions au tombeau de la vierge musicienne à Santa-Maria di Trastevere. *Sainte Cécile* est suivie de *Madeleine*, poème funéraire délicat et touchant. Il y a de la grandeur dans la première et de l'émotion dans la seconde.

LA MÉDECINE DANS NOTRE THÉATRE COMIQUE DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'AU XVIe SIÈCLE,
par le Dr **M. Boutarel.**

Ce n'est pas de Molière que datent les plaisanteries de notre théâtre comique sur les malades et les médecins. Au moyen âge les auteurs de « soties » ou de « moralités » ont volontiers porté à la scène les infirmités physiques de l'homme pour railler le mal vrai ou simulé, les remèdes et les « mires », savants ou charlatans qui les appliquent ; ils se sont complu aux descriptions réalistes d'actes physiologiques ou de procédés thérapeutiques dont leur verve truculente et débridée souligne le côté burlesque. Le docteur Boutarel passe en revue les principaux thèmes comiques de ce genre ; il résume, cite et commente un grand nombre de passages où ils furent habilement mis en œuvre pour les divertissements populaires de nos ancêtres.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.